

AGONIE



Autour des Cahiers du Sud

*Littérature, Critique
& Philosophie*

numéro 10, 1993

Le comité de rédaction d'AGONE est composé de :

Cornel Alecse, Denis Becquet, Philippe Boissinot, Serge Dentin, Thierry Discepolo, Laurence Foucaut, Jacques Luzi, Laure Mistral, Olivier Salazar-Ferrer, Jacques Vialle.

Tous les textes publiés dans AGONE
peuvent être librement reproduits, traduits ou adaptés
avec ou sans indication d'origine.

Les auteurs développent librement une opinion
qui n'engage qu'eux-mêmes.

Le club des loisirs
de l'après-bureau

CFA
CÔTÉ SALON



*Toute l'année,
se retrouver au sein
de votre Club House
pour partager
des activités originales,
et vivre intensément
à l'extérieur
une multitude
de loisirs.*

Au Club House

- ◇ Cours de bebop
- ◇ Cours de yoga
- ◇ Soirées débat
- ◇ Accueil d'artistes
- ◇ Conférences

- ◇ Cours d'astrologie
- ◇ Soirées jeu
- ◇ Mini concert/jazz
- ◇ Soirées à thème
etc.

À l'extérieur

- ◇ Boîtes de nuit
- ◇ Soirées dansantes
- ◇ Concerts
- ◇ Théâtre
- ◇ Randonnées
- ◇ Week-ends
- ◇ Voile
- ◇ Équitation
- ◇ Ski
etc.

CFA-Côté Salon - 67, rue de Rome - 13001 Marseille

91.54.91.41

AGONE

Revue Trimestrielle

numéro 8/9, 1992

Le Vivant

Depuis la question de son origine à la façon dont il a évolué ; son statut dans l'histoire de notre pensée et dans le fondement de notre société contemporaine ; jusqu'à sa place dans notre imaginaire.

L'évolution du vivant — Débat. *Bernard Brun, Jean-François Gérard
Pierre-Henri Gouyon, Jacques Ninio
Pierre-Yves Quenette, Philippe Vernier*

La théorie biologique. *Bernard Brun*

Vers une évolution guidée par les contraintes. *P.-Y. Quenette & J.-F. Gérard*

Petite généalogie de l'espèce. *Laurence Foucaut*

Le passage du non-vivant au vivant, à l'origine. *M. Christine Maurel*

Chronique d'une vie artificielle. *Éric Bonabeau & Guy Théraulaz*

Syndrome de Gepetto et machine de Turing. *Nicolas Reeves*

L'architecture du goût. *Manuel Corrada*

Idée de vie et modèles biologiques dans la pensée de Nietzsche. *A. Simha*

La crise bioéthique du droit. *Olivier Salazar-Ferrer*

Contes à rebours. *Jehan Pyrr*

Sur quelques véhicules de cette inspiration poétique. *Bruno Sibona*

Ces demeures sacrées — Mémoires. *Jacques Charles Senez*

Marginalia

Chroniques bucarestoises. *Adrian Balcàn*

268 pages
prix du n° : 95 francs.

Abonnement à AGONE

pour deux numéros par an :

Particulier 200 francs

Institution 250 francs

Abonnement de soutien 400 francs ou plus

(Majoration pour l'étranger 50 francs)

par virement postal CCP 8 806 45 M Marseille ou par
chèque, à l'ordre de : AGONE.

Les règlements sont à adresser au
50, rue Marengo
13006 MARSEILLE

AGONE est également disponible en librairie :

L'Odeur du temps, Marseille

Folie d'encre, Montreuil

Décitre, Lyon

La Hune, Paris

Les Arcenaulx, Marseille

La Machine à lire, Bordeaux

La Terrasse de Gutenberg, Paris

Le Cadran lunaire, Mâcon

Le Passage, Arles

Sud, Marseille

Parallèle, Paris

Molat, Bordeaux

Lucioles, Vienne

Vent du Sud, Aix-en-Provence

Le Grand jeu, Brest

Ombres blanches, Toulouse

Compagnie/Autre dit, Paris

Des Nouveautés, Lyon

Épigramme, Paris

La Proue, Lyon

Le Divan, Paris

La Ruelle, Digne

Flammarion-Bellecour, Lyon

Les Sandales d'Empédocle, Besançon

Flammarion-Beaubourg, Paris

À la Sorbonne, Nice

Regards, Marseille

Tschann, Paris

AGONE reçoit des manuscrits sans exigence de pedigree au 50 rue Marengo, 13007 MARSEILLE. Les manuscrits non insérés ne sont pas systématiquement retournés, mais ils restent à la disposition des auteurs pendant de nombreux mois. La revue n'est pas responsable des manuscrits qu'elle pourrait malencontreusement égarer.

Prochaines parutions

Automne 1993, numéro 11.

A r c h a ï s m e

Printemps 1994, numéro 12.

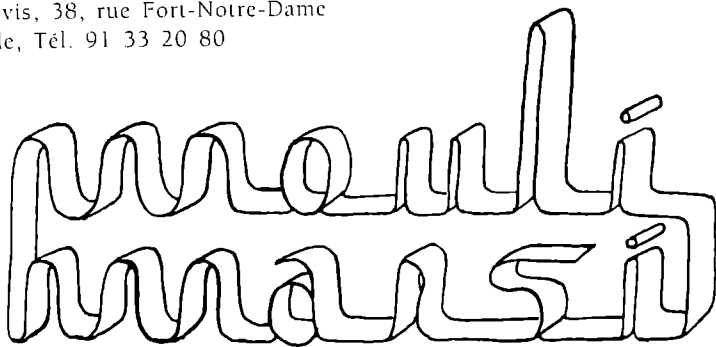
I m a g e s d e l ' a r t

Automne 1994, numéro 13.

S u r l a g u e r r e

Printemps 1995, numéro 14.

L a f i c t i o n



n° 9, 1993 — nouvelle série

ÉCHANGES ART / SCIENCES

Jacques Ninio
André Laurenti
Gilles Plantade

À propos de *L'Emprise des sens*
De l'amour
Digressions

UN VISAGE DANS LA FOULE

Christian Poitevin en politique
Julien Blaine en poésie

Les choix d'un adjoint à la culture

OBSERVATOIRE CULTUREL : TROISIÈME LIVRAISON

Nouvelles formalisations sur les actions et les enjeux culturels
Portrait d'un directeur de galerie : Jean-Pierre Alis, galerie Athanor
Biennale du cinéma documentaire
Expositions

LIEUX, GROUPES ET PERSONNES

Henri Comby

L'action culturelle en région
Provence-Alpes-Côte-d'Azur, propos à bâtons rompus.
Création de l'atelier de Pierrefeu.

Carla van der Werf
& Jean-Marie Cartereau

Les échanges personnels et les rapports
entre les artistes et les animateurs

INTERVENTIONS ORIGINALES

Claude Buech, Adrien Le Bouteiller, Patrick Balivet,
Thomas Evans, Michelle Gazagne, Xavier Bourdin,
Ange Casanova, Daniel d'Arbenzio...

QUAI VOLTAIRE REVUE LITTÉRAIRE



1968-1993
QU'EN RESTE-T-IL?

Serge Filippini *Un événement romanesque?*

Jacques Abeille *Nous ne dormirons jamais*

Jacques Réda *Une très belle lumière sur Paris*

Richard Millet *Le sentiment du désordre*

Michel Host *Un événement purement imaginaire*

Jean-Philippe Domecq *Les théories appliquées de Robbe-Grillet*

Marc Petit *La Nouvelle Langue*

Cécile Wajsbrot *La perte du sens*

Jean-Marie Bretagne *Les mots de 68*

Jean Ricardou *Belvédère*

Olivier Rolin *L'Invention du monde*

Jacques Ancet *Récit de l'arbre et des saisons*

n° 9 - automne 1993

Revue semestrielle d'histoire et d'archives de l'anthropologie, fondée par Jean Jamin et Michel Leiris, publiée par la Section Histoire de l'Ethnologie du Musée de l'Homme avec la collaboration scientifique de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

Direction
Jean Jamin

Conseil de rédaction
Claude Blanckaert, Philippe Descola, Jacqueline Dubois, Jeanne Favret-Saada, Jean-Claude Galay, Gérard Lenclud, Marie Muzé, Philippe Peltier, Britta Rapp-Eisenreich, Denis Vidal, Anne Vitart

Membres correspondants
Jean-Paul Colley (Belgique), James Clifford, Paul Rabinow (États-Unis), Clémentine Deliss, David Parkin (Grande-Bretagne), Nélia Dias (Portugal), Anita Jacobson-Widding (Suède), Jacques Hainard, Roland Kaehr (Suisse)

Secrétariat de rédaction
Catherine Krantz

Coordination scientifique et documentaire
Annie Dupuis

Direction et rédaction
Section Histoire de l'Ethnologie, Musée de l'Homme, Palais de Chaillot, Place du Trocadéro, 75116 Paris
Tél. 44 05 73 22

Édition et administration
Éditions Jean Michel Place, 12, rue Pierre-et-Marie-Curie, 75005 Paris. Tél. 46 33 05 11

Composition, maquette et montage
Atelier JMP, logiciel *Quark X Press* sur Apple Macintosh

Photogravure
Édilog, Paris

Impression
France Quercy, Cahors

Diffusion et distribution en librairie
Ulysse/Distique

© Jean-Michel Place, 1993
Prix de vente au numéro 80 F
Abonnement : voir en page 99.

ÉTUDES ET NOTES

- 3 **Malinowski, la guerre, le nationalisme et l'État**, par Peter Skalnik
- 21 **De quelques manières d'accommoder la tradition. L'exemple des majorettes en France**, par Sébastien Darbon
- 43 **Leiris et son double**, par Sylvère Lotringer
- 51 **Simone Weil et la question coloniale**, par Anne Roche

DOCUMENTS ET MATÉRIAUX

- 61 **Aux fins du Collège de Sociologie**, textes inédits, établis et annotés par Jean Jamin, présentés par Denis Hollier
- 67 **Compte rendu des activités du Collège de Sociologie**, par Michel Leiris (juillet 1939)
- 70 **Correspondance** entre Michel Leiris, Georges Bataille et Marcel Moré (juillet 1939)
- 83 **Joe Leahy et ses frères**, par Philippe Peltier

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE ET DOCUMENTAIRE

- 87 **Expositions : *Les Indes merveilleuses***, par Philippe Peltier ; *De l'objectivité scientifique en anthropologie*, par Annie Dupuis
- 92 **Comptes rendus d'ouvrages**
- 95 **Ouvrages reçus**

Document de couverture : Amsterdam. Jeunes twirleuses. Cf. Sébastien Darbon.

Source des illustrations

N.B. : Tous les documents reproduits dans *Gradiva* et portant en légende la mention *Ph. M. H.* proviennent des collections de la Photothèque du Musée de l'Homme ; cette mention est précédée du nom de l'auteur du cliché chaque fois que celui-ci est indiqué sur le document original ou qu'il a pu être identifié.

Bibliothèque historique de la ville de Paris p. 56	66, 69, 71, 74, 75, 82
Sébastien Darbon p. 1, 22, 27, 30, 31	Johnston et Hoffmann (Ph. M. H.) p. 54
D. R. p. 34, 35, 47, 49	Maurice Leenhardt (Ph. M. H.) p. 59
Huang (Ph. M. H.) p. 53	Jean Marie Lerat p.
Jughan (Ph. M. H.) p. 7, 11, 17, 19, 38, 41	Musée des arts africains et océaniques p. 91
Mission Dakar-Djibouti (Ph. M. H.) p. 44, 46, 48	Pales (Ph. M. H.) p. 95
Collection Jean Jamin (fonds Michel Leiris) p. 50	Photothèque du Musée de l'Homme p. 4
	Philippe Peltier p. 85

Note aux auteurs

Les correspondances, les ouvrages, les manuscrits - de préférence composés avec un traitement de texte de type *Word 4*, *Word 5* ou *Mac Write II* et accompagnés d'une disquette de format 3 1/2 - doivent être adressés à la rédaction de la revue. Il est recommandé de saisir le texte en corps 12 et en double interligne, sans justification ni enrichissement typographique (caractères gras et italiques par exemple, lesquels peuvent être signalés respectivement par un double et un simple soulignements), les notes numérotées en continu doivent être renvoyées en fin d'article et tapées après la bibliographie.

**Les Cahiers du Sud, Jean Ballard, Marcou Ballard,
Henri Cartier-Bresson, Nicole Cartier-Bresson,
René Char, Paul Eluard, André Gaillard, Sylvain
Itkine, Philippe Marcel, Gérard Neveu, Jean Tortel,**

documents, témoignages,

**avec des textes de Gérard Arseguel, Henri Deluy,
Joseph Guglielmi, Alain Paire, Jean Todrani et
Jean-Jacques Viton,**

un entretien avec André Dimanche,

et "question / réponse" : Bernard Delvaille

1993 / n° 3

**Henri Deluy Jean-Charles Depaule
Liliane Giraudon Jean-Jacques Viton**

**12, place Castellane
13006 Marseille
téléphone : 91 53 19 00**

**Le numéro 60 francs
Abonnement 100 francs (2 numéros)**

Xoana

- Images et sciences sociales -

Rédacteur en chef

Sébastien Darbon

Comité de rédaction

Philippe Bonnin, Jean-Paul Colleyn,
Bernard Cousin, Michèle Fiéroux,
Pierre Jordan, Jacques Lombard,
Yvonne Mignot-Lefèvre,
Jean-Pierre Olivier de Sardan,
Emmanuel Pedler, Patrick Prado,
Jean-Claude Schmitt, Alain Schnapp.

Abonnements

Éditions Jean-Michel Place
12, rue Pierre et Marie Curie
75005 Paris
Tél.: 46 33 05 11
Télécopie : 46 34 52 65

Conseil scientifique

Marc Augé, Marc Ferro, Carlo Ginzburg,
Jack Goody, Francis Haskell,
Jean-Claude Passeron, Luis Prieto,
Paul Veyne.

Comité international

Christian Bromberger, Jean-Pierre Dozon,
Claudine de France, Henri Guillaume (France),
Elaine Charnov, Faye Ginzburg,
Emilie de Brigard, John Collier,
David McDougall (USA),
Giovanna Antongini, Tito Spini (Italie),
Yasuhiro Omori (Japon)

Secrétariat de rédaction

Solange Poulet
IMEREC
Centre de la Vieille Charité
13002 Marseille
Tél.: 91 56 16 44
Fax : 91 90 18 56

Emmanuel Pedler

L'axiomatique sémiologique de Luis J. Prieto.
Le cas de l'image.

Luis J. Prieto

Entre signal et indice : l'image photographique
et l'image cinématographique.

Jean-François Werner

La photographie en Afrique de l'Ouest.
Une méthode d'approche ethnographique.

Christian Papinot

· Rapport à l'image et culture locale.
Une expérience de terrain à Madagascar.

Jacques Lombard

Des tombeaux admirables.

Jacques Vialle

Les sciences sociales et l'histoire de l'art.

Ernst Gombrich

« Our perplexity about the meaning of images... »

Jacques Vialle

La volonté d'ignorer.

Jean-Claude Schmitt

L'historien et les images aujourd'hui.

Bernard Cousin

Histoire et iconographie. État des lieux.

Laurence Foucaut

Représentations des jardins
ou représentations de la nature ?

Entretien avec **J.A. Gonzales Alcantud.**

Xoana est publiée avec le concours du ministère de la recherche et de l'espace et du ministère de la culture

Fondation «Pour la science»
Centre international de synthèse

Directeur : Roger Chartier
Directeurs adjoints : Michel Blay, Dominique Bourel
Secrétaire général : Marianne Laigneau

Revue
de synthèse

Revue trimestrielle fondée en 1900 par Henri Berr

Rédacteur en chef :
Dominique Bourel

Secrétaire de rédaction :
Agnès Biard.

Comité de rédaction :
Claude Blanckaert, Michel Blay, Éric Brian,
Roger Chartier, Joël Cornette, Ernest Coumet,
Marianne Laigneau, Henri-Jean Martin, Dominique Margairaz,
Jean-Claude Perrot, Roshdi Rashed, Daniel Roche.

ANIMALITÉ ET ANTHROPOMORPHISME
DANS LA DIFFUSION ET LA VULGARISATION SCIENTIFIQUES

avec la collaboration de
R. Rey, J.-M. Drouin, C. Blanckaert,
A.-M. Drouin-Hans, J. Martinez, J. Gayon

*

W. Stoczkowski, *Imaginaire anthropologique*
M. A. Soubbotnik, « Ceci est à moi »

N^{os} 3-4

150 FF

1992

Direction-rédaction : Centre International de Synthèse, 12, rue Colbert
75002 Paris . Tél : 42.97.50.68 - Fax : 42.97.46.46
Administration-abonnements : Éditions Albin Michel, 22, rue Huyghens
75014 Paris - Tél : 42.79.10.00 - CCP Paris 24 222 23 G

Tarif 1993 • Abonnement : France, 300 F ; Etranger, 400 F.
(Les abonnements partent du 1^{er} janvier.)

Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs.

ENQUÊTE



Max Weber

Avant-propos

Jean-Claude Passeron

Présentation

Jean-Pierre Grossein

Note sur traduction

Jean-Pierre Grossein

Traductions par Jean-Pierre Grossein

Introduction

Confucianisme et puritanisme

L'épanouissement de l'esprit capitaliste

Traduction par Philippe Fritsch

Parenthèse théorique

La *Zwischenbetrachtung*

Philippe Fritsch

Génèse de la recherche sociologique en Allemagne

Isabelle Niehues-Jeuffroy

Raymond Aron et la philosophie critique de l'histoire

Georges Canguilhem

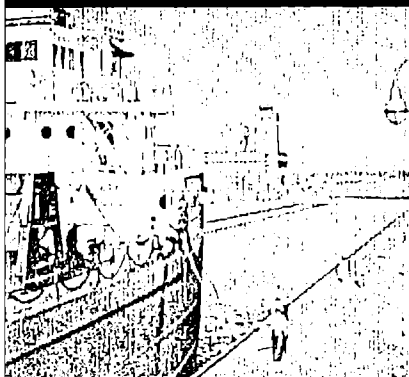
Rédaction: EHESS, 2 rue de la Charité, 13002 Marseille

Cahiers du CERCOM n° 7

juin 1992

L'ODEUR DU TEMPS

LIBRAIRIE



Littérature . Revues
Théâtre . Poésie
Psychanalyse
Philosophie

35, rue Pavillon
13001 Marseille
Tél. 91.54.81.56

du mardi au samedi
de 10 heures à 21 heures

Librairie Regards



Catalogues musées
de Marseille
Beaux arts
Essais sur l'art
Arts du spectacle
Ethnologie
Anthropologie

Centre de la Vieille Charité

2, rue de la Charité
13002 Marseille
téléphone 91 90 55 34
télécopie 91 90 55 34

ouvert tous les jours de
10 heures à 18 heures

Pierre Deshusses traduit Hildesheimer à Marseille

Invité cette année 1993 par la ville de Marseille pour une résidence de traduction, Pierre Deshusses est un ancien élève de l'École normale supérieure et de l'Institut d'études politiques de Paris. Actuellement journaliste littéraire au quotidien *Le Monde*, il est également chargé de cours à l'École normale supérieure de Lyon, où il vit.

Pierre Deshusses a déjà traduit, pour le compte des éditions Rivages, trois textes de Heimito von Doderer (*Un Meurtre que tout le monde commet*, 1985 ; *Les Fenêtres éclairées*, 1986 ; *Les Chutes de Slunj*, 1987) et deux recueils d'aphorismes d'Arthur Schnitzler (*Relation et solitude*, 1988 ; *La Transparence impossible*, 1990) ; mais également, pour le compte des éditions Maurice Nadeau : *En plein cœur*, de Anna Langhoff. Enfin, si on lui connaît deux ouvrages didactiques : *Dix siècles de littérature française* (Bordas, 1986) et *Littérature allemande. Histoire et anthologie* (Dunod, 1991), nous savons qu'il prépare une traduction de *Wilhelm Meisters theatralische Sendung* de Goethe (aux éditions Circé), un autre Doderer : *Les Trompettes de Jéricho* (aux éditions Rivages), et un recueil de Johannes Moy, *Le Bilboquet* (aux éditions Rivages), dont nous publierons une nouvelle dans le numéro 11 d'AGONE, sur le thème de l'archaïsme.



Pour notre plus grand plaisir, Pierre Deshusses ponctua sa présence dans notre cité par trois conférences, dont les deux premières se déroulèrent dans les salons du Goethe Institut et la dernière au forum de la Fnac. (Ne nous privons pas du plaisir de vous annoncer que ces trois conférences, regroupées en un recueil, seront publiées par nos soins.)

Commençons par la dernière conférence qui, animée par Anne Roche, que nos concitoyens amateurs de littérature connaissent bien, nous fit rencontrer Hans Hartje, écrivain et traducteur de Hildesheimer vivant à Paris. Le débat eut pour sujet : « La situation de l'écrivain dans la société.



RESTAURANT

"La Gentiane"

Spécialités
Cuisine à la vapeur



9, rue des Trois-Rois 13006 MARSEILLE Tél. 91.42.88.80

Bleu Midi

REVÊTEMENTS SOLS ET MURS - PEINTURE
RÉNOVATION - DÉCORATION INTÉRIEURE

29, rue Neuve Sainte Catherine - 13007 Marseille - Tél. 91.33.21.77
91.65.15.91

Charles ROBERT & Cie

IMPRIMEURS - PAPETIERS DEPUIS 1897



Tous travaux d'imprimerie

Fournitures de bureau et Informatique

*Imprimés et ouvrages douaniers,
immobiliers, comptables, fiscaux,
transports...*

78 rue de la République - 13002 Marseille - Tél : 91.90.53.76 - Fax : 91.91.51.72

Autour de Wolfgang Hildesheimer, personnage clef de la vie culturelle et littéraire en Allemagne ».

En introduction, et pour nous mettre l'eau à la bouche, des deux pièces de théâtre que Pierre Deshusses avait choisi de traduire pendant son séjour : *La Victime Hélène. Comédie en deux actes* et *Marie Stuart. Une scène historique*, qui seront éditées en cette fin d'année 1993 par Circé, deux acteurs nous lurent quelques passages de la première. Puis, Anne Roche donna tout de suite la parole à Pierre Deshusses : « Hildesheimer, commença-t-il, né en 1916 et mort en 1990, est issu d'une famille juive non pratiquante de Hambourg qui émigra en 1933 en Angleterre, où il suivit des études de décoration et de peinture. De 1936 à 1945, il se rendit plusieurs fois en Palestine comme officier de renseignement de l'armée anglaise ; puis, de 1945 à 1948, il fut interprète au procès de Nuremberg. Il vécut ensuite dans le Sud de l'Allemagne et en Suisse où, à partir des années cinquante, il commença à écrire pour la radio et les journaux. Son œuvre est composée de onze pièces de théâtre, de nombreux essais sur la littérature, de nombreuses pièces radiophoniques, et de ce que l'on peut appeler de la prose narrative — dont certaines sont traduites en français. »

De son côté, Hans Hartje, qui a plutôt travaillé sur la prose d'Hildesheimer, la définit comme une tentative d'exploration de « la question même l'écriture, du récit : Qu'est-ce qu'écrire ? Qu'y a-t-il de racontable ? Quelles sont les histoires qui peuvent nous raconter encore des choses sur nous-mêmes ? »

Répondant à Anne Roche sur la question de l'engagement d'un écrivain comme Hildesheimer, Pierre Deshusses rappela que celui-ci s'est clairement exprimé sur ce sujet, réfutant tout engagement de sa part : « Pour lui, l'écrivain ne peut faire une œuvre engagée sans quitter la littérature. Pourtant, celui-ci se situe lui-même politiquement à gauche, ressentant la nécessité de réformer le monde. Mais pas par l'écriture. »

Après l'expérience de l'indicible, celle d'une jeunesse brisée par la guerre et l'horreur, « il fallait bien continuer à faire quelque chose, Hildesheimer hésita beaucoup entre les arts plastiques et l'écriture, pour laquelle il a finalement opté, précisa Hans Hartje. Mais, atteignant soixante-dix ans, il s'est arrêté d'écrire, se tournant vers sa vocation d'origine, la peinture, déclarant : "Maintenant je n'ai plus rien à dire, j'ai tout dit, j'ai tout exploré ce qu'il était possible pour moi, j'arrête" ».



Lors de sa seconde visite, Pierre Deshusses fut accompagné d'un autre traducteur, Bernard Hœpffner, spécialisé, quant à lui, dans la langue anglaise, et de notre collaborateur Thierry Discepolo, qui tint le rôle

difficile de modérateur : il s'est agi de traduction, d'interprétation, d'honnêteté et de sens.

Plus encore que la première fois, nous avons pu apprécier chez Pierre Deshusses l'humour discret que ce jeune homme aux airs sérieux aime glisser dans ses prises de position fermes et argumentées. Celui-ci abattit tout de suite ses cartes avec simplicité : « Bon, vous voulez savoir pourquoi je traduis ? Eh bien, c'est parce que je suis un infirme du langage. Lire un texte dans une langue étrangère, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant, et c'est fatigant. Tandis que pouvoir le lire en français, dans ma langue, la seule que je possède en fin de compte, quel plaisir ! Et pourquoi y renoncer ? Pourquoi renoncer au délice d'être le premier à lire un texte étranger en français ? Je suis donc traducteur parce que je suis un lecteur paresseux. »

Tout le reste ne fut plus qu'arguties entre les défenseurs d'une traduction possible pour peu que l'on y mette du sien, mais juste ce qu'il faut pour traduire et pas plus, et les défenseurs du tout est permis puisque la traduction est impossible. (Je ne suis pas sûr qu'une seule personne présente soit rentrée chez elle en ayant changé d'avis.)



Pierre Deshusses avait choisi d'inaugurer ce cycle par une présentation du contexte et des noms du jeune théâtre allemand : « Ces jeunes auteurs, commença-t-il, je les appellerais volontiers les "enfants de Müller", parce qu'ils commencent là où Müller s'est arrêté, exactement comme Müller a commencé, pour reprendre ses propres mots, là où Brecht s'est arrêté... » Une nouvelle rupture dans la contemporanéité qui, une fois de plus, est le produit d'une crise politique, mais aujourd'hui commandée par la réunification, quand elle le fut par la division. « Une crise avec des implications politiques mais aussi et surtout des implications morales et esthétiques qui se retrouvent dans une grande partie du théâtre contemporain allemand. »

En regardant ne serait-ce que ces six derniers mots, poursuit-il, on peut remarquer que le théâtre allemand opère un retour vers le passé, vers les classiques, vers Lessing, Kleist, Grillparzer, Schiller, Ibsen, Goethe, et bien sûr vers Shakespeare. Une position qui, « même si elle a l'ambition d'éclairer le présent, n'est pas sans rappeler l'immédiat après-guerre, où seuls Lessing, Schiller et Goethe étaient montés à côté des auteurs français, comme si la crise — celle aujourd'hui marquée par la réunification — imposait un retour vers le passé, vers des valeurs sûres ou étrangères ».

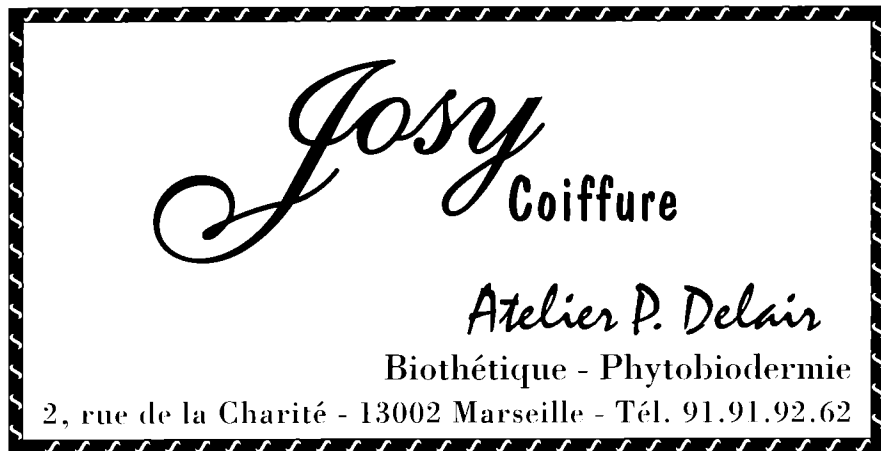
Mais cette situation n'est pas générale, car il existe de jeunes auteurs qui prennent cette crise à bras-le-corps : Klaus Pohl, Kerstin Specht,

Thomas Strittmatter, Trolle pour l'Allemagne, Werner Schwab pour l'Autriche, Matthias Zschokke et Thomas Hürlimann pour la Suisse, qui sont tous des auteurs de moins de quarante ans ; et dont le succès est indéniable : « Werner Schwab ou Klaus Pohl, qui ne sont pas des stars comme Botho Strauss ou Peter Handke, peuvent être joués dans quinze théâtres différents au même moment. »

À nous autres habitués à un traitement du texte rappelant singulièrement l'aphasie, à des mises en scène devant plus à la danse et au pantomime qu'à ce qu'il a longtemps été convenu d'appeler un « jeu », ce ne fut pas sans surprise que nous avons entendu raconter des pièces... racontables, entendu parler de textes, découvert des récits indéniablement de ce monde-ci — une impression que les jeunes auteurs et metteurs en scène allemands avaient quelque chose à dire.

Enfin, Pierre Deshusses conclut sur « un élément important sans lequel le théâtre n'existerait pas : le public. Un public qui, lui aussi, semble avoir perdu tout repère. Dans les années soixante-dix, Kroetz présenta deux petites pièces qui furent accueillies à la boule puante ; Fassbinder publia un texte qui, sans être joué, provoqua également un scandale. "Maintenant, plus de scandale", comme le dit, avec une pointe de regret ironique, Werner Schwab. Comme si les auteurs et le public manquaient d'une chose qui apparaît essentiel à l'art : l'ennemi ».

J. B.



Josy
Coiffure

Atelier P. Delair
Biothétique - Phytobiodermie

2, rue de la Charité - 13002 Marseille - Tél. 91.91.92.62

Hôtel « Le Richelieu »

Bord de mer à trente mètres de la plage des Catalans

Télévision — Terrasse plein soleil



52, corniche J. F. Kennedy

13007 MARSEILLE

Tél. 91 31 01 92

Chaussures et vêtements de sport

VENT D'OUEST

13 Bis, Bd Gustave Eiffel - 13010 Marseille

Tél. 91 80 25 25 - Fax 91 80 53 80



PEINTRE EN LETTRES

Bruno de Gasquet

Découpe de lettres par ordinateur

**Panneaux - Véhicules - Façades
Banderoles - Enseignes - Adhésifs
Sérigraphie Caissons lumineux, etc.**

6, avenue des Bénézits
13720 La Bouilladisse

Tél. 91 42 41 37 / 42 72 57 29
Fax 42 72 57 54

« Portrait de famille »

Une installation vidéo interactive de Luc Courchesne

Ce n'est que la faible périodicité de notre revue, et rien d'autre, qui ne nous permet pas de rendre compte de l'intense activité de ce domaine en pleine expansion que constitue l'art vidéo. Nous n'aurons sans doute pas d'autres occasions de réparer cet impair mais, cette fois, ce serait un véritable péché que de ne pas vous parler du « Portrait de famille » de Luc Courchesne. Car cette installation, qui n'est restée dans nos murs que trois semaines en juillet et rejoindra Montréal *via* Los Angeles avant de partir pour la Nouvelle-Zélande l'an prochain, engendrerait la clémence d'un Savonarole.

Luc Courchesne nous vient du Québec. Et dire très sèchement qu'il enseigne le *design* à l'université Montréal, qu'il a longtemps monté des expositions thématiques dans les musées ou qu'il a fondé un atelier de fabrication pour les sacs qu'il dessinait rend difficilement compte du passionné, du monomaniacal qu'est ce vidéaste confirmé — évoquer alors ses recherches théoriques, qui nous vaudront peut-être un jour, si ses autres activités lui en laissent le temps, de pouvoir lire une « Théorie générale de l'éclairage », et surtout sa curiosité insatiable pour les petites histoires de tous ceux qu'il croise.

Mais revenons au travail qu'il réalisa à l'IMeReC : le portrait d'une famille. Mais ce n'est pas une véritable famille, diront certains. C'est vrai, ce n'est pas une famille de celles que le hasard façonne, mais une famille, sans aucun doute, puisqu'elle résulte des choix de chacun à vivre ensemble, à partager les peines et les joies de tous. Maintenant, comment et pourquoi Luc Courchesne choisit-il ceux-là en arrivant à Marseille en juin 1992 ? Mystère.

Sous les voûtes basses de la salle Trigance plongée dans le noir, des visages flottent au-dessus de modules rectangulaires. Des visages qui n'attendent que de parler, que vous les interrogiez. Des choses simples sont dites : une jeune femme s'inquiète de son avenir, une autre parle de son amoureux,

LA PINOCHE

Bâches de bateaux
Capotes
Coussins

21, rue Neuve Sainte Catherine
13007 Marseille

Tél. 91.33.33.89

KIOSQUE DU VIEUX-PORT

Appâts de pêche
○ Sandwichs - Boissons ○
Glaces - Bonbons

1, Quai de Rive-Neuve - 13001 Marseille - Tél. 91.33.75.85

ATELIERS SAINTE-CATHERINE

ENTREPRISE VIALLE

STRUCTURES BOIS - AGENCEMENTS - ENCADREMENTS - DÉCORS

29, rue Neuve Sainte Catherine - 13007 Marseille - Tél. 91.33.21.77

qui lui fait face, un savant austère ose rire, une honorable grand-mère regrette de ne pas être née sous le règne de l'automobile, une petite fille raconte ses rêves, un universitaire s'avoue berger, un danseur parle de viennoiseries — et à ceux qui surent trouver les mots, les petits secrets de chacun furent révélés.

Je vois d'ici ceux qui n'ont pas assisté à la scène douter qu'il soit possible de s'enthousiasmer à dialoguer avec un montage d'enregistrements vidéo de quelque *quidam*. Je ne donnerai qu'un exemple : celui du jeune garçon affable qui, durant toute la durée de l'expo, présenta la famille aux visiteurs, expliqua aux intéressés la façon de dialoguer. Eh bien, lors du démontage, celui-ci ne put s'empêcher de montrer tout son chagrin, celui que l'on ressent au départ d'amis. Charmé par le berger, il aimait bien rire avec le danseur, écouter le savant, et surtout, il était tombé amoureux d'une des jeunes femmes. Certains pensent déjà que ce jeune garçon était un peu simple : je ne le connais pas assez pour ne pas répondre négativement à la question, mais je préfère, quant à moi, invoquer la force émotive de cette installation vidéo.

Et les plus curieux de demander : « Qu'en pensent les personnages eux-mêmes ? Et qui sont-ils ? » Mais qu'importe les noms de ceux qui se sont prêtés à ce jeu : leurs vies seront oubliées de tous et leurs corps rendus à la poussière quand les personnages dont ils ont fourni la matière et auxquels Luc Courchesne donna vie continueront de raconter un moment de vie fait éternité.

J. B.

Michèle Guiol



Psychologue — Paris V Sorbonne
Psychomotricienne — Paris VI Salpêtrière

**Psychothérapie
adultes et enfants
Gestion du stress**

19, cours Mirabeau
13100 Aix-en-Provence
42 27 92 94



PAPETERIE DES ARTS
fondée en 1847

Henri-Eugène LAFITE

2, rue des trois Mages

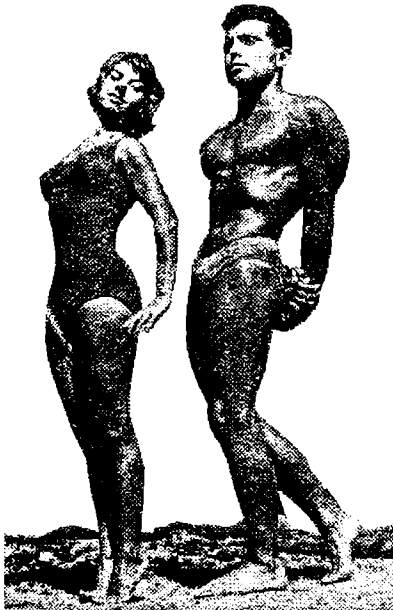
13006 Marseille

Tél : 91.48.67.21

Fax 91.94.28.97

• CHRISTIAN GABIT •

"Relaxe Club"



9, Rue Mazagran - 13001 MARSEILLE

Carrefour Garibaldi - Canebière

Métro : Noailles

Téléphone : 91.48.26.26

CULTURE PHYSIQUE

EQUIPEMENT ATHLETIQUE MODERNE

SALLE INDEPENDANTE POUR FEMMES

Entrainement à toute heure de la journée

AGONIE

Littérature, Critique
& Philosophie

numéro 10, 1993.

Autour des *Cahiers du Sud*

Sur plus d'un demi-siècle et trois cent quatre-vingt-onze numéros, les *Cahiers du Sud* ont duré à Marseille, le temps de la vie que leur donna le couple Ballard, regroupant autour de cette entreprise sans repos signatures prestigieuses, jeunes auteurs, poètes, essayistes et amis.

Sommaire

I-III. Éditorial.

Jacques Vialle & Thierry Discepolo

1. Un travail artisanal. Essai sur le fonctionnement des *Cahiers du Sud*.

Émile Témime

Jean Ballard ne cesse de parler à propos de la mise en œuvre des *Cahiers* d'un travail d'« artisan ». Faut-il entendre par là que la fabrication de la revue représente, à tous les stades, une création continue ? Faut-il insister sur le rôle essentiel du directeur ? La réponse aux deux questions est, sans nul doute, positive. On ne sépare pas l'homme et l'œuvre.

13. Les arts plastiques aux *Cahiers du Sud* dans les années cinquante.

Angélique Schaller

Les *Cahiers* mènent dans les « Notes d'art » et les critiques bibliographiques un travail de « décorticage » didactique. Et on se dit que tout lecteur un tant soit peu assidu connaît les noms de Kupka, Kandinsky, Malevitch, Mondrian, Arp, Van Doesburg, Delaunay, Soulages, Picasso, Miró, Matisse, Bazaine... Mais, même succincts, ces articles ne se bornent jamais à la simple information : les comptes-rendus en appellent fréquemment au domaine du sensible. Ni intellectuels, ni théoriques, les *Cahiers du Sud* sont lyriques.

21. Enquête sur la rhétorique. Une question judicieusement anticipée.

Karine Feng

Lancée à l'initiative de Jean Ballard et dirigée par Francis Ponge, l'enquête sur la rhétorique fut publiée sur six numéros (années 1949-1950). Malgré leurs attentes, quatorze auteurs seulement tentèrent une réponse à la question : « Est-il (ou non) absurde de penser que puissent être actuellement (ou dès à présent) apportés des éléments permettant de jeter les bases d'une nouvelle rhétorique ? »

25. Un ami de passage. Georges Mounin aux *Cahiers du Sud*.

Jacques Vialle

Lorsqu'il propose son premier texte à la rédaction des *Cahiers*, Georges Mounin est déjà un grand familier des revues... L'accueil de Jean Ballard fut sans réserve : « Il va sans dire que les pages que vous m'avez adressées sur René Char conviennent admirablement aux *Cahiers du Sud*, et je prise très haut votre forme et votre pensée. J'ai suivi vos chroniques dans *Confluences*, qui, avec celles d'Anglès, nous ont passionnés. » Ballard ne s'y est pas trompé : la contribution de Mounin aux *Cahiers du Sud* sera riche de plus de quarante articles, d'un ouvrage, d'une dizaine de traductions et d'un florilège de nouvelles signatures.

45. Benjamin Fondane le révolté.

Olivier Salazar-Ferrer

Poète et philosophe, Fondane fait partie de ces émigrés roumains qui ont adopté le français pour écrire. Issu d'une famille juive de lettrés pauvres, critique dans de nombreuses revues de Bucarest, brillant auteur de théâtre avant-gardiste, il émigre en France en 1924. De passage à Marseille, il collabore aux *Cahiers*, dès 1932, avec plus de vingt recensions et de nombreux extraits d'ouvrages à paraître, sur Rimbaud, sur l'existentialisme... Familier du comité de rédaction, Jean Ballard sera à l'origine de la collecte d'argent qui paya sa nationalisation française. Arrêté à Paris, Fondane meurt à Auschwitz le 3 octobre 1944.

73. Simone Weil : sa « trêve » à Marseille.

Gabriella Fiori

L'Iliade ou le poème de la force, déjà sur épreuves chez Gallimard, « avait été jugé impubliable en période d'occupation allemande ». Jean Ballard en fut ravi et l'essai parut aux *Cahiers*, signé Émile Novis... « Simone Weil : très messianique ; une grande intellectuelle. Elle traînait sur les mots ; une inspiration révoltée. Très négligée ; ma femme, qui l'adorait, aurait bien voulu la voir plus coquette. À nos mercredis, des amis en sourient, puis bientôt ne sourient plus : elle avait un public. Une insouciance parfaite de l'argent », l'évoquera Jean Ballard.

89. Enquête *Esprit* : « Les provinces françaises en 1941 ».

Jean Ballard & Emmanuel Mounier

« Inclus notre réponse à l'enquête de votre numéro spécial. Nous paraissions un peu dur pour Marseille et encore nous ne disons pas tout ce que nous pensons ! »

95. Correspondance (16 juin - 15 décembre 1964).

Marcelle à Jean Ballard

Les *Cahiers du Sud* n'en ont plus pour très longtemps à régimenter la vie du couple Ballard, mais l'énergie des premiers jours semble toujours là, dans la vigueur de l'engagement quotidien de Marcelle. Une vingtaine de lettres simples rendent compte à Jean, en déplacement à Paris, des affaires courantes, des bonnes et des mauvaises nouvelles — sans oublier celles de leur fille.

125. Une petite histoire littéraire. *Mémoires.*

Jacques Charles Senez

C'est à l'Université nouvelle qu'Axel Toursky me fit rencontrer Jean Tortel et que tous deux m'introduisirent dans le monde des *Cahiers du Sud*, alors au sommet de leur gloire. Les *Cahiers* étaient logés dans les combles d'une vieille maison, sur le cours qui porte aujourd'hui le nom de Jean Ballard. Dans mon enfance, c'était un canal, enjambé par le même pont levant que celui du célèbre tableau de Van Gogh, et les balancelles d'Espagne déchargeaient là des oranges. L'entrée de l'immeuble, toujours ouverte, abritait un clochard poétique, à la barbe blanche, qui y avait élu domicile depuis des années. On disait qu'il descendait du duc de Richelieu et que, moyennant un litre de rouge, il aidait les collégiens du quartier à faire leurs versions latines.

147. Entretien avec...

Constant Vautravers

Je revois encore Ballard, chez lui, avec sa robe de chambre et son foulard de soie. Toujours très soigné, son élégance me faisait penser aux seigneurs à talons rouges. Un homme agréable aux conversations passionnantes, mais un peu redouté à cause de son humour acide et de ses idées sulfureuses... Entre le siège de la revue, son appartement et le bureau des peseurs-jurés, j'avais l'impression que Ballard ne quittait jamais le quartier du Vieux-Port. Pourtant, je savais qu'il entretenait une vie mondaine et participait à des réceptions officielles. Mais si on parlait de lui dans *Le Monde*, *Le Figaro littéraire* et à l'étranger, Ballard n'était pas dupe : il savait que beaucoup ne le soutenaient que par solidarité marseillaise...

155. L'héritage des *Cahiers*.

David Faber

C'est dans la magnifique salle de réception du palais du Pharo que fut décerné le dixième prix Jean Malrieu par la Société marseillaise de crédit, mécène de la revue *Sud*. Dans son discours, un jénor de la SMC enfila avec une conviction sans scrupules poésie, culture et profit sur une seule brochette. Ensemble, la salle, le public et le discours m'envoyèrent dans le passé ou peut-être dans le monde éternel de cette reconnaissance académique des artistes par les financiers.

159. *Fictions & Dictions*

Dieu, rue des portes & autres pièces.

Jehan Pyrr

Il est surnomé Didie, comme Didyme, l'apôtre saint Thomas,
les télécommunications lui ont attribué un numéro de téléphone,
vous l'appellez,
il répond je ne suis pas isocèle.

Cinq natures mortes.

Bruno Sibona

Vanité ces natures mortes plus que vives ;
Plateau de pêche, ces poissons que l'on dit
Poursuivre jusqu'à la mort leur croissance.

175. *Marginalia*

Les larmes et le retour.

Sur *Aqua alta* de Joseph Brodsky, par Olivier Salazar-Ferrer.

Charlotte

n'est pas seulement un
charmant restaurant avec
un petit jardin ombragé et
des photos de famille
accrochées aux murs du 32
rue des Bernardines à Aix-
en-Provence 42 26 77 56

Cher abonné,

Tu as dû te demander, en ouvrant ce nouveau numéro, qu'est-ce que toute cette publicité fabriquait au début et à la fin d'AGONE. Rassure-toi, c'est la première et la dernière fois qu'une chose pareille se produira.

Même habitué à notre succession imprévisible de thèmes (mais admire quand même le travail), tu dois encore te demander ce que font les *Cahiers du Sud* entre « Le Vivant » et « Archaïsme ».

Est-ce d'avoir reconnu dans ces vieilles pages quelque chose de familier ? Est-ce d'avoir rencontré dans ceux qui les ont écrit des semblables ? Est-ce d'avoir découvert une filiation insoupçonnée ?

Cher lecteur qui connaît bien nos manières et a déjà croisé celle des *Cahiers*, tu dois te dire qu'à ces trois questions la réponse est non. Mais la chose n'est pas si simple.

Sur plus d'un demi-siècle et trois cent quatre-vingt-onze numéros, les *Cahiers du Sud* ont duré à Marseille le temps de la vie que leur donna le couple Ballard, regroupant autour de cette entreprise sans repos signatures prestigieuses, jeunes auteurs, poètes, essayistes et amis. Car si les *Cahiers du Sud* sont le produit d'un groupe, ils naissent et meurent avec Jean Ballard qui naît et meurt avec eux.

Jean Ballard, un nom que l'histoire de la littérature retiendra sans doute encore moins que ceux de Tortel, de Bousquet, de Bertin ou de Gaillard, parce qu'il ne s'illustra même pas par son écriture. Pourtant, sans compter les quelques centaines de paragraphes non signés où il est facile de reconnaître sa patte, on peut répertorier près de cinq cents « chroniques », écrites par Ballard, et qui vont du cinéma à la peinture, en passant par le théâtre, l'urbanisme et les enquêtes qu'il instigua, mais surtout une majorité de textes sur des sujets aussi passionnants que les mises en eau de paquebots, les inaugurations et réceptions en tout genre, les comptes rendus de réunions de sociétés d'amis de..., les remises de décorations et de prix littéraires, les festivals, les conférences, sans omettre les nécrologies. Quelques milliers de lignes qui tissaient le réseau de ce curieux clientélisme au fondement de la survie des *Cahiers*. Revue de littérature (de poésie, écrivaient-ils), de critique et de philosophie : le directeur de ces *Cahiers* n'est donc ni un philosophe, ni un écrivain, ni un poète. Non, Ballard passa la plus grande partie de sa vie à entretenir les contacts avec les financiers, les commerçants et les artisans auxquels il vendait les espaces publicitaires qui ont fait vivre sa revue.

Mais ne crois pas, lecteur, que nous jugions la publicité comme un moyen méprisable de faire vivre une entreprise vouée à ne rien rapporter. Ce n'est tout bonnement pas le moyen que nous avons choisi. Le nôtre est plus simple (et d'avoir essayé celui-ci, nous te le confirmons) : nous sommes subventionnés.

Et que penser de cette neutralité politique que Ballard n'a eu de cesse de placer au fondement des *Cahiers* ? Un jeu entre sincérité naïve et valeurs humanistes réellement défendues au sein duquel il est bien difficile de démêler ce qui revient à la volonté de survie : Jean Ballard était passé

maître dans le dialogue avec les instances administratives et les financiers d'un côté, avec les auteurs de l'autre. Car une revue doit paraître, et chaque numéro est un numéro mort sur lequel pousse le suivant.

Si, curieux d'en savoir plus, ouvrant un autre recueil traitant de revues mémorables, tu tombais sur quelque sondeur de l'« esprit des *Cahiers* », hagiographe tout couvert des habits neufs de l'historien, alors referme ses pages, une revue n'a pas plus d'esprit que cet hagiographe de sérieux. On ne fonde pas un mythe sur du bricolage. La revue n'a comme temps que le présent : elle n'a pas plus les moyens de prévoir que ceux de se regarder. Si elle a un souvenir ce n'est que celui de la permanence de ses principes — et c'est le seul qui vaille d'être évoqué. Sa prévision, sa provision de textes, n'est faite que de la présence de ses collaborateurs et de leur renouvellement.

Ce n'est donc pas à une messe dont les textes qui suivent seraient les officiants que tu es convié, cher lecteur, mais à découvrir le portrait de cette absurde activité d'édition que constitue la parution d'une revue. Il s'agit, certes, des *Cahiers du Sud* avec ses particularités et celles des époques qu'elle a croisées, mais aussi, et peut-être surtout, celle de toute revue.

Un travail artisanal

Essai sur le fonctionnement des *Cahiers du Sud*

Il convient au départ de s'entendre sur les mots que l'on emploie et sur leur signification. Jean Ballard ne cesse, tout au long de sa correspondance, de parler à propos de la mise en œuvre des *Cahiers du Sud* d'un travail d'« artisan ». Faut-il entendre par là que la fabrication de la revue représente, à tous les stades, de la collecte des articles à la mise en page, de la recherche des annonces publicitaires à l'expédition des exemplaires, une création continue, renouvelée à chaque numéro ? Faut-il insister sur le rôle essentiel du directeur, seul responsable du produit qui va être livré au public, même s'il s'entoure d'un comité de rédaction efficace ou s'il recourt à des services extérieurs, indispensables pour assurer l'impression et la distribution de son « magazine » ? La réponse aux deux questions est, sans nul doute, positive. On ne sépare pas l'homme et l'œuvre : ils sont si intimement liés qu'ils ne sauraient exister l'un sans l'autre.

Nous avons parlé de direction. Le terme, à vrai dire, est trop faible. Ballard est « tout » aux *Cahiers*. Il exagère sans doute

~

quelque peu quand il se présente comme fondateur de la revue. Il fait partie du petit groupe de ces très jeunes hommes qui, autour de Pagnol, ont créé *Fortunio* à la veille de la guerre de 1914. Mais il n'a vraiment pris de place importante dans l'entreprise qu'à partir de 1920. S'il se pare alors du titre de directeur-administrateur, c'est que Pagnol n'a guère envie de s'occuper des besognes subalternes que réclame la survie de cette petite publication de province. Il ne reçoit officiellement la charge de trésorier qu'en 1923. Dès ce moment toutefois, et avant même que le titre ancien (*Fortunio*) ne soit abandonné, il assume entièrement les responsabilités financières. C'est lui qui négocie et obtient les premières annonces publicitaires, lui qui traite avec les imprimeurs et les transporteurs, lui enfin qui installe la revue dans les locaux du quai du Canal où il passera désormais, une fois remplies ses obligations professionnelles, une grande partie de son temps en compagnie de Marcelle Ballard qui assure les tâches de secrétariat. Les Ballard y habiteront même quelque temps après la destruction de leur appartement du quai des Belges par le bombardement de 1944. Et si Jean Ballard n'a pas les moyens d'acheter immédiatement le « grenier », c'est encore lui qui le fait aménager, dans les années vingt, en ayant recours à de petits entrepreneurs qu'il paie en partie en leur faisant une place dans les feuillets publicitaires des *Cahiers*. Si les locaux ne lui appartiennent pas légalement, il se considère comme le véritable propriétaire de la revue. Il a d'ailleurs quelques raisons de revendiquer ce titre. N'est-ce pas lui qui a ouvert un compte — fort mal approvisionné dans les premiers temps — au Crédit lyonnais pour y recevoir les modestes crédits qui lui permettent d'assurer, bon an, mal an, les frais de parution d'une publication mensuelle ? Par la suite, la confusion reste constante dans une comptabilité souvent difficile à suivre entre les ressources de Ballard et celles des *Cahiers*. Il est même parfois obligé de rappeler à certains de ses débiteurs que les chèques doivent être libellés à son nom pour pouvoir être encaissés...¹

1. Lettre de Ballard à Laporte du 27 juillet 1938, dossier *Résidence générale de Tunisie*. « Le mandat doit être établi au nom de Jean Ballard, publiciste. »

Ne nous y trompons pas cependant. Cette confusion n'est pas nécessairement favorable à Ballard, car l'équilibre financier de la revue est singulièrement fragile. « Ce n'est un secret pour personne..., écrit-il en janvier 1937, que les *Cahiers* ont vécu très péniblement et n'ont enrichi personne ². » S'il trouve quelques avantages à cette gestion excessivement personnalisée de l'entreprise, il en subit aussi tout naturellement le contre-coup. Il suffit d'un accident de santé du directeur pour que la machine s'arrête de tourner !

On ne reviendra pas sur la période héroïque, où les collaborateurs de *Fortunio* se transformaient en actionnaires, où l'on recrutait des lecteurs essentiellement parmi les proches connaissances et des annonceurs occasionnels parmi les fournisseurs ³. Ce n'étaient là que des solutions de fortune, des formules d'amateur sans grand avenir. Non que ces aspects disparaissent totalement dans l'entre-deux-guerres. Mais le produit mis sur le marché à partir de 1925 est d'une autre qualité que dans les premières années, les ambitions de l'« artisan » qui en assume la responsabilité d'une tout autre envergure que par le passé. S'il n'est toujours pas question pour Jean Ballard de vivre de son entreprise (il n'abandonnera son activité de peseur-juré qu'en 1944, donc à plus de cinquante ans), il lui faut trouver les ressources nécessaires pour imprimer dans des conditions convenables, pour diffuser ensuite les *Cahiers*, et, plus simplement, pour faire face aux nécessités du quotidien.

Malgré l'importance de la correspondance commerciale et l'abondance des pièces comptables, il n'est pas commode d'apprécier le coût exact de l'impression de la revue, ne serait-ce qu'en raison de la constante variation du nombre de pages et du nombre d'exemplaires tirés d'un numéro à l'autre. Ce qui est certain, c'est que les conditions financières acceptées par l'imprimerie Mistral installée à Cavaillon sous la direction de César Sarnette sont très avantageuses,

2. Ballard à Boye (imprimerie Sarnette), lettre du 29 janvier 1937.

3. C'est tout naturellement le cas des papeteries avec lesquelles il faut bien travailler.

et que les règlements des factures s'opèrent parfois avec beaucoup de retard. « Si les *Cahiers* existent, reconnaît Ballard en 1937, c'est grâce à leur imprimeur, aux lourds sacrifices qu'il a consentis dès le début pour assurer leur impression, car il ne fait aucun doute que les *Cahiers* ne peuvent songer à se faire imprimer que chez Sarnette ⁴. »

Une telle collaboration, qui s'est prolongée pendant deux décennies, ne va pas sans entraîner des discussions et parfois des récriminations. Ballard proteste à plusieurs reprises contre les retards, les oublis qui compromettent la mise en vente de la revue à la date prévue. Il reproche même, à propos du numéro de novembre 1938, la « médiocrité de l'impression ⁵ ». « Il faut, dit-il, revenir à une autre conception du travail. » En revanche Sarnette, se plaint des « impayés », qui s'accumulent lorsque les circonstances deviennent particulièrement délicates. Ainsi, au moment où la mobilisation de Ballard (en 1939) menace d'interrompre la parution des *Cahiers*, le ton devient assez vif. Les protestations de bonne foi s'accompagnent alors de remarques acerbes : « Je suis comme toi, écrit Ballard, en butte aux vicissitudes du temps... J'ai les meilleures intentions à ton égard et t'affirme que tu seras payé. Je ne crois pas, au cours de nos vingt années, t'avoir manqué de parole une seule fois, tandis que tu m'as fait tirer la langue 99 fois sur 100, et empêché par tes retards les *Cahiers* d'atteindre le développement auquel ils avaient droit ⁶. »

Il ne faut pas attacher trop d'importance à un agacement passager. Ces querelles n'ont pas de conséquence immédiate, les deux hommes étant liés par des intérêts communs. Mistral avance parfois les fonds pour la publication des *Cahiers* : mais il peut aussi en tirer quelque prestige. La réputation de la revue à cette date n'est plus à faire. Elle ne doit pas se mesurer à un tirage, qui reste modeste, de l'ordre de 2 000 exemplaires en 1939 (à titre de comparaison,

4. Ballard à Boye, lettre citée.

5. Lettre de Ballard du 24 novembre 1938, dossier *Sarnette*.

6. Ballard à Sarnette, lettre du 14 septembre 1939.

il était de moins de 1 500 au début de l'année 1933)⁷, mais à une diversification intelligente des produits, l'édition d'ouvrages inédits étant venue s'ajouter à la publication mensuelle, et à une diffusion qui se fait désormais à l'échelle internationale.

Pour ce faire, il est pratiquement impossible de se passer totalement des services des « professionnels » de la communication. L'expérience des premières années est sans doute décisive à cet égard. Les abonnés recrutés par « relations » ne restent pas longtemps fidèles à une publication, dont le style a singulièrement changé en même temps que le titre de la revue. La nécessité de faire connaître les *Cahiers* au-delà de Marseille et de la région suppose un relais parisien (ce sera le rôle de José Corti). Elle implique l'établissement de relations suivies avec des partenaires publics (les ministères) et privés, c'est-à-dire un travail permanent de démarchage sur lequel il faudra revenir. Elle nécessite le recours à une entreprise de distribution, en l'occurrence les Messageries Hachette, ce qui n'a rien de très original⁸. Les relations avec Hachette datent du début des années vingt, mais elles sont officialisées en juin 1927 par un contrat portant sur une durée de cinq années et assorti d'une exclusivité de vente, « en France et dans les colonies ». L'administration de la revue se charge de livrer au bureau des Messageries, rue Glandevès, les exemplaires à mettre en vente et de reprendre les invendus⁹. Elle paie, à titre d'indemnité, une somme forfaitaire destinée à couvrir les frais de distribution, d'emballage et de réexpédition à l'étranger. Il s'agit là d'un système classique de distribution, qui facilite la mise en place des exemplaires dans les différents points de vente, à Marseille et dans le reste de la

7. Les numéros spéciaux feront l'objet de « retirages » qui sont toujours difficiles à comptabiliser.

8. Notons cependant que l'agence Hachette à Marseille est située au 9a, quai du Canal, à proximité du grenier des *Cahiers*.

9. Dans les premières années, le nombre des invendus est considérable, de l'ordre de 300 sur 500 exemplaires distribués pour le numéro de janvier 1923, ce qui montre l'importance essentielle des abonnements dans la diffusion réelle de la revue.

France, mais qui est très contraignant, ne serait-ce que par le monopole de vente qu'il exige et par les dépenses qu'il entraîne. Seulement, refuser ce monopole, c'est s'obliger à acquitter des frais d'expédition encore plus élevés, soit par la poste, soit par l'intermédiaire d'un transporteur. Il s'agit là en définitive de dépenses incompressibles, auxquelles viennent s'ajouter des débours moins évidents, mais tout aussi nécessaires, frais de « représentation », de déplacement ou commissions laissées à certains intermédiaires.

La recherche d'appuis extérieurs ne correspond pas seulement à des besoins financiers. Elle conditionne le développement des *Cahiers* qui ont absolument besoin d'être reconnus par une « élite » internationale pour atteindre la notoriété. L'aide apportée par les compagnies de navigation et l'hôtellerie de luxe, en France et en Afrique du Nord (et, beaucoup plus tard, par les offices de tourisme) ne se traduit pas seulement par des subventions publicitaires, dont nous avons par ailleurs mesuré l'importance ¹⁰. Elle permet de faire connaître les *Cahiers* par les exemplaires déposés dans les salons des paquebots et des résidences touristiques. De même, les centaines d'abonnements souscrits par les services de l'Éducation nationale et surtout par ceux des Affaires étrangères assurent à la fois une précieuse « rentrée » d'argent et une diffusion internationale. Il suffit de parcourir la liste de ces correspondants à l'étranger pour s'en rendre compte ¹¹.

Du même coup, on conçoit l'importance des contacts pris par Ballard avec ses interlocuteurs dans les entreprises et dans les ministères. Plus le temps passe, plus il va y consacrer de temps. Cela suppose des visites, des démarches incessantes, qu'il ne pourra guère assumer seul, quel que soit son désir de garder le contrôle de l'affaire, du moins tant qu'il n'est pas entièrement libre de son temps. S'il assure lui-même l'essentiel de ces indispensables « relations publiques »,

10. Cf. l'article « Mécénat et publicité », à paraître dans le catalogue de l'exposition Jean Ballard.

11. On y retrouve non seulement les ambassades et les consulats, mais aussi les instituts français et les bibliothèques françaises à l'étranger, les écoles de l'Alliance française, etc.

il est contraint de recourir pour faire le « démarchage » auprès de possibles annonceurs à des intermédiaires souvent besogneux, sachant du reste que le passage par une agence de publicité lui enlèverait encore quelques ressources sous forme de commissions qu'il faudrait bien leur concéder. La correspondance échangée avec Maryse Reynac à Marseille ou avec Odette Schwartz à Paris permet de suivre les efforts de certains de ces intermédiaires, encore plus impécunieux que le directeur de la revue, traçant leur correspondance sur des tables de café, tirant les sonnettes sans grand succès au cours des années de crise. Au reste, tout cela s'interrompt avec la guerre.

Les « années tristes », qui conduisent de la mobilisation à l'armistice, à l'Occupation et à la Libération, sont surtout des années de survie, survie politique (il faut continuer à paraître malgré la censure et les soucis matériels), survie économique aussi naturellement. Jean Ballard parle avec raison d'une « économie de guerre ». Malgré le blocage des prix, le coût de l'impression augmente. Malgré la diminution du tirage de la revue (il n'y a plus que six numéros par an depuis les années trente, et on limite maintenant leur épaisseur), le problème de la dotation en papier se pose avec acuité. C'est là une préoccupation de tous les instants, et qui semble encore s'aggraver au cours de la guerre. Les appuis que Ballard trouve encore aux Affaires étrangères sont plus que nécessaires pour aider à résoudre ce problème : « À quand remonte votre intervention pour le papier ?, écrit-il en avril 1942 à Roger Glachat. Si c'est la recommandation que vous m'avez donnée, elle n'a pas été très efficace, car, à la suite de cela, on m'a accordé 315 kilos par mois, numéros courants et spéciaux compris. C'est une plaisanterie, car il m'en faudrait 1 000 !¹²»

Jérémiades et récriminations donnent sans doute quelques résultats, puisque tous les numéros des *Cahiers* ont pu finalement paraître, parfois, il est vrai, avec quelque retard. Mais la faute en est sans doute autant à l'imprimeur qu'aux difficultés matérielles ou à la

12. Lettre du 21 avril 1942 de Ballard à Roger Glachat (correspondance *Relations culturelles*).

censure. Dès 1942, Ballard reproche à Sarnette de multiples négligences : « Je te fais toucher du doigt le peu de sérieux de notre manière d'agir vis-à-vis des maisons que l'on sollicite... ¹³» Il envisage même de trouver un autre partenaire. La distribution des différents exemplaires est assurément perturbée, mais elle n'est jamais totalement arrêtée. Les conditions d'existence de la revue sont toutefois de plus en plus précaires. Beaucoup d'« annonceurs » ont suspendu leur publicité, et il semble pratiquement inutile de refaire du démarchage dans une période aussi délicate. En attendant la reprise d'une vie « normale », on recourt aux services tarifés d'agents publicitaires spécialisés ¹⁴. Il faut avant tout survivre. Vienne la Libération, on relancera la machine, mais sur d'autres bases.

Les années 1944-1946 sont à coup sûr un tournant dans la vie quotidienne de la revue. À bien des égards, il faut repartir à zéro. Il faut d'abord trouver un nouvel imprimeur. Ce sera, à partir de 1945, l'imprimerie Michelet, dont les ateliers passent, fin 1948, sous le contrôle de la Société provençale d'imprimerie et de cartonnage, la SOPIC. Y a-t-il eu avec cette société un contrat concernant l'impression des *Cahiers* ? Nous n'en avons pas trouvé trace dans les archives, et cela sans doute laisse une certaine liberté à Ballard et à son équipe. Les pratiques de travail ne semblent guère modifiées. Tout au plus cherche-t-on à améliorer une présentation qui laisse, au lendemain de la guerre, singulièrement à désirer ¹⁵. Le tirage varie toujours d'un numéro à l'autre, se situant cependant à partir de 1949 toujours au-dessus de 3 000 exemplaires. Mais l'inflation aidant et l'augmentation des charges sociales dans les années d'après-

13. Lettre de Ballard à César Sarnette du 16 octobre 1942, dossier *Sarnette*.

14. Sur les relations avec Bérard-Quélin, puis avec Néopublicité, nous n'avons fait que des allusions très rapides dans notre article sur le mécénat... C'est que Ballard n'a jamais voulu dépendre absolument d'un intermédiaire. D'où ses relations difficiles avec les agences de publicité.

15. Lettre de Charlot à Ballard du 20 avril 1945 : « Il vous faut soigner... la qualité matérielle. Le dernier (numéro) que j'ai entre les mains était particulièrement désagréable à manipuler ». Dossier *Les Vraies richesses*.

guerre le justifiant au moins en partie, les factures de l'imprimeur deviennent de plus en plus lourdes à acquitter. Témoin la lettre adressée par Ballard en 1956, suite à une majoration quelque peu brutale de la « note » de la SOPIC : « Suppression de l'escompte et majoration de 5 % font 10 %, ce qui augmente notre chapitre "impression" d'un demi-million !... Nous ne pouvons envisager un tel fardeau supplémentaire dans une année aussi lourde de menaces ¹⁶... » Ce n'est malheureusement ni la première, ni la dernière majoration de charges qui est imposée à la revue. Il faut y ajouter, entre autres frais nouveaux, la décision prise après la guerre, de rémunérer les auteurs. Décision prise à contre-cœur, mais il faut bien s'aligner sur les concurrents !

Les Cahiers du Sud peuvent-ils alors passer du stade artisanal à celui d'une véritable entreprise de presse ? Des amis de Ballard, Charlot entre autres, l'y poussent. Lui-même y songe sans doute sérieusement. Il faut de toute façon redémarrer sur de nouvelles bases, avec de nouveaux collaborateurs. La mort de Bertin, sans doute une des rares personnalités, en l'absence d'un véritable conseil de rédaction ¹⁷, à jouer un rôle dans le fonctionnement de la revue, la nécessité de trouver de nouveaux appuis financiers imposent en tout cas des changements importants.

Ballard, libéré de ses obligations professionnelles, a sûrement alors de grandes ambitions. Mais le choix qu'il fait de maintenir à Marseille le siège de la revue, les appuis qu'il va trouver ou retrouver auprès des entreprises locales, les habitudes prises, tout converge vers un maintien des anciennes structures. Il reste non seulement directeur-gérant (comme il s'intitule) des *Cahiers*, mais, plus que jamais sans doute, l'animateur indispensable de l'entreprise.

16. Lettre de Ballard du 8 mars 1956, dossier *SOPIC*. L'année 1956 est en effet marquée par une diminution ou une menace de retrait des sommes accordées par les sociétés d'armement (après l'affaire de Suez).

17. « Nous avons été habitués au contraire, écrit Ballard le 21 janvier 1945, à recevoir des remerciements des auteurs que nous lancions ; mais enfin on va jouer le jeu, avec quelques nuances toutefois. » Dossier *Néopublicité*.

Disposant désormais de tout son temps, il peut se déplacer plus facilement, assister aux réunions où il peut rencontrer des relations « utiles » pour le financement des *Cahiers*, multiplier les visites préparées par des intermédiaires efficaces, à Paris ou en Afrique du Nord. Il parvient ainsi à poursuivre la publication de la revue, à augmenter son tirage et sa diffusion, à lui donner une place enviée dans le monde littéraire. Mais on a parfois l'impression d'une agitation frénétique, qui prend de plus en plus de temps pour des résultats relativement médiocres. Ballard avait envisagé pendant la guerre de créer un véritable « mouvement d'édition qui permettrait de retenir » les meilleurs des collaborateurs des *Cahiers* ¹⁸. Il est au contraire obligé en 1957 de renoncer à éditer des livres à tirage limité qui ne pouvaient paraître que grâce aux sacrifices de la revue.

L'augmentation des dépenses que nous avons soulignée ne peut en effet être compensée que par des recettes nouvelles provenant de trois chapitres : un nombre plus élevé d'abonnements, des subventions du secteur public (à commencer par l'État) et une croissance des ressources publicitaires. Passons sur les abonnements, dont l'importance varie en grande partie en fonction des appuis ministériels. Restent les aides publiques, forcément limitées et difficiles à entretenir pour une publication provinciale, et surtout la recherche des annonceurs privés, qui s'identifie à cette « tâche quotidienne incessante de propagande et de prospection ¹⁹ », dont les résultats s'amenuisent, il faut bien le dire, dans les années soixante. Le déclin des *Cahiers* a déjà commencé.

18. Dans une réponse à un questionnaire officiel envoyé après la Libération, Gabriel Bertin est mentionné comme rédacteur en chef de la revue, au même titre que Léon-Gabriel Gros. Suit une liste de rédacteurs à Marseille et à Paris, sans grande signification. On y retrouve pêle-mêle Blanc-Dufour, Jean Tortel et Paul Éluard ou Jean-Paul Sartre...

19. Lettre de Ballard à Paul Fournier du 31 mars 1942.

20. Lettre de Ballard du 15 mai 1953, dossier *Mazel*.

Vieillesse de l'homme et de l'entreprise à laquelle il s'est identifié ? Attachement à « une formule dépassée » (Ballard lui-même emploie cette expression) ? On se gardera d'un jugement sans nuances. Et on s'étonnera plutôt de la longue durée de cette « aventure solitaire ». L'œuvre de l'artisan est fragile par essence ; car elle s'épuise et s'arrête avec lui. Mais, si l'artisan est de qualité, l'œuvre peut encore lui survivre.

Les arts plastiques aux *Cahiers du Sud* dans les années cinquante

Le temps des restrictions fini, l'après-guerre est une période de renouveau joyeux et d'enthousiasme pour la circulation des idées. Aux recherches de Picasso, Miró ou Matisse répond le langage inédit de Fautrier, Dubuffet ou Wols ; à la « renaissance » de l'abstraction fait écho un réalisme intransigeant et politisé ; à l'effritement progressif de l'hégémonie européenne — et plus précisément parisienne — correspond une affirmation new-yorkaise.

Les raisons ne manquent pas à l'historien de l'art de s'intéresser au Marseille des années cinquante. Outre sa position de seconde ville de France, la cité phocéenne abrite les surréalistes pendant l'Occupation ; en 1953, Gaston Defferre éleva le musée Cantini au statut de « musée d'art moderne », lui accordant un budget spécial ; du 4 au 14 août 1956, la Cité radieuse de Le Corbusier devient le théâtre du festival des arts d'avant-garde...

L'historien qui se penche sur le contexte de l'œuvre peinte dans le Marseille des années cinquante découvre tout d'abord une

•

bibliographie assez rudimentaire : les monographies d'artiste publiées par Alauzen et les souvenirs de Jean Tourette célébrant dans deux ouvrages ses belles années. Il est ensuite confronté à la pauvreté des sources écrites. En effet, on ne dispose alors que de quelques écrits du dit Jean Tourette dans le quotidien *La Marseillaise* et de Camille Rouvier dans *Le Provençal*, qui tiennent d'ailleurs plus souvent du communiqué que de l'article critique.

Cet historien découvrant les *Cahiers du Sud* croira alors tomber sur une mine d'or. Peu importe que les articles prennent le plus souvent place hors du corpus proprement dit, qu'ils soient plus ou moins réguliers : ils existent. Aux côtés de comptes rendus d'exposition s'inscrivent les « Notes d'art », des articles annonçant la parution d'ouvrages artistiques, ainsi que quelques essais... Le bonheur.

Une première évaluation du corpus permet de mesurer l'ampleur du travail mené par les poètes dans le domaine des arts plastiques. Une lecture plus approfondie des divers contenus conduit à s'interroger, d'une part sur la nature des relations qu'entretiennent les poètes des *Cahiers du Sud* et les artistes, et d'autre part sur la place critique qu'entend tenir, par rapport à Paris, une revue marseillaise qui s'intéresse à ses peintres — ce qui, en d'autres termes, soulève le problème du régionalisme.

Avec les « Notes d'art » et les critiques bibliographiques, les *Cahiers du Sud* mènent un travail de « décorticage » didactique : le lecteur sait où trouver l'information artistique.

Les « Notes d'art » sont des revues de presse de publications artistiques : parutions étrangères, numéros thématiques, etc. Le rédacteur, René Rennes, introduit le lecteur dans les grands débats contemporains : de « la jeune peinture européenne » à « l'art abstrait dans les pays nordiques », en passant par le projet controversé du futur palais de l'UNESCO réalisé par Zehruss et Breuer, ou encore les analyses de Léon Degand sur l'abstraction géométrique et celles de Manessier sur les abstractions chaude et froide.

Les critiques bibliographiques rédigées par Pierre Guerre couvrent une thématique et une chronologie assez vastes : de la peinture égyptienne à Rembrandt ou Ingres, sans négliger pour autant la période contemporaine. On découvre ainsi *Art et technique* de Francastel,

L'Art et l'Homme de René Huyghe ou encore les entretiens d'artistes réunis par M. Schmidt, conservateur du *Kunstmuseum* de Bâle. Pierre Guerre en profite pour se livrer à des digressions pédagogiques, comme ses écrits sur l'impressionnisme qu'il livre à l'occasion de la publication de l'ouvrage de John Rewald, afin, dit-il, « d'éviter certaines confusions ¹ ».

Restent enfin les essais, publiés dans le corps même des *Cahiers*, où l'on trouve les signatures prestigieuses de Daniel-Henri Kahnweiler, d'André Chastel et d'André Masson qui viennent conclurent des écrits traitant de « la rhétorique dans les arts plastiques d'aujourd'hui », du « pouvoir des images » ou de « peinture et rhétorique ».

Tout cela est bon et beau, et l'on se dit que tout lecteur un tant soit peu assidu des *Cahiers* connaît les noms de Kupka, Kandinsky, Malevitch, Mondrian, Arp, Van Doesburg, Delaunay, Soulages, Picasso, Miró, Matisse, Bazaine, mais cela ne couvre en fait qu'une période chronologique limitée. Les « Notes d'art » entamées en 1952 cessent trois ans plus tard, en juin 1955, à la suite d'un article annonçant la mort de la revue *Art d'aujourd'hui*, où l'on peut lire que « la seule revue de diffusion normale sur l'art actuel reste *Cimaise*, [dont les] préoccupations depuis quelques numéros semblent cependant trop limitées ² ». La chronique bibliographique, quant à elle, ne démarre qu'en 1955.

Un dépouillement systématique, pour les années cinquante, des comptes rendus d'exposition met à jour un corpus d'une soixantaine d'articles couvrant des manifestations qui ont eu lieu dans des galeries ou des musées, essentiellement à Marseille, et dans quelques villes provençales.

On peut commencer par s'interroger sur le statut de ces écrits : même succincts, ils ne se bornent jamais à livrer une information, mais commentaires et avis personnels prétendent à la critique artistique. On doit également remarquer le vocabulaire plastique employé : un langage technique réduit à quelques termes comme « composi-

1. *Cahiers du Sud*, 330, 1955.

2. *Cahiers du Sud*, 329, 1955.

tion », « facture », « coloriste ». La critique se formule par exemple ainsi : « Un art sur la mince frontière entre communicable et ce qui ne peut être exprimé. [...] Une prise en compte de choses vivantes. [...] L'audaces de l'instinct. [...] Une chose rare : une âme picturale. [...] Le peintre abstrait ne s'accorde que deux dimensions, la troisième étant celle du rêve, purement subjective. [...] Un travail vers l'harmonie ³ ». En fait, ces comptes rendus en appellent fréquemment au domaine du sensible : ni intellectuels, ni théoriques, les *Cahiers du Sud* sont lyriques.

En cette période de débats théoriques importants et de création foisonnante, il convient de s'interroger sur les prises de position des *Cahiers* ou, tout au moins, sur leurs préférences esthétiques. La réponse est difficile. Si l'on sent bien une certaine sympathie pour les peintres de la jeune génération (Vitali, Raffaelli ou Pons), déplorant leurs absences ou soulignant leurs performances, les *Cahiers* ne prennent jamais véritablement position et posent sur un terrain d'égalité Fred Deux et Pierre Ambrogiani. Les critiques parlent avec autant d'enthousiasme de Louis Pons (« un dessin moderne donnant une image du monde moderne ») que de Louis Audibert (« un des meilleurs artistes de notre Provence »). Et d'un article à l'autre, les écrits peuvent être contradictoires. Ainsi, les *Cahiers* peuvent déplorer « l'attachement plus sentimental que raisonné [des Marseillais] à l'école locale » et affirmer par ailleurs que la peinture de Pierre Ambrogiani exprime « beaucoup plus que ce qu'une tradition locale un peu simplette lui fait réciter ». De même, Edgar Melik, enfant chéri de la revue, est un jour « le seul peintre d'avant-garde consacré par les Marseillais [...] qui se risquent à créer eux-mêmes une valeur » et, trois ans plus tard, pour le même critique, il « se heurte à l'incompréhension générale, d'où le crescendo dramatique de son œuvre ».

Qui entend parler du Marseille des années cinquante connaît l'écho donné au *Péano*, ce bar de marché assurant les trois-huit et

3. *Cahiers du Sud*, respectivement : 313, 1952 ; 338, 1956 ; 322, 1954 ; 312, 1952 ; 328, 1955.

réunissant, derrière un verre de pastis, maraîchers, avocats, peintres, journalistes et poètes. Cette sociabilité n'est certes pas à négliger. Mais, si Alauzen a voulu y voir un lieu de véritable émulation intellectuelle, d'autres personnes — comme Jean Todrani ou François Bret ⁴ — lèvent le voile sur le soi-disant « Café de Flore marseillais ». L'ambiance y était plus à la franche camaraderie parfumée à l'anis qu'aux grandes discussions intellectuelles — Ambrogiani pouvait, dit-on, avaler entre soixante et quatre-vingts pastis dans la journée.

La jeune génération des *Cahiers* (celle de Deluy et Todrani) avait été présentée aux artistes par le poète Gérard Neveu. Avaient alors suivi bon nombre de moments, et surtout de nuits, en commun : « Des soirées passées à picoler, avec Raffaëli qui jouait de la guitare ⁵. » Il semble bien que les relations qui unissaient poètes des *Cahiers* et peintres marseillais appartiennent plus au domaine du fraternel qu'à celui du professionnel. Ces poètes, rédacteurs occasionnels de comptes rendus d'exposition, devaient avoir un certain goût pour l'art mais, répondant à une espèce de solidarité, rendaient avant tout « service à un copain ». En effet, ces petits articles servaient de *press-book* aux peintres, permettaient d'attirer le public et ainsi de réaliser des ventes. Le contenu n'avait rien de théorique, mais se situait au niveau du goût : une sorte d'« empirisme de la cordialité. [...] On se montre une toile, on discute un peu ». Entre les poètes et les peintres, il y avait les mercredis passés aux *Cahiers* où « on discutait de tout, alors forcément, on finissait par discuter d'art ⁶ ». Aussi, ne nous étonnons pas de ne croiser qu'une quinzaine de noms dans cette soixantaine d'articles : les écrits artistiques des *Cahiers* semblent plus tenir du copinage que de la critique.

Par ailleurs, les témoignages de Todrani et de Coline ⁷ (dessinateur au *Provençal*) insistent sur la quête du plaisir et d'un bonheur simple comme caractéristique de cette période d'après-guerre. Une tendance qui explique peut-être également ce manque de sens critique.

4. Entretiens réalisés respectivement le 7 juin 1993 et le 11 janvier 1992.

5. Entretien avec Jean Todrani réalisé le 7 juin 1993.

6. *Ibid.*

7. Entretien avec Coline réalisé le 8 novembre 1991.

Un tournant semble pourtant se dessiner à la fin des années cinquante. En janvier 1958, Jean Todrani formule des doutes sur la sincérité et la qualité du travail artistique en cours. Le texte commence par cette phrase lapidaire : « Le cérémonial des vernissages mis à part, la peinture se célèbre de plus en plus mal à Marseille ⁸ ». La scène artistique locale y est décrite comme un théâtre où se joue une comédie mièvre, tant du côté des acteurs que de celui du public : les acheteurs créent un climat affairiste dans lequel se complaisent les artistes. Jean Todrani s'insurge contre le manque d'initiative, la timidité générée par la crainte de choquer, qui empêche de dépasser une pratique artistique finalement conventionnelle. En 1959, à l'occasion de la présentation des travaux de Trofimoff, il écrit à Jean Ballard : « Avez-vous vu l'exposition ? Que faire ? Je crois qu'il faut absolument abandonner ces petits [...], ces demi-mesures, cette peinture à la petite semaine, je crois aussi que ce comportement est celui de l'amateur. Ce sont des amateurs, j'ai lâché le mot ⁹. »

Selon Todrani, ce tournant critique s'expliquerait plutôt par l'évolution des poètes que par celle des peintres eux-mêmes. L'accès à la psychanalyse, à la linguistique et à la sémantique leur aurait permis de formaliser des problèmes jusque-là jamais clairement formulés : de nouvelles exigences et un autre regard, moins indulgent et moins complice, sur le travail des peintres.

Il reste enfin à souligner les rapports qu'entretenaient les Marseillais des *Cahiers* avec la capitale : une attitude militante qui porte la revue à situer sans cesse les artistes provençaux par rapport à leurs homologues parisiens. Pour les plus anciens, elle revendique une place honorable dans l'histoire de l'art : « Il ne s'agit pas de demander que tous les peintres provençaux accèdent à l'échelon national mais de voir que l'étude des Loubon, Guigou, Guindon, Gresy, jusqu'à Seyssaud apporte une certaine lumière sur l'évolution

8. *Cahiers du Sud*, 344, 1958.

9. Fonds *Cahiers du Sud*, correspondance de Jean Todrani, bibliothèque municipale Saint-Charles, fonds *Provence*.

de la peinture française. » Ainsi, à la mort de Seyssaud, on peut lire : « Les critiques d'art discutent encore qui de Van Gogh ou de Seyssaud fut le précurseur. » Puis, dès qu'ils le peuvent, les *Cahiers* soulignent l'intégration locale à un système plus vaste : lors de la manifestation « Les premières étapes de la peinture moderne » au musée Cantini, affirmant la « qualité rare de l'exposition ¹⁰ », la revue conclut par la bonne tenue des peintres locaux. Pour les plus jeunes, il s'agit de proclamer l'égalité avec leurs confrères parisiens. En 1953, un article compare plus que favorablement une exposition collective marseillaise de jeunes artistes locaux avec le salon de la jeune peinture parisienne. Enfin, les *Cahiers* se font un devoir d'« intégrer », dès que faire se peut, les peintres illustres. Ainsi lit-on : « Il faut considérer Cézanne comme un méditerranéen pour percer l'énigme » ; et si le musée Cantini présente, en 1954, une rétrospective Toulouse-Lautrec, « c'est parce que chez nous, il est aussi chez lui ¹¹ ».

10. *Cahiers du Sud*, respectivement : 335, 1956 ; 313, 1952 ; 329, 1955.

11. *Cahiers du Sud*, respectivement : 337, 1958 ; 324, 1954.

Enquête sur la rhétorique

Une question judicieusement anticipée

Les pages des *Cahiers du Sud* ont jauni, témoins de tant d'années passées, et les poètes se sont effacés pour la plupart, nous laissant un héritage culturel précieux. D'une manière générale, certains thèmes étudiés à l'époque sont encore l'objet d'approfondissements et continuent d'être enrichis de multiples concepts, tandis que d'autres sont totalement occultés. C'est ainsi que l'enquête sur la rhétorique, lancée à l'initiative de Jean Ballard et dirigée par Francis Ponge, fut l'objet d'une série de contributions étalée sur six numéros ¹. Malgré leurs attentes, quatorze auteurs seulement tentèrent une réponse à la question : « Est-il (ou non) absurde de penser que puissent être actuellement (ou dès à présent) apportés des éléments permettant de jeter les bases d'une nouvelle rhétorique ? »

Personne ne répondit directement à la question posée, tant son ampleur autorisait de réponses... Malgré une introduction très technique de Jean Paulhan, rares sont ceux qui suivirent son approche

1. *Cahiers du Sud*, numéros 295 à 301.

systemique des figures : divisées en figures de pensée, de raison, d'imagination, de passion — dans lesquelles on retrouve l'antithèse, l'allusion, la réticence, etc. — et en figures de langage, elles-mêmes scindées en figures de grammaire et de constructions ². La diversité des réponses se manifeste effectivement, quand on voit le rapprochement de la rhétorique et de l'art par Kahnweiler dans « Rhétorique et style dans l'art plastique d'aujourd'hui ³ », tandis que, de son côté, Dunoyer entend le journalisme comme la seule rhétorique vivante : « Parce qu'elle évolue chaque jour, chaque jour soumise à une nécessité nouvelle, chaque jour revue et corrigée non par le bon vouloir d'une académie ou d'un écrivain, mais par celui du client. » Quant à L. Scutenaire, c'est par un véritable pamphlet qu'il envisage de répondre à la question : « Aperçus avec un peu de recul, Raymond Queneau c'est Mandrin, Paul Éluard empoisonne les sources, Paul Nougé prépare les bombes à retardement, Benjamin Péret est un paricide, Paul Colinet court la province en tilbury pour égorgé, Jean Paulhan démonte les serrures, donne des alibis, Pierre Jean Jouve est un champion du tir aux pigeons et Jean Cocteau du tir à pipes ⁴. » Certains tentent alors une définition de la rhétorique et, une fois encore, les concepts éclatent en tout sens : les uns proposent des définitions de figure, de style ; d'autres posent l'emploi précis des mots comme une question d'honneur, un soutien de l'expression, une transmission du langage ; enfin, quelques-uns mêlent l'approche de la rhétorique à une réflexion philosophique où resurgissent des problèmes de vie et de mort, de vérité et de mensonge.

À une ou deux exceptions près, ce sont les collaborateurs de la revue qui apportèrent des réponses dont la pertinence est toujours d'actualité. On y retrouve des interrogations identiques aux nôtres, où ni les mots, ni les usages ne semblent avoir vieilli, comme si les acteurs des *Cahiers* avaient anticipé sur certaines questions contemporaines. En témoignent les propos de Jean Ballard, recueillis par René Kochman : « Les *Cahiers du Sud* sont des promoteurs et des précurseurs

2. *Cahiers du Sud*, 295, 1949.

3. *Ibid.*

4. *Cahiers du Sud*, 298, 1949. respectivement p. 464 & 459.

en beaucoup de domaines. [...] Eh bien, en somme, on peut dire que ces frontons sur la rhétorique avaient un peu préparé le terrain ⁵. » Jean Tortel livre ainsi une réflexion intéressante sur l'acte d'écrire, pour tenter d'évoquer la tension d'un écrivain tiraillé entre ses mots et son identité, l'un et l'autre indéniablement liés ⁶. Confusion entre le désir de se dire : « Je ne viens pas d'ailleurs. Je ne suis pas un errant, un naufragé. » Et le désir de se définir dans l'acte même d'écriture : « Mais le fait que je suis en train d'écrire, je ne peux pas l'abolir. Mon acte s'est d'ailleurs emparé de moi si bien que sa présence a l'air de me constituer. » C'est à travers ce « recueillement » de soi, que la réponse de Tortel plonge le lecteur dans la certitude que celui qui se lance dans l'écriture est avant tout quelqu'un de seul : « Si [la solitude] menace de tout envahir, je ne suis pas encore assez armé contre ses vertiges pour m'occuper d'elle. » L'auteur trouve alors dans la rhétorique une sorte de planche de salut : « Lui [l'écrivain], l'imprévisible, reste lié à la rhétorique qui aura servi à le former et qui le marque comme le fer rouge la bête qu'on distingue pour la retrouver. Chaque objet emporte sa rhétorique sur l'épaule. Ou, s'il n'est pas une bête, comme l'individu son visage ⁷. »

La rhétorique des années cinquante serait donc bien une façon de définir l'écriture en tant qu'acte, comme investissement de soi, ou en tant qu'analyse, par la représentation des figures. Dans tous les domaines, elle trouve une place, une définition, un axe de réflexion qui lui font subir une multiplicité de transformations. Les mêmes questions sont posées aujourd'hui par des auteurs comme Jean Ricardou ou Jacques Roubaud, et peut-être continueront-elles d'être posées demain par d'autres auteurs, comme si la réponse était un point de fuite plongé dans l'univers du temps que concepts et théories ne peuvent atteindre.

5. Entretien avec René Kochmann, Marseille, le 6 avril 1968.

7. *Cahiers du Sud*, 301, 1950.

8. *Ibid.*, respectivement p. 480 & 483.

Un ami de passage

Georges Mounin aux *Cahiers du Sud* (1946-1964)

Lorsqu'il propose son premier texte à la rédaction des *Cahiers du Sud*, Georges Mounin est déjà un grand familier des revues. C'est dans ce creuset tout particulier qu'il a forgé ses premières armes d'essayiste : après un bref passage dans les très orthodoxes *Cahiers du contre-enseignement prolétarien*, sa signature apparaît régulièrement dans *Confluences* et les *Lettres françaises* ; lui qui ne dédaigne pas écrire dans *Vie ouvrière*, *Action* et les *Cahiers d'action* se voit courtisé par la très chrétienne revue *Esprit*, qui n'a de cesse, entre 1946 et 1949, d'interpeller celui qu'elle se plaît à nommer « le plus ouvert des écrivains communistes ¹ ».

Aixoïis, Georges Mounin était à portée d'influence des *Cahiers du Sud*, ami de Jean Lartigue, alors secrétaire de rédaction ; il se

1. Cf. « Le communisme devant nous. Enquête », *Esprit*, 4, 1946 ; « Une voix communiste : Georges Mounin », extrait de l'article : « Christ et son peuple », *Esprit*, 8-9, 1946 ; « Suis-je ici vraiment tout seul ? », *Esprit*, 4, 1947 ; enfin, « Y a-t-il une scolastique marxiste ? », *Esprit*, 5-6, 1948.

devait d'y aborder un jour. L'occasion en est donnée avec la parution de son premier ouvrage : *Avez-vous lu Char ?*². Il en soumet un chapitre aux *Cahiers* avant publication chez Gallimard ; l'accueil que lui fait Jean Ballard est sans réserve :

Il va sans dire que les pages que vous m'avez adressées sur René Char conviennent admirablement aux *Cahiers du Sud*, et je prise très haut votre forme et votre pensée. J'ai suivi vos chroniques dans *Confluences*, qui, avec celles d'Anglès, nous ont passionnés.

[...] Le numéro des *Cahiers du Sud*, qui seul peut anticiper sur cette parution, est celui que nous bouclons à l'heure actuelle, et Dieu sait combien un long embouteillage le rend surabondant... J'ai pris toutefois la décision de démolir la mise en page et de placer votre texte en différant un autre. C'est vous dire l'intérêt que j'ai pris à ces pages.

Comme par un fait exprès, Char me fait parvenir par Bousquet un beau poème qui confirme opportunément vos commentaires. Vous lirez donc dans le prochain sommaire des *Cahiers du Sud* qui paraîtra fin septembre (n° 279) l'ensemble du poème de Char et de votre texte.

Ce sera, je pense, le prélude d'heureux contacts dont toute ma rédaction se félicite, et je vous prie de croire, cher Monsieur, à ma personnelle et vive sympathie³.

Ballard ne s'y est pas trompé : la contribution de Mounin aux *Cahiers du Sud* sera riche de plus de quarante articles, d'un ouvrage, d'une dizaine de traductions et d'un florilège de nouvelles signatures.

À la lumière de la bibliographie établie par Daniel Véronique, le passage de Georges Mounin aux *Cahiers du Sud* apparaît comme une véritable période de transition : s'il n'est pas encore l'illustre linguiste et sémiologue que l'université de Provence fêtera trente

2. Paris, Gallimard, 1946.

3. Lettre de Jean Ballard du 3 juin 1946. L'article de Georges Mounin paraîtra sous le titre : « L'espace et la lumière dans l'œuvre de René Char », *Cahiers du Sud*, 279, 1946.

ans plus tard, il le sera au sortir des *Cahiers* ⁴. Modeste professeur à l'École normale d'instituteur d'Aix-en-Provence, il y enseigne le français, l'anglais et l'italien ; grand lecteur de poésie, il lit également les grammairiens Meillet et Bailly et fréquente les essais de Paul Valéry plus volontiers que ses poèmes.

Son intérêt mêlé pour la linguistique et la littérature transparaît déjà lorsqu'il publie « L'espace et la lumière dans l'œuvre de René Char » : quelque distance qu'impose la poésie aux règles du langage, elle reste, pour le poète, un moyen de communiquer, et c'est sous cet angle qu'il s'agit d'en rendre compte. « J'ai, dit-il, si je vois clairement, toujours été hanté par le problème de la communication, même si je sais aujourd'hui qu'il est plus complexe et plus hasardeux que je ne le croyais, qu'il s'agisse de communication poétique, ou même scientifique, ou même simplement quotidienne ⁵. »

Ne nous méprenons pas sur ce que Georges Mounin entend par communication ; l'idée que le poète cherche à nous transmettre quelque chose n'a jamais aidé quiconque à éprouver intellectuellement ce qu'il ne ressent pas directement au contact du poème. La question de la communication poétique ne se pose pas exactement en ces termes ; ce dont il s'agit tient davantage de la « sympathie » au sens étymologique et philosophique du terme. Rien de ce qui mobilise le langage ne se fait sans intention de communiquer, et sans une volonté corrélatrice de comprendre, mais, précise Mounin, comprendre un poème ne consiste pas à refaire le chemin des mots aux images et des images à la chaîne de circonstances intimes qui ont amené à les produire. Comprendre le langage du poète, c'est se mettre en

4. Cf. le n° 5-6 des *Cahiers de linguistique, d'orientalisme et de slavistique* (janvier-juillet 1975), p. XIV-LI, en hommage à Georges Mounin pour son soixante-cinquième anniversaire. La carrière universitaire de Georges Mounin est tardive. Docteur d'État en linguistique générale en 1963, il est nommé deux ans plus tard maître de conférences à l'université de Provence ; il est alors âgé de cinquante-cinq ans.

5. Note préliminaire à *Avez-vous lu Char ?*, *op. cit.*, rédigée en octobre 1988.

situation de *faire siennes* les émotions qu'il exprime : « Lorsque René Char écrit : "Je t'aimais. J'aimais ton visage de source raviné par l'orage et le chiffre de ton domaine enserrant mon baiser. Certains se confient à une imagination toute ronde. Aller me suffit. J'ai rapporté du désespoir un panier si petit, mon amour, qu'on a pu le tresser en osier", je sais, dit-il, qu'avant toute autre opération, le mouvement des modulations, la couleur et la succession des images issues spontanément de l'écoulement des mots, ont modelé dans mon esprit l'émotion de Char. Par un courant né des propriétés peu connues des mots, je suis induit à la ferveur contenue, à la tendresse, au courage tranquille de son amour clairvoyant et fidèle. [...] Je sais que je communique avec lui ⁶. »

La communication, c'est aussi la possibilité du malentendu. Les philosophes d'hier et d'aujourd'hui ont cultivé cette affirmation jusqu'au paradoxe ; pour Mounin, le malentendu en poésie n'est jamais constitutif de la communication : c'est une erreur de lecture ; une infidélité qui, même lorsqu'elle n'échoue pas à produire un effet esthétique, dénature le « plaisir au poème ». L'éblouissement qu'il ressent au contact de la poésie de Char, dont il avoue que le sens parfois lui échappe, scelle définitivement cette conception : « Je n'étais pas assuré de lire comme il le fallait cette poésie tellement neuve [...] Je l'avoue, devant le *Visage nuptial*, je me sentis en face d'une langue étrangère, ou presque. Mais cette langue avait un tel ton qu'on sentait qu'elle valait la peine d'être apprise [...] S'il ne faisait que me plaire, j'hésiterais à parler de lui. Je voudrais parler de René Char exactement ⁷. »

S'il n'y a pas trace de doctrine esthétique chez Georges Mounin, sa définition étroite de la poésie lui permettra de les évaluer toutes. Dans la chronique « Plaisir au poème » qu'il livre régulièrement aux *Cahiers*, il n'aura de cesse de dénoncer, chez les poètes, les surenchères du langage privé, les transports métaphysiques qui laissent le lecteur sur le quai et les obscurités verbales qui le tiennent faussement

6. « Suis-je ici vraiment tout seul ? », *Esprit*, 4, 1947.

7. *Avez-vous lu Char ? op. cit.*, p. 7-13.

à distance. Georges Mounin est un rationaliste de cette espèce qui jamais ne se résout à jeter l'éponge ; il sait que la formation des images poétiques — la *poïesis* — est d'ordre irrationnel, mais il sait aussi que le langage est un instrument à façonner les images. Sa confiance de lecteur est au prix de ce double balancement. La loi fondamentale, dit-il, est, pour le poète, « une attention inlassable aux moyens les plus exacts de s'exprimer. [...] Il faut ou transmettre physiquement par n'importe quel moyen l'émotion [que le langage ordinaire analyse ou décrit seulement] ou se taire. Ou le poème contient cet *intransmissible autrement*, et alors il finira bien par rencontrer son lecteur ; ou bien il ne contient pas cet intransmissible, il ne saurait par conséquent le transmettre, et tous les commentaires du monde ne sauraient l'y faire trouver. Tel est le risque de la poésie, que le lecteur doit accepter comme garantie même d'authenticité. Le poème est quelquefois hermétique, parce que la poésie est ce qui autrement serait ineffable ⁸. »

La deuxième livraison de Georges Mounin aux *Cahiers du Sud* sera l'occasion d'y faire valoir son tempérament d'intellectuel. « Mon ami Laurent Pasquier » est une attaque en règle contre la littérature de l'absurde et l'irrationalisme qu'il consacre ; c'est une dissertation sur les valeurs littéraires qui se présente également comme une défense des valeurs de vie et des valeurs de vérité ⁹.

En 1948, la critique ne manipule pas encore les œuvres littéraires comme d'innocents artéfacts. La littérature est un discours sérieux auquel les procédés de la fiction ne font que donner vie. Héros de roman, éponyme du « rationaliste anxieux » défini par Jean Rostand, Laurent Pasquier se verra, selon cette conception, confronté par Mounin à Sartre et Camus : « Le drame de Laurent, comme celui de Jean Barois, de Jean Rostand, avec des nuances diverses, nous informait, avant Sartre, qu'une crise était ouverte, une crise de confiance : la définition du progrès par le xix^e siècle ne nourrissait plus le début du xx^e siècle. Si la position spirituelle de Duhamel

8. *Ibid.* p. 18-20.

9. « Mon ami Laurent Pasquier », *Cahiers du Sud*, 290, 1948, p. 116-125.

est une maladie intellectuelle, et si cette maladie résiste, il faut réexaminer la médecine. » Ce n'est pas sans une pointe de plaisir que l'on découvre alors, rétrospectivement, le Georges Mounin combatif qui, vingt ans plus tard, malmènera les intouchables Roland Barthes et Claude Lévi-Strauss ¹⁰ : « Bourget prétendait qu'il n'est pas d'âme humaine au-dessous de cent mille francs de rente. Les jeunes romanciers d'aujourd'hui croient trop volontiers peut-être que l'âme humaine commence à devenir intéressante aux frontières de la psychopathologie... [Ces] passionnés de Stendhal, de Kafka, de Sartre trouvent Laurent Pasquier artificiel, et singulièrement intellectuel. Intellectuel est un mot péjoratif aujourd'hui. Penser, pour beaucoup, signifie s'abandonner sans contrôle — au moins sur le papier — au petit ruisseau des opérations psychologiques spontanées. Toute velléité d'intervenir dans ce déroulement *naturel* apparaît comme une profanation de la *pensée à l'état pur*. Toute intervention de sa pensée dans le destin d'un personnage est sacrilège... Mais Laurent Pasquier m'attire et me plaît justement parce qu'au lieu de s'abandonner à l'irrationalisme par lassitude du rationalisme, ou par lassitude tout court, il reste lucide, et ferme somme toute... Il représente une race d'hommes rares dans la littérature française, la race de ceux qui servent de trait d'union entre les lettres et les sciences... La pensée d'un Sartre pourrait sortir tout droit de spéculations du XIII^e siècle ; elle ignore tout de la biologie, de la physique et de l'astronomie... La science n'aide plus à former d'écrivains... Einstein ou Freud offrent aux plumes de second ordre des plaisanteries faciles ou des canevas de passables romans, des *systèmes*. Mais qu'est-ce que Claudel ou Gide, qu'est-ce qu'Éluard même, visiblement et profondément, savent des problèmes de la science de notre temps ? [...] Camus lui-même, au cours du *Mythe de Sisyphe*, est un Laurent Pasquier qui ne sait pas rester ferme, et sombre à *sa façon* dans le gouffre irrationaliste, en protestant que sa manière d'y tomber reste la seule bonne ; il se distrait à se regarder tomber : c'est son divertissement ¹¹. »

10. Cf. Georges Mounin, *Introduction à la sémiologie*, Minuit, 1970.

11. « Mon ami Laurent Pasquier », *op. cit.*, p. 119-124.

Pour Georges Mounin, la médecine de l'âme, ce ne peut être que la médecine du monde et cela s'appelle le « matérialisme dialectique ». Dans la première version qu'il livre aux *Cahiers du Sud*, l'argument passe mal ; le comité de rédaction veille à le lui faire savoir et Mounin rectifie le tir en supprimant le passage incriminé. En échange de quoi il laisse entendre son désappointement :

Mon cher Lartigue,

[...] Je te renvoie les épreuves de « Laurent Pasquier ». Explique gentiment aux membres du comité de rédaction que ma phrase ne les fait tiquer que parce qu'elle contient le mot *marxiste*. Si j'avais écrit : « Il faut aller au bout de la pensée ascétique hindoue pour retrouver cette exigence de réalisation de l'âme dans sa totalité », personne n'aurait tiqué. Ajoute que cette prétention de ma phrase est assez justifiée pour n'être pas ridicule. Quelle est la « conception du monde » actuellement, hors du marxisme, qui se soucie de créer une vue cohérente englobant les cosmogonies les plus récentes en même temps que la biologie des ultravirus ? Ont-ils jamais lu dans *Les Temps modernes* ou même *Esprit* les noms d'Eddington ou de Fessenkov, ou les problèmes de la mosaïque du tabac ? etc.

Calme-les, console-les ; ma phrase n'assassine personne, pas même des serviteurs consciencieux des *Cahiers du Sud*, dont la curiosité est certes plus vaste que celle des autres revues ¹².

Attentif à ne pas froisser ce nouveau talent dont, métier oblige, il a su immédiatement *peser* la valeur, Jean Ballard lui adresse une longue lettre où il expose sa doctrine de l'invisibilité sémantique. Il s'y découvre meilleur diplomate que dialecticien :

Cher ami,

En recevant vos épreuves, Jean L. m'a, ces jours-ci, montré votre lettre. J'en ai apprécié la finesse et la solidité et j'ai presque entrevu un sourire amusé qui jouait entre les lignes.

Au fond, me disais-je, pourquoi ne serais-je pas de son avis

12. Georges Mounin, lettre du 21 août 1948.

s'il veut bien reconnaître que le sens de la culture totale n'a pas attendu Marx pour s'affirmer, que des gens conscients comme Terence ou Léonard ont fait entendre, en des temps plus lointains, que l'homme ne devait se désintéresser de quoi que ce soit sous le soleil. Mais là n'est pas au fond le Hic de la question. Laissez-moi y apporter un autre éclairage.

Les *Cahiers* sont une œuvre de délicat ajustage qui parvient à faire un tout en polissant un peu les saillies de chacun, et cette œuvre se propage dans un monde violemment contrasté, où l'on ne parvient à faire admettre un certain éclectisme qu'en y ménageant une certaine neutralité. Cette dernière est d'ailleurs plus apparente que réelle ; elle joue un peu dans l'intervalle des mots grâce à cette faculté particulière d'abstraction du français, et finalement bénéficie d'une extra-territorialité par rapport aux sphères de stricte observance...

Tout peut être avancé à condition de n'être pas brutalement proféré.

En réalité, ceux qui nous lisent ne s'y trompent pas.

C'est ainsi que ceux-là mêmes qui devraient s'inquiéter des tendances qui sous-tendent la pensée de la plupart de nos amis sont ceux-là que rassure notre allure de « chaland qui passe ». Et l'on dit des *Cahiers* : « le dernier recours de la littérature en ce pays épuisé ».

Alors je vous demande comme à l'un des nôtres : pourquoi attirer l'attention par des mots marqués quand la même chose peut se dire sans provoquer le froncement de sourcil ?

Je vais plus loin : n'avez-vous pas intérêt à ne pas entamer cette quiétude ? Ne croyez-vous pas que cette tribune « indifférente » peut vous servir plus que d'autres déjà repérées pour leurs « tendances avouées » ? Que l'on vous lira et se rapprochera d'autant plus de vous que vous n'aurez pas trop crûment « spécialisé » vos approches ?

Encore un pas voulez-vous ?

En parfait marxiste ne devez-vous pas vous couler dans la chose créée pour, de l'intérieur, la modifier *suivant ses propres lois* ? Ne devez-vous pas jouer le jeu en cours pour « dialectiquement » en suivre l'évolution au contact des « nécessités historiques » ?

Je crois — sans altérer votre pensée — qu'il faut tenir les *Cahiers* en dehors des obédiences doctrinaires. C'est un des seuls salons où tout le monde peut se rencontrer y déposant qui son chapeau, qui sa casquette au vestibule.

Faisons-le voulez-vous ? C'est au prix de peu de choses. Il

suffit de faire entendre ce qu'on proclamait ailleurs.

Ce mot dont la longueur peut-être vous surprendra, ne le prenez pas pour une requête, c'est une confiance qui peut anticiper l'entretien affectueux que je voudrais avoir avec vous. Croyez cher Monsieur que je tiens trop en estime votre honnêteté intellectuelle pour ne pas être totalement sincère avec vous.

Je suis attaché à cette revue comme à un enfant, un enfant très cher qui me coûte énormément de peine, une vigilance extrême et des ménagements sans fin à l'égard des seules gens qui consentent encore à aider cette œuvre inutile... Alors je la défends avec l'énergie du désespoir et grâce à la compréhension de mes amis.

Mais arrêtons-nous là, nous en parlerons mieux un de ces jours. Je tenais à vous écrire pour tenir en alerte et m'assurer votre amitié ¹³.

On peut s'interroger sur l'attitude de Ballard face aux étiquettes : frilosité intellectuelle ? crainte de déplaire ? rejet tactique des chapelles ? Comme lui, nous savons que la profondeur politique et l'intégrité morale ne se signalent pas à de telles balises ; il n'empêche que son souci de neutralité laisse un arrière-goût de censure aux lecteurs imprévus que nous sommes. Une autre hypothèse vient également à l'esprit : plus qu'un penchant immodéré à satisfaire aux convenances, il y aurait chez Ballard une véritable obsession de la lisibilité, et peut-être cette idée que le lecteur moderne, le consommateur de revue, est un lecteur difficile, dont il vaut mieux éviter de couper l'élan.

En matière de critique, le marxisme de Mounin est plus que décoratif ; il ne s'agit pas pour lui de réinterpréter la littérature

13. Lettre du 30 août 1948. Alarmé à son tour par les épanchements de Ballard, Georges Mounin clôt l'affaire par retour de courrier : « [...] Ne croyez pas que je sois insensible à votre façon de voir. Je n'ai que le regret que vous ayez cru votre mot nécessaire : je serai toujours le moins fanatique, le moins sectaire ; j'étais rendu d'avance à vos raisons. À bientôt, le plaisir de vous le redire, avec mes sentiments les meilleurs. » (Lettre du 8 septembre 1948.)

au regard d'une grille sociologique, comme s'y essayait Lucien Goldman à la même époque, et l'on ne trouve pas chez lui ce rejet du formalisme qui hante l'esthétique d'Adorno. Le marxisme de Mounin est celui d'un humaniste issu des classes populaires et d'un rationaliste inquiet, que l'exaltation communautaire du Parti et l'expérience de la clandestinité ont su détourner du repli intellectualiste : « Je ne sais pas, dit-il, si le silence est ce langage où certains discernent tant de choses ; ni si le visage des hommes, à mes yeux presque toujours intraduisible, parle bien ce langage que lui font tenir les romanciers pressés... Mais il est d'autres chemins pour communiquer : l'amitié, cette langue si difficile à traduire, et grâce à laquelle vous apprenez sous un bombardement que la mort est devenue impossible ou indifférente, parce qu'il y a sur votre gauche un être auprès de qui vous acquérez le pouvoir de changer d'émotion ; la fraternité virile, une sorte de grande amitié rudimentaire, aussi totale, aussi fertile ; l'électricité certaine des grandes salles fraternelles, des meetings et des concerts, des grands événements contemplés ou partagés, des champs de bataille — où si chacun ne communique pas tout entier, chacun perçoit pourtant qu'il est uni à d'autres par une partie de soi qui demandait à vivre ¹⁴. »

Mais ce qui éloigne Mounin de la « marxologie » c'est plus certainement encore le minimalisme qu'il adopte en matière de théorie : il se méfie des systèmes auxquels on cherche à faire dire ce pourquoi il n'était pas prévu qu'ils parlent. En témoignent les querelles qu'il mènera dans les années soixante contre les structuralismes d'emprunt : « sémiologie » de Barthes, « mythologiques » de Lévi-Strauss et « archéologie » de Foucault.

« La poésie n'est pas auto-crédation de l'esprit. La poésie n'est pas production de représentations irréelles. La poésie n'est pas traduction implicite des aspirations vers le transcendant » ; voilà tout le matérialisme de Mounin et tout son rationalisme ¹⁵. « Sur

14. « Suis-je ici vraiment tout seul ? », *op. cit.*, p. 587.

15. Cf. « La poésie tout court », *Cahiers du Sud*, 296, 1949, p. 116.

une poésie philosophique » et « La poésie tout court », publiés au cours de l'année 1949, auront précisément pour ambition d'affirmer cette thèse et de répondre, au passage, aux attaques de Jean Paulhan et Maurice Fombeure contre la poésie engagée ¹⁶.

Les poètes ont-ils encore le droit de s'émouvoir des vicissitudes de l'histoire, des progrès de la connaissance et du devenir de l'homme ? Autrement dit, une poésie « philosophique » est-elle possible, qui ne serait pas une simple mise en vers de la philosophie, mais l'expression d'émotions « nées des rapports vrais qui s'établissent entre notre représentation de l'univers et notre sensibilité » ? Pour Georges Mounin, ces questions n'ont pas seulement lieu d'être débattues parce qu'elles se trouvent incidemment posées par la critique, mais parce qu'elles engagent, à leur corps défendant, les options esthétiques de la poésie contemporaine : tous voudraient penser dans un monde, dit-il, celui de la rationalité, et sentir dans un autre, celui de la subjectivité pure. Cette vieille opposition entre ce qui revient à la matière et ce qui ressort de l'esprit se trouve, en outre, renforcée par la spécialisation croissante des vocations littéraires : si le roman peut encore feindre de parler du monde, la poésie se voit, selon Mounin, promue à devenir « l'inexpugnable réduit de la métaphysique cerné de tous côtés par une meute toujours plus nombreuse de sciences toujours plus exactes ».

Encore une fois, c'est dans l'œuvre de René Char que Georges Mounin trouve de quoi nourrir sa ferveur pour une poésie qui, tout en poursuivant ses propres fins et sans renier ses moyens, nous ramènerait inlassablement au monde. « Comme tous les poètes, dit-il, Char a toujours couru le risque de généraliser ses propres émotions dans une philosophie. Mais le ressaisissement reste jusqu'ici son caractère essentiel. Il peut écrire, à deux pas de Camus, pathétiquement : "Nous sommes des malades sidéreaux incurables auxquels la vie satanique donne l'illusion de bonne santé. Pourquoi ? Pour dépenser la vie et railler la santé ?" Mais il ajoute aussitôt, dans une parenthèse correctrice, avec une lucidité dont aucun philosophe

♣

16. « Sur une poésie philosophique », *Cahiers du Sud*, 294, 1949, p. 285-290 ; « La poésie tout court », *Cahiers du Sud*, *op. cit.*, p. 111-120.

existentialiste professionnel n'a su faire preuve : "Je dois combattre mon penchant pour ce genre de pessimisme atonique, héritage intellectuel..."¹⁷. » Plus encore que dans ses déclarations, c'est dans la pensée de René Char sur le langage, et dans son « art poétique », que Georges Mounin trouve la clé d'un engagement philosophique qui ne doit rien au discours enveloppant que tout artiste est capable de tenir sur son art. Pour René Char, l'usage poétique du langage, s'il s'oppose à un usage quotidien, se tient face au monde, à distance respectable de la rhétorique ; le travail poétique sur les « mots » n'est pas un travail de précision métaphorique, ni un simple travail « d'oreille », c'est la recherche d'une « voix archaïque » qui laisserait parler en nous cette part d'être que l'usage routinier du langage ne laisse plus entendre et que l'affectation détruit : « En poésie, écrit-il, la terre entaillée permet de rejoindre un sentier et de dissiper notre accablement. Dans cette modique entaille de la terre... Dans les poèmes aussi, certains mots sont là qui mémorisent les entailles. Par la rencontre qu'ils font avec un autre mot ou avec le sens qu'on attend d'eux... Le poète qui versifie en marchant bouscule de son talon frangé des centaines de mots à ce coup inutile... Il faut réapprendre à frapper le silex à l'aube, s'opposer au flot des mots...¹⁸ »

Alors qu'il met en chantier « La poésie tout court », sur la demande expresse de Jean Ballard¹⁹, Georges Mounin lui fait part de son désir de tenir une chronique régulière dans les *Cahiers* qui s'intitulerait « Plaisir au poème » : « Deux pages ou à peine plus, présentant, éclairant, commentant un poème, dans le genre des petits chapitres de *Avez-vous lu Char ?* Poèmes tantôt très

17. « Sur une poésie philosophique », *op. cit.*, p. 289.

18. René Char, cité par Georges Mounin in *Sept poètes et le langage*, Gallimard, 1992, p. 90-93.

19. « La poésie tout court » est un texte de commande que Jean Ballard prévoyait comme pivot d'un ensemble de trois articles, dont : « Un poète peut-il être matérialiste ? » de René Ménéard et « Les deux visages du poète » de Léon Gabriel Gros.

connus, tantôt d'aujourd'hui, tantôt classiques, tantôt inédits, venant de jeunes. J'ai en projet les poèmes ou les poètes suivants : Éluard, *La Dame de carreau* ; Aragon, *Maintenant que la jeunesse* ; Mallarmé, *Le Phénomène futur* ; Vigny, les vingt premiers vers de *La Mort du loup* ; Léopardi, *L'Infini* — traduit par moi — ; Nazim Hikmet, *Le Cinquième Jour* ; etc. Comme vous le voyez, il s'agit d'un projet très ambitieux. Songez-y. Voyez si les *Cahiers* peuvent s'y intéresser. Vous me direz ensuite si je dois m'y mettre ²⁰. »

C'est une chronique « clefs en main » que Mounin propose aux *Cahiers*, et le comité de rédaction ne s'y trompera pas. Les textes, qu'il annonce programmatiques, sont pour la plupart déjà écrits ; il ne leur manquait, pour ainsi dire, qu'un titre générique. Dans cette série de textes, se trouve réuni tout l'arsenal critique de Mounin et c'est bien légitimement qu'il conçut de ficeler l'ensemble. Sa seule exigence sera qu'on lui laisse les coudées franches : « Si l'on veut restaurer la critique de la poésie, écrit-il à Ballard, il faut restaurer une certaine sévérité, franche, foncière ; une sévérité sur l'essentiel. Aujourd'hui, quand la critique est sévère, c'est trop souvent sur un détail, après tant de louanges ! « Plaisir au poème » m'incite à dire carrément ce que je pense, à combler le fossé entre une certaine critique parlée (ce que nous admettons entre nous) et la critique écrite. [...] Il faut apprendre à tout dire, en critique aussi ²¹. »

La méthode de « Plaisir au poème » tient en une seule phrase : « Comme j'aime la poésie, écrit Mounin, je me refuse de faire semblant d'entrer dans [un] texte, je refuse de me donner le change et de donner le change ²². » L'excès d'images, la gratuité ou la précision abstraite de certaines d'entre elles, le souci de se traduire plutôt que de transmettre, l'invention verbale, le formalisme pour lui-même, le choix de la préciosité contre la vérité, etc. Tels seront, au fil des chroniques, les motifs du refus de Mounin d'entrer dans

20. Georges Mounin, lettre du 13 décembre 1952.

21. Georges Mounin, lettre du 15 juin 1953.

22. « Le martin-pêcheur », *Cahiers du Sud*, 321, 1954, p. 316.

un pacte poétique. Mis bout à bout, ils composent un tableau vivant des tentations esthétiques du moment, vis-à-vis duquel, quarante ans plus tard, on continue de se sentir chez soi :

Sur l'impressionnisme abstrait et la dissolution du sujet poétique :

Malgré les calques surréalistes, qui, superficiellement, décorent généralement notre poésie la plus moderne, qu'est-ce que trop souvent un poème aujourd'hui ? Un très mince état d'âme, et, dans le meilleur des cas, une addition d'impressions photographiées linguistiquement avec brio, par des procédés raffinés. [...] Une juxtaposition d'impressions si bien isolées par leur propre analyse, qu'on aboutit à la dissolution de leur sujet : d'un sujet qui pourtant existe, dont ils sont partis ; d'un sujet nettement situé en dehors d'eux-mêmes, en plein monde extérieur. Une véritable phénoménologie de la sensation poétique aboutit à vouloir que le poème dissimule son sujet : c'est alors une espèce de bulle savonneuse, à la surface de laquelle on pourrait apercevoir l'univers si l'on connaissait à la fois la géométrie des sphères et la physique des lames minces : le miroir poétique, à force de décomposer la lumière, a fini par dérober la vision du sujet, qui est aussi l'objet. [...]

Voici, tiré de *Pour un théâtre olympique*, un poème intitulé

RÉALITÉ PROFONDE

« La grenaille à l'infini brille jusqu'à couvrir de réalité profonde les jalons tranquilles du passé. Un prisonnier s'écoute boire dans la maison sans fontaine où l'eau s'invente comme le silence au milieu du vent ; il traverse la grenaille et prend pour de réelles victoires les chevelures en robe de veines qui coulent sur les perrons de la place. C'est pourquoi heureux comme une image, il saisit à pleins doigts la poussière surprise qui lui vient des yeux. »

Il y a dans ces dix lignes une science consommée de toutes les ressources de notre langue, un miroitement de mots fascinant. Mais quoi ? c'est une succession de notes dans le journal intime

du poète, elliptiques, allusives, impropres à la consommation poétique. Je suis certain que dans la tête du poète il y a la clé de ces dix lignes, avec tous ses souvenirs à lui d'un voyage à Vicence en 1952... Ce « prisonnier qui s'écoute boire dans la maison sans fontaine où l'eau s'invente comme le silence au milieu du vent », peut-être qu'un rien suffirait à faire qu'il soit une invention claire, étonnante de force communicative. « Les chevelures en robe de veines qui coulent sur les perrons des places » ne me choquent pas non plus, je les vois, les marches de marbre veiné d'un escalier très ancien, translucides, presque immatérielles à cause de la lumière. Le texte l'a dit. Mais je n'en suis pas plus riche, je ne suis pas chasseur d'images séparées. J'aime les poèmes. Mais le poète ne pourra pas s'obstiner dans l'attitude de ces personnes charmantes, dissertes, mais qui ne finissent pas leurs phrases, et quand elles s'arrêtent, nous disent, l'air pénétré : je me comprends. Je suis sûr que le poète se lit, qu'il se relit même : il est à l'intérieur de sa propre histoire, il revoit en même temps que chacun de ses mots l'ensemble des circonstances qui l'a fait choisir. Mais moi, je suis le lecteur, je suis dehors, je frappe à la porte. Je ne conteste pas au poète le droit de prendre des notes illisibles pour tout autre. Mais les publier, c'est un autre acte.

(« Le martin-pêcheur », Cahiers du Sud, 321, 1954.)

Sur les néologismes :

Mille poètes assoiffés de traduire enfin telle émotion capitale pour eux, et pour nous, recommencent à chaque génération la vieille tentative d'inventer des mots nouveaux pour la dire. [...]

Certainement Gaston Puel a cru trouver le mot qu'il avait — depuis quand ? — sur le bout de la langue, en écrivant : « Nous nous laissions glisser à dos de terre ferme. La nuit crinolina. » Ou bien : « Le dernier charpentier est tombé de son toit. Ils ont remis son double-mètre à sa pieuse famille qui panopliait encore et La Marne et Verdun. » L'oreille du lecteur est sûre que ces deux mots si caressés sont mort-nés. Pourquoi, c'est plus difficile à discerner : néologismes faussement suaves de journal de mode ?

Ou bien développement tout intellectuel d'une image commune (la nuit tombe) ? Rien de plus facile et de plus tentant, c'est vrai : partir d'une image inventée par un grand poète, et se persuader qu'on la renouvelle ou même qu'on l'améliore avec une variante, une surenchère : le plus difficile et le beau, c'est que Baudelaire écrive : Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche. Après lui, ce n'est plus qu'un jeu d'inventer des nuits qui viennent à pas de soie, à pas de vent de velours ; et quand Leconte de Lisle a dit : La nuit roule de l'Est, il suffit d'avoir bien profité d'un bon professeur de français pour croire inventer des nuits qui déferlent, des nuits qui houlent et qui moutonnent, des nuits qui clapotent aux pieds des monts. (Le jeune poète tombe ici dans l'éternelle tentation des traducteurs, et c'est parce qu'il n'est alors qu'un jeune traducteur envoûté.)

[...] Même Éluard s'est laissé quelquefois prendre à ce piège, inventer le mot qui ne vient pas :

*« Frapper la femme monstre de sagesse
Capter l'homme à force de patience
Douceur la femme pour étreindre l'homme. »*

Il a beau faire, le verbe doucer ne vit pas dans son vers, et je serais bien étonné que, même pour me contredire, on parvienne à le faire vivre. Il essaie de dire quelque chose, il ne le dit pas : quelque chose est là dans la langue française pour nous empêcher d'adopter ce verbe dont les poètes ont peut-être tant besoin.

(« Sur quelques impondérables », Cahiers du Sud, 325, 1954.)

Ce sont au total vingt-cinq textes, dont *Les Belles Infidèles*, ouvrage sur la traduction, que Georges Mounin fournira aux *Cahiers* entre 1953 et 1957. Outre les chroniques, on y trouve des comptes rendus d'ouvrages, de brefs essais et de savantes traductions ²³.

23. À propos de six sonnets de Pétrarque, qu'il vient de traduire, Georges Mounin écrit à Ballard : « [Je voudrais] vous les faire entendre avec ce que je pense être l'inflexion juste de sa voix pour ses contemporains, ce qui me paraît être le problème posé par une bonne traduction de Pétrarque. » (Lettre du 22 janvier 1952.)

Mounin participe alors de plain-pied aux activités de la revue : traducteur de l'italien, il se fait l'interprète de Jean Ballard auprès du grand critique Carlo Bô et permet ainsi qu'un échange intellectuel solide et durable se noue avec les élites littéraires de la péninsule ; membre du conseil municipal d'Aix-en-Provence, il soutient la cause de la revue et obtient le vote d'une souscription annuelle de vingt abonnements. Enfin, bien qu'il ne figure pas au comité de rédaction, Ballard lui fait régulièrement parvenir des textes dont il attend une évaluation précise.

À partir de 1958 se précise, pour Mounin, la perspective d'une deuxième carrière. Appelé par André Martinet, il annonce à Ballard sa nomination au CNRS : « Le sort en est jeté, dit-il. *Les Belles Infidèles* auront pesé plus que je ne le pensais, en écrivant sur ma ligne de vie. Sois-en remercié, loué, *in saecula saeculorum* ²⁴. »

Par une ironie du sort, le parcours de Georges Mounin aux *Cahiers du sud* s'achèvera sur la publication d'un texte de jeunesse : l'hommage qu'il rendit vingt ans plus tôt, en une longue lettre, à Jean Rostand, son maître d'élection. Lorsqu'il apprend la nomination du « savant anachronique » à l'Académie française, Georges Mounin n'hésite pas à proposer sa lettre pour publication aux *Cahiers*, malgré un lyrisme et un enthousiasme dont il sait que l'inactualité des propos ne fera que renforcer l'effet. « Comme cela me touche de trop près, écrit-il à Ballard, je ne peux pas m'apercevoir [du ridicule de mon geste]. En tout cas, [lis-moi], tu m'apercevras quand je n'étais pas encore né ²⁵. »

« Les amis qui restent ne sont pas meilleurs que ceux qui partent » se plaît à souligner Mounin, dans un de ses textes. À quoi il faudrait ajouter ces vers de René Char sur la fidélité tranquille des amis de passage : « Il venait à vous par des sentiers invisibles, favorisait l'audace écarlate, ne vous contrariait pas, savait sourire ²⁶. »

24. Lettre du 25 août 1958.

25. Lettre du 25 avril 1959.

26. René Char, *Seuls demeurent*, Gallimard, 1945.

Ou bien développement tout intellectuel d'une image commune (la nuit tombe) ? Rien de plus facile et de plus tentant, c'est vrai : partir d'une image inventée par un grand poète, et se persuader qu'on la renouvelle ou même qu'on l'améliore avec une variante, une surenchère : le plus difficile et le beau, c'est que Baudelaire écrive : Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche. Après lui, ce n'est plus qu'un jeu d'inventer des nuits qui viennent à pas de soie, à pas de vent de velours ; et quand Leconte de Lisle a dit : La nuit roule de l'Est, il suffit d'avoir bien profité d'un bon professeur de français pour croire inventer des nuits qui déferlent, des nuits qui houlent et qui moutonnent, des nuits qui clapotent aux pieds des monts. (Le jeune poète tombe ici dans l'éternelle tentation des traducteurs, et c'est parce qu'il n'est alors qu'un jeune traducteur envoûté.)

[...] Même Éluard s'est laissé quelquefois prendre à ce piège, inventer le mot qui ne vient pas :

*« Frapper la femme monstre de sagesse
Captiver l'homme à force de patience
Douceur la femme pour étreindre l'homme. »*

Il a beau faire, le verbe doucer ne vit pas dans son vers, et je serais bien étonné que, même pour me contredire, on parvienne à le faire vivre. Il essaie de dire quelque chose, il ne le dit pas : quelque chose est là dans la langue française pour nous empêcher d'adopter ce verbe dont les poètes ont peut-être tant besoin.

(« Sur quelques impondérables », Cahiers du Sud, 325, 1954.)

Ce sont au total vingt-cinq textes, dont *Les Belles Infidèles*, ouvrage sur la traduction, que Georges Mounin fournira aux *Cahiers* entre 1953 et 1957. Outre les chroniques, on y trouve des comptes rendus d'ouvrages, de brefs essais et de savantes traductions ²³.

23. À propos de six sonnets de Pétrarque, qu'il vient de traduire, Georges Mounin écrit à Ballard : « [Je voudrais] vous les faire entendre avec ce que je pense être l'inflexion juste de sa voix pour ses contemporains, ce qui me paraît être le problème posé par une bonne traduction de Pétrarque. » (Lettre du 22 janvier 1952.)

Mounin participe alors de plain-pied aux activités de la revue : traducteur de l'italien, il se fait l'interprète de Jean Ballard auprès du grand critique Carlo Bô et permet ainsi qu'un échange intellectuel solide et durable se noue avec les élites littéraires de la péninsule ; membre du conseil municipal d'Aix-en-Provence, il soutient la cause de la revue et obtient le vote d'une souscription annuelle de vingt abonnements. Enfin, bien qu'il ne figure pas au comité de rédaction, Ballard lui fait régulièrement parvenir des textes dont il attend une évaluation précise.

À partir de 1958 se précise, pour Mounin, la perspective d'une deuxième carrière. Appelé par André Martinet, il annonce à Ballard sa nomination au CNRS : « Le sort en est jeté, dit-il. *Les Belles Infidèles* auront pesé plus que je ne le pensais, en écrivant sur ma ligne de vie. Sois-en remercié, loué, *in saecula saeculorum* ²⁴. »

Par une ironie du sort, le parcours de Georges Mounin aux *Cahiers du sud* s'achèvera sur la publication d'un texte de jeunesse : l'hommage qu'il rendit vingt ans plus tôt, en une longue lettre, à Jean Rostand, son maître d'élection. Lorsqu'il apprend la nomination du « savant anachronique » à l'Académie française, Georges Mounin n'hésite pas à proposer sa lettre pour publication aux *Cahiers*, malgré un lyrisme et un enthousiasme dont il sait que l'inactualité des propos ne fera que renforcer l'effet. « Comme cela me touche de trop près, écrit-il à Ballard, je ne peux pas m'apercevoir [du ridicule de mon geste]. En tout cas, [lis-moi], tu m'apercevras quand je n'étais pas encore né ²⁵. »

« Les amis qui restent ne sont pas meilleurs que ceux qui partent » se plaît à souligner Mounin, dans un de ses textes. À quoi il faudrait ajouter ces vers de René Char sur la fidélité tranquille des amis de passage : « Il venait à vous par des sentiers invisibles, favorisait l'audace écarlate, ne vous contrariait pas, savait sourire ²⁶. »

24. Lettre du 25 août 1958.

25. Lettre du 25 avril 1959.

26. René Char, *Seuls demeurent*, Gallimard, 1945.

Publications de Georges Mounin aux *Cahiers du Sud* ²⁷

- « L'espace et la lumière dans l'œuvre de René Char », 279, 1946, p. 274-279.
- « Mon ami Laurent Pasquier », 290, 1948, p. 116-125.
- « Sur une poésie philosophique », 294, 1949, p. 285-290.
- « La poésie tout court », 296, 1949, p. 111-120.
- « L'amour triste », 315, 1952, p. 326-330.
- « La mort du loup », 316, 1952, p. 502-505.
- « Cyrano de Bergerac et Pascal », in *Le Pré-Classicisme français*, 1952, p. 69-78.
- « Sur une seule image », 317, 1953, p. 143-145.
- « La Dame de carreau », 318, 1953, p. 309-312.
- « Comment naquit la poésie française », 319, 1953, p. 454-463.
- « Un Pétrarque charne », 320, 1953, p. 3-16.
- « Sonnets de Pétrarque et de Dante », trad. G. Mounin, 320, 1953, p. 38-48.
- « Le martin-pêcheur », 321, 1954, p. 315-318.
- « Une poésie du naturel », 323, 1954, p. 13-22.
- « Sur quelques impondérables », 325, 1954, p. 455-458.
- « Traductions d'Homère », 325, 1954, p. 426-436.
- « Compte rendu de *Vita Nova* de Dante Alighieri », 323, 1954, p. 146-148.
- « Poèmes de Ungaretti, Saba, Montale », trad. G. Mounin, 323, 1954, p. 23-46.
- Les Belles Infidèles. Essais sur la traduction*, 1955, 159 p.
- « Sur un chant funèbre », 329, 1955, p. 128-133.
- « Science, fiction, poésie », 330, 1955, p. 319-322.
- « Malherbe à Aix », 330, 1955, pages non numérotées.
- « Poésie fermée, poésie enfermée ? », 332, 1955, p. 128-131.
- « La poésie baroque en Italie », Giovanni Getto, trad. Georges Mounin, 332, 1955, p. 24-37.
- « Contre-pieds », 333, 1956, p. 312-313.
- « Une histoire du vers français », 333, 1956, p. 285-291.
- « Problèmes posés par quatre quatrains », 334, 1956, p. 478-480.
- « L'Hôpital de la poésie », 336, 1956, p. 304-307.
- « Lettre de Belgique », 337, 1956, pages non numérotées.
- « Lettre des Dolomites », 337, 1956, pages non numérotées.
- « Les trois procès apocryphes de Savonarole (textes) », 338, 1956, p. 43-48.
- « Savonarole. Sermons et poésies », trad. G. Mounin, 338, 1956, p. 49-62.
- « Note de lecture : *Amour et autres visages* (Jones Philippe) », 339, 1957, p. 316-317.
- « Vers l'arbre-frère aux jours comptés », 342, 1957, p. 306-309.
- « Une poésie fossile », 344, 1958, p. 135-138.
- « Poésie franciscaine et poésie populaire », 345, 1958, p. 163-170.
- « Je ne suis pas seul », 345, 1958, p. 305-309.

- « Compte rendu d'une conférence d'André Pézard », 345, 1958, pages non numérotées.
« Poèmes d'Umberto Saba », trad. G. Mounin, 351, 1959, p. 243-244.
« Salvatore Quasimodo », 353, 1960, p. 81-83.
« Lettres de Vénétie », 353, 1960, pages non numérotées.
« Six poèmes de Salvatore Quasimodo », trad. G. Mounin, 353, 1960, p. 84-86.
« Compte rendu de *Bestiaires, I et Genève* (François Dodat) », 361, 1961, p. 472-73.
« Lettre à Jean Rostand sur les drames de l'humanisme athée », 377, 1964, p. 408-23.
« Compte rendu de *Poèmes* (Salvatore Quasimodo) », 377, 1964, p. 477-478.

27. D'après la bibliographie complète des œuvres de Mounin établie par Daniel Véronique pour l'année 1975, et publiée dans les *Cahiers de linguistique, d'orientalisme et de slavistique*, 5-6, 1975, *op. cit.*, p. XIV-LI.

Benjamin Fondane le révolté

« La métaphysique ne peut être la pensée d'un homme qui a peur des coups, mais la pensée d'un homme que le réel offense, que la nécessité blesse, que la finitude humaine remplit de colère et de révolte. »

FONDANE, *La Conscience malheureuse*.

Biographie pour une œuvre introuvable

Les destinées les plus puissantes ne se séparent pas de leur œuvre mais s'unissent à elle dans un rapport intime d'expression et de sens. Pour ces destinées, réussir, à certains égards, c'est se faire oublier. Ne nous plaignons pas que cette œuvre soit introuvable : la solitude lui plaît certainement. Son auteur, de son vivant, n'a rien fait pour être célèbre ou accessible. À vrai dire, il s'en moquait éperdument.

✍

Benjamin Fondane, de son nom Benjamin Wechsler, fait partie de ces émigrés roumains qui ont adopté le français, comme Cioran, Ionesco, Panaït Istrati ou Tristan Tzara. Issu d'une famille juive de lettrés pauvres, il se sait poète très jeune. Ses premiers poèmes, très imprégnés de culture juive, déploient un univers très « chagallien » influencé par la simplicité religieuse du hassidisme. Critique dans de nombreuses revues de Bucarest, brillant auteur de théâtre avant-gardiste, Fondane émigre en France en 1924 ¹. Au cours des années de bohème, il rencontre Chestov, dont l'amitié et l'œuvre philosophique le marqueront entièrement ². Ce poète étranger arrivé pauvre à Paris va lire tous les classiques : Platon, Aristote, Plotin, saint Thomas et Husserl, tout en travaillant dans une compagnie d'assurances. Dès 1932, il prête sa plume impétueuse et ironique aux *Cahiers du Sud*, multipliant les *Chroniques*, lisant tout, prenant acte de l'épistémologie bachelardienne, de la théologie de Karl Barth, de la pensée de Heidegger, diffusant la pensée de Chestov et de Kierkegaard. Dès 1933, son œuvre devient plus dense : *Rimbaud le voyou* (1933), dirigé contre les surréalistes, est salué par Benedetto Croce, Joë Bousquet, Jean Cocteau. Employé comme assistant et scénariste par la Paramount, Fondane ronge son frein, publie *Ulysse* (en 1933) puis part en Argentine réaliser un film que le producteur ne distribuera jamais. Jean Ballard, le directeur des *Cahiers du Sud*, est à l'origine d'une collecte d'argent qui paie sa nationalisation française et le met à l'abri des tracasseries administratives ³. En 1940, mobilisé, prisonnier, puis relâché, Fondane retourne vivre à Paris avec sa sœur Line dans son appartement de Sainte-Geneviève et y travaille en méprisant le danger. Arrêté en mars 1944 avec sa sœur, Fondane

1. Fondane collabora aux revues juives de littérature *Hatikvah* et *Adevarul* (1915-1916), au quotidien *Rampa* (1919-1922), puis fonda le théâtre *Insula* (île) où il fit représenter *La Mort de Tintagiles* de Maeterlinck en 1922.

2. Fondane a rencontré pour la première fois Chestov en 1924, chez Jules de Gaultier, à Paris, mais il avait publié, sans le connaître, six chroniques sur ses *Révélation de la mort* en roumain en 1922.

3. Lévy-Bruhl participa généreusement à ces dons. Il y eut en fait trop d'argent récolté, preuve de ce que le milieu des *Cahiers* comptait de générosité et d'amitié pour Fondane.

refuse de la quitter lorsque sa femme Geneviève obtient une libération pour lui seul en qualité d'époux d'une femme aryenne. Stéphane Lupasco le décrit alors une dernière fois, à la préfecture de police de Paris, avec de « clairs yeux bleus, si digne, si calme, avec ce sourire affectueux et narquois, consolant une petite jeune fille qui pleurait ⁴ ». Interné à Drancy, puis à Auschwitz, il est gazé le 3 octobre 1944 ⁵.

Ce que chuchote le serpent

Le thème de l'exil pour un émigré juif qui a subi l'antisémitisme en Roumanie, qui est au carrefour de plusieurs langues, qui habite à Paris, et qui finalement meurt en Pologne, après avoir rejoint les juifs parqués à Drancy par la police française, n'est pas surprenant. L'antisémitisme, les *pogroms*, l'exil, les ports, les *Cahiers du Sud* à Marseille font d'une existence un bateau sur le départ. Il y a chez Fondane le désir de se perdre afin de se trouver, la soif d'une nuit plus noire que la nuit, mais où on serait chez soi, car :

*Les émigrants ne cessent d'escalader la nuit.
Ils grimpent dans la nuit jusqu'à la fin du monde ⁶.*

Le mythe du retour éclaire merveilleusement toute judéité. L'enfance perdue y croise, comme une musique retrouvée, la possibilité du retour au paradis perdu. La nostalgie nous désigne un monde qui ne fut jamais : « Ce regret, cette nostalgie, ce sont des actes de protestation, des affirmations de *présence* que le penser logique

4. D'après Monique Jutrin, *Benjamin Fondane ou le périple d'Ulysse*, Nizet, 1989, p. 59.

5. Il aura le temps d'envoyer de Drancy, le 29 mai, une lettre à sa femme avec des indications pour ses poésies réunies sous le titre *Le Mal des fantômes* et pour son *Baudelaire* à peine reçu. « Le voyageur n'a pas fini de voyager, ai-je écrit. Eh bien, j'avais raison, je continue », note-t-il la veille de son départ pour Auschwitz.

6. *Le Mal des fantômes*, Plasma, 1980, p. 44.

ressent comme une intrusion, des actes de révolte lorsqu'il s'écrie que ce n'est pas aux poètes de regretter des choses que l'humanité a cru bon de rejeter de son sein ⁷. » La pensée de l'enfance acquiert pour Fondane une dignité métaphysique et ontologique comparable à la pensée primitive. Loin d'être une fonction d'irréalité, l'imaginaire est la fonction d'une réalité plus dense que celle que le concept classifie en descriptions normalisées.

Le mythe du paradis perdu se revit en chacun par l'oubli de l'enfance. « Nous sommes tous persuadés que la nostalgie du paradis perdu n'est autre chose que celle de l'enfance perdue, et nous ne voulons pas voir que la nostalgie de l'enfance perdue est celle, peut-être, du paradis perdu. » Si nous voulons prendre au sérieux Fondane, il faut tenter de rejoindre la dimension primitive et magique qui est aussi celle de l'enfance de l'humanité, et qui fut perdue dès lors que le savoir, le fruit du serpent vint à réfléchir, c'est-à-dire à distancier et à objectiver ce qui se donnait comme expérience première du monde. « Quel désastre primitif, incalculable, a permis la rupture et la séparation de ces deux mondes ⁸ ? » Or il est évident que, pour Fondane, le paradis métaphysique est aussi le lieu où les contradictions s'annihilent, où la nécessité n'est pas. L'arbre de la connaissance est celui de la mort au paradis perdu, mort à la liberté absolue et mort au possible ; l'homme qui a su est tombé dans la nécessité ; il s'est voué à son malheur : « Le péché originel, c'est la connaissance. » La pensée primitive, telle qu'il la découvre à travers l'anthropologie de Lévy-Bruhl, n'atteste-t-elle pas que les catégories de la nécessité et du contingent ne sont pas universelles et qu'une autre *terra incognita* apparaît sur la mer du possible ⁹ ?

Ce que chuchote le serpent est donc le fini de la nécessité logique et physique. Le démon de la désobéissance l'engage à concevoir ce qu'il en serait sans la Nécessité. Imaginons Fondane en ce jeune homme véhément, pauvre et souriant, traînant dans

7. *Baudelaire ou l'expérience du gouffre*, Seghers, 1947, p. 168.

8. *Ibid.*, respectivement p. 132 & 182.

9. Compte rendu de *L'Expérience mystique et les symboles chez les primitifs* de Lévy-Bruhl, *Cahiers du Sud*, 213, 1939, p. 164-169.

Paris avec Artaud, Cioran, Vitrac ou Lupasco, d'autres ratés en somme, en compagnie de ces émigrés pauvres qui apprennent le français pour écrire, suivent les cours de Bachelard à la Sorbonne, dévorent les livres et déménagent sans cesse avec fierté. Par eux, cette révolte contre l'*Anankê* vient de Russie, elle arrive de Dostoïevski, de Pouchkine et de Tolstoï, de Rosanov, de Berdaïeff, du conflit sans merci que se sont livrés en terre russe la raison idéaliste et l'exigence de penser l'expérience mystique de Dieu. Cette façon de gémir et de crier les vérités, de vivre *jusqu'au bout* les antinomies de la condition humaine, d'exulter dans le tragique, de se brûler l'âme aux flammes d'une passion dévorante, qui est très peu française, se reconnaîtra chez Baudelaire et Rimbaud, d'autres exilés. « Selon que la balançoire est au vertige et qu'elle nie espace, temps, nécessité, ou qu'en sa trajectoire elle rase la terre et se pénètre des vieilles évidences du serpent, Kierkegaard pensera l'idée vertigineuse qu'il faut recourir à la vertu prodigieuse de l'absurde ¹⁰. »

La conscience malheureuse

Certes, il n'était pas facile de faire de la conscience le malheur par excellence. Cela avait de quoi faire hurler les défenseurs de la noblesse de l'Esprit, de la Conscience de soi, de la Lumière naturelle « qui fit d'un être stupide et borné un être intelligent et un homme », pour reprendre les termes du *Contrat social*. Le malheur de la conscience n'est pas seulement dans l'acte de connaissance qui *réalise* sa douleur, mais aussi dans le déchirement entre les possibles et le réalisable, entre l'idéalité et la vie réelle, entre la révolte du droit et les murs qui l'enferment. Kierkegaard avait nommé cela le désespoir. Exister, c'est vivre le contradictoire. Fondane se réfère aussi bien à Nietzsche qu'à Kierkegaard, à l'idéalisme diagnostiqué dans le ressentiment contre la vie, né de la dialectique de Socrate, à partir duquel la conscience de soi apparaît *supérieure* au fait de

10. « Léon Chestov, Sören Kierkegaard et le serpent », *Cahiers du Sud*, 164, 1934, p. 534.

vivre. Si le désespoir et l'angoisse révèlent que l'homme est, sans remède, une synthèse de fini et d'infini que Kierkegaard parcourt du stade esthétique au stade éthique et du stade éthique au stade religieux, Nietzsche suggère que la volonté, le moi, le libre arbitre, la vérité sont des interprétations de la réalité faite de *continuum* d'intensité et de forces.

Au même moment, l'ontologie de *Sein und Zeit* de Heidegger se répand et suscite la méfiance de Fondane qui y voit la négation de l'existant au profit d'une analyse de l'Être. Quoi qu'il en soit, il s'agit bien, somme toute, d'évaluer la raison. Fondane définit sa position en 1932 dans les *Cahiers du Sud*, à l'occasion de la parution de *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, traduction de la leçon inaugurale de Fribourg prononcée par Heidegger en 1929. Il se réjouit et se méfie d'un Heidegger officiel qui reprend, « sur une chaire d'État, les problèmes posés et lancés par les grands pirates de l'esprit, qu'elle prenne sa source même dans les principes soulevés par ces hors-la-loi ». Les analyses heideggeriennes du Souci, de l'Angoisse et du Néant révélé par l'angoisse ne sont-elles pas la caution, par un grand disciple de Husserl, de l'existentialisme de Chestov¹¹ ? Le Néant, concept dont le référent est impossible pour un positiviste, retrouve sa dignité prélogique comme corollaire de l'Angoisse. Il y avait de quoi fasciner Fondane et lui donner espoir : ce que vivait la conscience personnelle n'était donc pas définitivement frappé de psychologisme. Mais Heidegger reprend la perspective de l'Être à partir de « l'irruption d'un être appelé homme dans la totalité de l'Être ». Quoi que l'on puisse penser de cette interprétation, elle témoigne de ce que Fondane veut saisir la conscience comme point d'appui pour la révolte tandis que Heidegger en fait une modalité ontologique soumise au dévoilement. « Il veut absolument sauver la connaissance, commandé par une peur qu'il maîtrise difficilement. » Au vrai, Heidegger n'ose pas franchir le saut de l'homme du souterrain de Dostoïevski, il espère encore dans le dé-voilement de l'Être alors que pour Fondane la conscience malheureuse est inguérissable.

11. « Sur la route de Dostoïevski, Martin Heidegger. Essais », *Cahiers du Sud*, 141, 1932, p. 370-392.

La voie de l'existence

Les *Cahiers du Sud* reconnaissent en Fondane une lutte contre l'idéalisme à l'image de la lumière nue et dure d'un matérialisme sceptique. Mais le scepticisme de Fondane, ancré dans l'existence concrète, regarde vers un au-delà de la rationalité, dans la lignée de Chestov ou de Jaspers. Les *Cahiers* sont assurément dans le champ des querelles philosophiques qui agitent l'Europe. Dans les années trente, les trajectoires philosophiques convergent vers la question de l'appréhension et de la reconnaissance ontologique de l'existant. La philosophie de Hegel, qui avait affirmé péremptoirement que tout ce qui est réel est rationnel, et plus imprudemment encore, que tout ce qui est rationnel est réel, constituait toujours l'ontologie de l'Idée à renverser. Le bergsonisme avait magistralement posé les termes du débat en opposant à l'intelligence géométrisante une intuition coïncidant avec ce que l'objet possède d'unique et par conséquent d'inexprimable. De son côté, la phénoménologie de Husserl était débordée par Heidegger réintroduisant les catégories de Kierkegaard en métaphysique. Il était logique que Fondane suive le Chestov d'*Athènes et Jérusalem* ou du *Pouvoir des clés*¹² et non Husserl, qui était en quelque sorte l'anti-Chestov radical¹³. La voie de l'existence contre la voie spéculative des philosophes, des théologiens, des positivistes : chacun s'accordait à ce moment là-dessus. Mais Chestov et Fondane conçoivent l'existence comme le terme d'un refus radical de la raison. À l'inverse de la reconstruction phénoménologique que nous présentent les *Méditations cartésiennes* de Husserl, et qui, à partir de l'*epochê*, retrouve les structures idéelles de la raison et de la perception, Chestov cherche à passer dessous, à les anéantir, à les refuser comme aliénantes. L'Idée est l'oppression, ou du moins la justification de l'oppression :

12. Léon Chestov, *Le Pouvoir des clefs*, Flammarion, 1967 ; *Athènes et Jérusalem*, Flammarion, 1952.

13. Husserl présentant Chestov à Fribourg : « Je vous présente M. Chestov. C'est l'homme qui a osé écrire la plus violente critique qui ait jamais été faite contre moi – et voilà, c'est là la cause de notre amitié. » *Le Pouvoir des clefs*, *op. cit.*, p. 19.

« J'appelle Idée tout ce qui prétend à la certitude unique, à l'infailibilité, à l'autorité, tout ce qui commande et contraint, tout ce qui opprime et tue, tout ce qui définit la vérité une fois pour toutes, la vérité unique, immuable, interdit le doute, la recherche, l'abstention, soumet les exceptions à la majorité, fait juger l'anormal par le normal, l'individu par la foule, réduit l'être vivant, mouvant, à une formule morte, stable, et use, abuse, du principe de contradiction pour rejeter de la société de gré ou de force... *Celui qui souffre et qui s'est révolté*¹⁴. »

La révolte contre la raison

La révolte contre le *diktat* de la raison n'est-elle pas vouée à l'auto-contradiction du sceptique qui coupe la branche logique sur laquelle il est assis ? On voit se profiler au-dessus de celui qui nie le caractère incontournable de la raison le paradoxe auto-référentiel qu'Aristote indiquait déjà dans la *Métaphysique*. Si la vie est antérieure à la raison, si son contenu immanent est plus réel que ce qui se donne à connaître dans l'acte de la connaissance par concepts, et si, d'autre part, il s'avère que tout langage, même métaphorique, est logiquement structuré, alors quel langage pourra exprimer ce contenu ? Ce *paradoxe du dicible* n'est pas nouveau, il jaillit du néo-platonisme et de la question de l'exprimabilité de Dieu. Car entre l'infinité de Dieu et l'infinité qualitative de l'expérience de l'existant singulier, il y a une identité de limites : aucune ne se réduit aisément à la généralité du concept.

Fondane reconnaît que si l'expérience mystique est représentative par excellence de l'individualité de l'expérience, « elle est incommunicable ». La conscience ne se rend-elle alors pas malheureuse *elle-même* ? À bien des égards, l'expérience poétique offrait la promesse que le mysticisme ne pouvait tenir. « Ce monde assis par le philosophe sur une Raison, un Esprit, un *Logos* immuable, déraile toutes les nuits sur un principe d'indétermination, sur un

14. Rimbaud *le voyou*, Complexes, 1990, p. 168.

tremblement de terre conçu et posé par le poète. » La révolte métaphysique conduit-elle donc seulement à la poésie, *alma mater* de la conscience malheureuse ? Fondane ne pourrait pas l'accepter : plus rapide, plus englobante, plus critique est l'activité restitutive de la « pensée existentielle ». À l'instar de la *Docte ignorance* de Nicolas de Cues, Fondane en appelle à un dépassement de la logique : il « doit tuer l'explication, l'édification, l'éthique, la preuve ». Suicide logique ? Camus l'affirmera avec une grande lucidité dans *Le Mythe de Sisyphe*. Il est plus intéressant ici de se demander *qui* attaque Fondane, ceux qu'il ne *veut pas* être : un expert du commentarisme, un docteur ès dogmatisme. « Une révolte en plein air, cela se conçoit ; une offense en plein air, également. Eh bien, pourquoi pas une philosophie de la révolte, de l'offense ¹⁵ ? » Ici encore, pour reprendre Nietzsche « le charme qui combat pour nous est au premier chef une magie de l'extrême, la séduction qu'exerce tout extrême ¹⁶ ». Mais la révolte contre le principe de non-contradiction jaillit de la coïncidence des contradictoires dans la vie : comme pour Rimbaud, comme pour l'homme du souterrain de Dostoïevski, le rêve de franchir le *logos* hors de l'autorité de l'esprit pour atteindre la *liberté libre* est en marche.

Les fruits de la révolte

La révolte est le refus d'un état de fait sous la pression impétueuse de l'intuition d'un droit. Dire « non », là où chacun attendrait « oui », et le défendre au risque de sa vie. Mais la révolte métaphysique refuse les limites assignées par la raison à notre réel : il lui faut donc nier l'interdit de la contradiction et l'impossible qui en résulte. Pour lui, la contradiction n'est plus le signe d'un impossible ontologique. Cette révolte, il l'étend même aux limites temporelles, à l'irréductibilité de son cours, au « jamais plus » de la flèche du temps qui l'emporte

15. « La conscience malheureuse », *Cahiers du Sud*, 171, 1935, respectivement p. 310, 313 & 315.

16. *Baudelaire ou l'expérience du gouffre*, *op. cit.*, p. 163.

vers le futur sans retour. Ce qui se profile au terme du refus, c'est la révolte contre la mort et sa conséquence, la révolte contre la vie qui doit mourir.

Comme Kierkegaard, il exige la *répétition* de ce qui a été. Il exige justice, non seulement pour le futur, mais aussi pour le passé. Cette exigence est-elle autre chose qu'une folie méthodique ? Assurément, elle semble aller plus loin même que les délires psychotiques en exigeant la *dissolution* du principe de contradiction : refuser la nécessité, ce que Fondane nomme à plusieurs reprises la « contrainte policière de la raison ». Peut-on concevoir révolte plus radicale ? On comprend que la question des limites de la révolte préoccupe peu Fondane qui, comme l'alpiniste enchanté du paysage vertigineux qui s'étend à ses pieds, méprise la hauteur d'où il pourrait choir. C'est la question des *droits* de la révolte qui s'impose plutôt à lui. Il n'y a aucune hésitation : il faut aller le plus loin possible dans l'usage de notre droit de refus. Qu'y a-t-il après la révolte ? Peut-être *rien*. Comment ? Ses fruits seraient ils imaginaires et stériles ? C'est mal voir. Ce que la révolte apporte, c'est ce qu'elle *n'est pas* par la vertu de sa joyeuse espièglerie face à tous les dogmatismes, qu'elle arraisonne et coule comme un pirate métaphysique. L'acte de refus qui est le sien a la valeur de ce qu'il empêche d'être : les monstruosité du rationalisme déshumanisant. La négation nous restitue à la vie, rafraîchit le monde en nous. « Autre chose commence qui n'est ni l'Esprit, ni le *Logos*. Le voici. Ce ne sera pas la "perception" laborieuse de quelque chose. Ce sera quelque chose que nous saisirons *immédiatement* — ou le RIEN ¹⁷. »

Une ontologie de l'acte poétique

Fondane critique nous a laissé deux chefs-d'œuvre : *Rimbaud le voyou* (1933) et *Baudelaire ou l'expérience du gouffre* (1947). Dans l'acte poétique, il tente avant tout de retrouver le cri de révolte devant la nécessité, devant toute aliénation de la condition

17. « La conscience malheureuse », *op. cit.*, p. 316.

humaine. De l'acte de création poétique, il ressort qu'il échappe en premier lieu à la conscience rationnelle, fût-elle maniée par les poètes eux-mêmes, par des esprits aussi pénétrants que Poe ou Baudelaire. C'est en psychologue, au sens nietzschéen, que Fondane décèle chez Baudelaire un stratagème critique consistant à faire comme si l'acte poétique pouvait être expliqué par de vieilles fictions idéalistes : l'amour du beau, l'amour du bien, l'amour du vrai, tandis que le désir du mal, la laideur, la souffrance et le péché sont le terrain existentiel de la naissance du poème.

La poésie de Baudelaire nous ramène à la confrontation incessante entre ce qui se donne et ce qui se rêve. Le poème échoue cependant à compenser le réel. Chez Rimbaud, « on y est toujours », « on ne pars pas ! ». Si l'« Esprit est autorité », c'est que Rimbaud refuse l'héritage écrasant de l'Occident et s'efforce de vaincre la nécessité « au moyen de la technique poétique renforcée par des procédés issus de la Cabale, drogue, ivresse, souffrance, démence délibérée ».

L'esthétique en poésie, la perfection de la forme apparaissent donc comme des refoulements de l'éthique : au contraire, l'imperfection et l'échec, la faillite brillent de toute la douloureuse clarté humaine. Si, somme toute, « le malheur est l'essence de la poésie », nous le comprenons et « nous préférons, bien qu'à notre esprit défendant, la lézarde au poli, la fêlure à l'irréprochable, la magie éraillée à l'expression sans magie, la difformité vivante à l'harmonie mineure et construite, le rat vivant au jouet ». Le mythe de la pureté n'est pas l'état angélique de l'innocence, mais il est un *monstre froid* capable des pires tortures et des pires souffrances consciemment inventées. Comme Nietzsche, Fondane sait en fin *psychologue* que la perfection de la forme cache l'homme du souterrain, qu'elle dissimule par un voile esthétique sa véritable nature, équivoque, conflictuelle et déchirée.

L'*ontologie de l'acte poétique* est inventée par Fondane de façon fulgurante. La lutte contre l'« idéal de la pureté », inhérent à tout idéalisme, y compris celui qui sous-tendait l'ontologie du surréalisme, fait de Fondane un des critiques les plus lucides de son temps. Le réel n'est pas ailleurs⁶ que là, dans l'imperfection d'un moi dont l'essence est d'être contradictoire avec lui-même. Fondane, le premier, a découvert que la poésie s'efforçait de vaincre

le terrible, qu'elle était « apte à jeter un voile sur les terreurs du gouffre ».

Toute la tradition occidentale, à partir de Platon, est une tradition du *logos*, qui estime que la clarification de l'être par la connaissance ne peut venir que d'une prise de conscience logico-conceptuelle parfaitement maîtrisée dans une démarche méthodique de la pensée. À partir de ce moment, l'explication prime sur la compréhension, le discursif sur l'intuitif, le raisonnement sur le vécu. La *distanciation* est l'essence du savoir. Fondane s'inscrit dans la tradition inverse, qui ne s'est développée efficacement qu'en Inde dans l'idéal de la méditation conçue comme *silence du concept*, bien qu'il ne reconnaisse pas ce fait dans son enquête sur la philosophie indienne ¹⁸. Mais l'antirationalisme qui se reconnaît chez Bergson ou chez Chestov veut surplomber par le langage les limites du rationalisme, et en cela il est prolixe. Il en est l'ombre, le reflet inverse, le frère ennemi avec lequel il entre en rapport agonistique. « C'est là non une pensée qui concilie, amis, une pensée de guerre, qui pose que la vérité est le terme d'une lutte et non celui d'une recherche ¹⁹. »

Une poétique de l'existence

Le mythe de la pureté jaillit des refoulements de la morale. La critique répugne à « admettre que l'Idée pût se construire dans un bas-fonds de l'humain ²⁰ ». L'équivalent de cette morale peut être retrouvé dans le mythe de l'objectivité au sein du genre biographique. Lorsque Lottman entreprend de tracer un portrait de Camus, il ne construit qu'un squelette fabriqué à partir d'archives rationnellement dépouillées où tout est *intéressant*, œuvre aussi puéride qu'objective parce que, précisément, il s'est abstenu de juger ²¹. « La biographie

18. *Baudelaire ou l'expérience du gouffre*, op. cit., p. 93.

19. « Au seuil de l'Inde », *Cahiers du Sud*, 236, 1941, p. 374-385.

20. « Héraclite le pauvre. Chronique », *Cahiers du Sud*, 177, 1935, p. 750.

21. H. R. Lottman, *Albert Camus*, Le Seuil, 1985.

n'aura de sens que le jour où l'expérience affective ne sera pas tenue pour une chose que l'on pardonne, mais pour une révélation du réel, aussi légitime qu'une autre, aussi vraie que les autres », écrit Fondane dans son *Baudelaire* ²². Cette attention au sérieux de l'homme est magistralement illustrée par la biographie de Poe par Delarue ²³. Fondane ne fut jamais dupe de la récupération des destinées fulgurantes et tristes qui inscrivirent leur refus avec leur sang : « Le lavage des chèques n'est pas inconnu aux philosophes ; il eût suffi de soumettre la pensée kirkegaardienne à quelques opérations de philosophie comparée et de la rendre célèbre, c'est-à-dire de l'abandonner aux professeurs ²⁴. » S'il peut exister quelque chose comme la conscience honteuse du poète, c'est que la poésie se voit mise en demeure de présenter ses papiers aux sciences positives comme *connaissance*, à l'éthique comme discriminante du *bien et du mal*, à l'esthétique comme *beauté*. Or elle n'est rien de cela puisqu'elle est *expression du malheur*. Contre la tragédie, Platon savait déjà que l'expression du déchirement des passions, des plaisirs et de la volonté du bien, de la peur et du courage, de la lâcheté, ne fait pas honneur à l'Idée du bien, tant et si bien que la poésie, expression du réel dégradé et *contradictoire en soi*, démontre que dans une République qui se respecte, la poésie se devra aux hymnes à l'honneur, au lyrisme de l'ordre et du travail ! À la connaissance positive, la poésie n'a rien à répondre sinon qu'elle est un non-savoir existentiel et que son mode de connaissance n'est pas celui des structures objectives du réel ; à l'éthique, elle répond que l'homme est impur et contradictoire, menteur et héroïque, faible et puissant ; à l'esthétique, que la beauté est dissimulation du gouffre. Il faut bien admettre que le poète est le scribe de la nécessité incompréhensible de crier, et qu'à travers les fulgurations de l'intuition, il doit en être assez pour le poète « d'être la mauvaise conscience de son temps ²⁵. » Fondane est trop

22. *Baudelaire ou l'expérience du gouffre*, *op. cit.*, p. 131.

23. *Edgar Allan Poe*, Delarue, Seuil, 1985.

24. « Chestov, Sören Kierkegaard et le serpent », *op. cit.*, p. 537.

25. Dernière phrase du *Discours du prix Nobel* de Saint-John Perse. Dans une très large mesure, ce *Discours* fut une réponse et un hommage à

conscient que le surréel auquel nous convie le surréalisme a des airs de décors d'opéra. Le beau texte qu'Yves Bonnefoy a consacré à la précarité de l'Être, en contrepoint à la thèse hégélienne de l'Idée plus réelle que le singulier qui s'abîme et se dégrade dans le temps, souligne que l'immortalité provisoire nous suffit ²⁶. Pascal, Kierkegaard, Dostoïevski, Chestov : c'est cette filiation de révoltes qui dessine la maladie du concept avec le plus de netteté. L'illusion de la pseudo-ontologie du poème trouve ses sources dans son rapport au temps : la conscience s'y installe sans craindre les attaques du réel concret, les vents n'y poussent aucun naufrage et leurs voluptés sont d'éternité. L'existence concrète est dans le singulier, dans l'improbabilité, dans l'accidentel et le périphérique. Jamais les lois ne réduisent les occurrences de l'existant concret. À bien des titres, il est le scandale du général et du principe d'identité de notre logique. Fondane fut un des premiers à considérer les expériences de Rimbaud, de Baudelaire et de Dostoïevski comme des crises métaphysiques anticipant sur l'ontologie et l'herméneutique du texte qui sont au centre de la réflexion philosophique actuelle. Quel monde le texte ouvre-t-il ? Quel monde occulte-t-il ?

Dans ses *Entretiens* avec Jackson, Bonnefoy s'explique sur l'image poétique comme *illusion gnostique* ²⁷. Elle n'est pas un moment historique de la philosophie, mais une véritable potentialité de la conscience dont les formes renaissent sans cesse dans l'histoire avec ses invariants. La connaissance est l'acte de se placer d'emblée

l'article « La conscience malheureuse du poète », qu'écrivit Fondane en 1937. Saint-John Perse avait publié *Exil* en 1942 dans les *Cahiers du Sud* et Fondane avait mis en exergue de son œuvre poétique l'injonction finale d'*Exil* : « Et c'est l'heure, ô poète, de décliner ton nom, ta naissance, et ta race... »

26. Yves Bonnefoy, *Les Tombeaux de Ravenne. L'Improbable et autres essais*, Mercure de France, 1980. On retrouvera en exergue au texte des *Tombeaux de Ravenne* la citation que Fondane fait de Hegel dans le *Lundi existentiel* (éd. du Rocher, 1990) : « Car la vie de l'Esprit n'est pas de celle qui s'effraie de la mort, ni de celle qui s'en garde pure. »

27. *Entretiens sur la poésie. 1972-1990*, Mercure de France. *L'Improbable et autres essais* et le *Rimbaud* de Bonnefoy reprennent ce thème.

dans une expérience de l'Être. Pour le gnostique, l'être sensible est chute, obscur reflet, dégradation de la source ontologique et divine de l'Être, fragment dévalorisé issu d'un désastre originel. Les Français, ne cesse de répéter Fondane, ont peur du profond, de l'obscur, de l'extrême, de tout ce qui en un mot n'est pas assez « esthétique », étant acquis que le beau style est d'abord un style *pensé*. À ce titre, *Rimbaud le voyou* décapait le texte de ses lectures catholiques ou surréalistes pour le ramener à une souffrance d'individu, à un tempérament métaphysique significatif pour l'Occident. Contre Breton qui voulait y voir avant tout Rimbaud le voyant, le médium du surréel, l'auteur des *Illuminations* et de la *Lettre du voyant*, Fondane oppose à juste titre le reniement d'*Une saison en enfer*, condamnant les sophismes de la folie et l'impuissance de la magie du verbe, son illusoire beauté, pour revenir au sol avec « un devoir à chercher et la réalité rugueuse à êtreindre ». Mais si Rimbaud est parti au Harar pour se faire trafiquant d'inconnu, c'est parce que sa révolte contre le *logos* (l'Esprit est autorité, il veut que je sois en Occident), et contre l'éthique (l'état primitif de fils du Soleil) a échoué. Il s'est heurté à lui-même, « il n'était nullement un fils du Soleil, mais simplement un paysan de l'Occident, l'héritier d'une longue génération d'idiots issus des droits de l'homme et du citoyen ²⁸ ».

Mais si cette poétique nous ramène à l'existence et y excelle, elle voudrait passer des excès du rationalisme vers l'existence, pour sauter de l'existence vers un absolu, analogue, en fait, à l'Un plotinien. Bien qu'opposés au platonisme, la philosophie de Chestov ou de Fondane rejoint un néo-platonisme qui voudrait crever le plafond de l'Un ²⁹. Elle guette dans l'expérience du poète le moment du grand saut.

♣

28. *Rimbaud le voyou*, *op. cit.*, p. 110.

29. « Le poète et le schizophrène », *Cahiers du Sud*, 198, 1937, p. 556.

L'homme devant l'histoire

Les plus lucides, en 1934, n'étaient pas les officiels des *Congrès pour la défense de la culture*, mais des émigrés de la culture. Ils voyaient se lever au nom de l'Histoire, de la Raison universelle, de la Race, du Prolétariat mondial, des forces destructrices possédant toute la rationalité de l'organisation la plus moderne. Fondane ne se faisait pas d'illusion sur le sort de la libre pensée : « Le poète sait que chaque fois que s'édifie une république fondée en raison, qu'elle soit aristocratique, hiérarchique et guerrière comme celle de Platon et du III^e Reich ou socialiste et ouvrière comme celle des soviets, le poète se verra refuser le passeport de citoyen. »

Vis-à-vis du danger comme de l'histoire, Fondane n'a cessé d'avoir une attitude ironique et narquoise. Au lieu de gagner Marseille et de s'embarquer pour New York comme Breton et tant d'autres, il retourne dans son appartement de la Montagne-Sainte-Geneviève. Ses promenades dans Paris, ses visites à la librairie Corti le montrent convaincu de l'échec d'Hitler. Ses positions transparaissent dans son dernier essai sur les événements politiques³⁰. Sa philosophie était à son zénith, elle venait de quitter le sol chestovien pour atteindre une méditation sur l'ontologie et l'éthique du rationalisme d'une densité sans précédent. Fondane introduisait Kierkegaard et Chestov en France avec ses articles des *Cahiers*. « L'homme devant l'histoire », publié en 1939, l'un des plus puissants textes de Fondane, anticipe les analyses de la *Dialectique de la raison* de Horkeimer et Adorno, et dénonce dans les idéologies dévastatrices des conséquences de l'idée hégélienne selon laquelle l'histoire doit devenir rationnelle : « Qu'importe le coût de l'addition que nous présentent les guerres, les révolutions de l'Idée ! Qu'importent même ses échecs ! » ; la méconnaissance du singulier cache à son tour le refoulement massif des instincts sauvages de nos sociétés. Avec lucidité, Fondane coupe court au manichéisme idéologique entre national-socialisme et démocratisation libérale : comme l'attestera la collaboration, les

30. « L'homme devant l'histoire ou de bruit et de fureur », *Cahiers du Sud*, 216, 1939, respectivement p. 441-454. & 450

mêmes intérêts niés sont en France comme en Allemagne prêts à se déployer : « En refusant d'accepter les responsabilités encourues par notre raison, en persistant à vouloir voir dans la "barbarie" national-socialiste une essence originale et non une glace déformante qui nous renvoie, grossis, les traits mêmes de notre culture, nous cédon's à un amour-propre qui nous coûtera cher par la suite. » À bien des égards, Fondane est conscient que le refoulement des instincts ne peut se traduire que par un retour massif du refoulé sous une forme incontrôlable. Cette lecture du nazisme est extrêmement proche de celle de Freud ; Fondane en est conscient, mais son mérite est de replacer l'*humanisme* dans l'horizon exact de sa faillite idéaliste, de son erreur de distanciation : « La faute en est peut-être à cet humanisme même, qui avait trop manqué de pessimisme... et négligé plus qu'il ne fallait cet homme réel que l'on avait traité en ange pour finalement le ravalier en dessous de la bête. Je ne dirai pas qu'un humanisme prévoyant, fondé sur la misère de l'homme nous eût évité les guerres, les révolutions, les cataclysmes – qui n'ont manqué à aucune époque de l'histoire. Mais il nous eût évité certainement les guerres à l'échelle de la nation, les révolutions à l'échelle du monde et la barbarie machiniste, et la guerre des gaz et des microbes — et le racisme ³¹. »

Fondane ne fut jamais victime des enrôlements idéologiques. En 1934, sa chronique sur le « Congrès des écrivains de l'URSS » met en lumière la mascarade, l'artificialité des langages et des interprétations. « À la place d'un règne du spirituel, il pourrait y avoir alors carence du spirituel et anarchie des puissances. La nuit pourrait être plus noire que l'on ne pense. » Il sait que le marxisme est un héritier des Lumières et qu'il nie systématiquement ce qui ne se calcule pas en termes de logique sociale. « Un ami des soviets, un écrivain révolutionnaire d'Europe, qui conserve son sens critique – comme c'est le cas de Malraux –, ne se doit-il pas d'empêcher (et lui en coûterait-il son prestige) le flot d'erreurs idéalistes, mensongères, qui seul permet d'opposer un art soviétique, dont on maquille les misères, à un art d'Europe falsifié, calomnié,

31. *Ibid.*

dont l'échelle des valeurs a été renversée à souhait ³². » Nous ne sommes pas loin de Panaït Istrati, mort en absolue solitude en Roumanie après avoir publié, en 1929, son chef-d'œuvre, *Vers l'autre flamme* ³³, qui dénonçait la faillite du communisme russe et l'écrasement de l'individu. Fondane, dans « L'homme devant l'histoire » et dans son article sur le Congrès des écrivains, avait eu l'audace de s'opposer au rationalisme abstrait et historique des idéologies en cours. La méconnaissance de l'individu, au profit d'une logique de l'État, de la compétitivité ou de l'histoire — ces grandes totalités inhumaines — ne peut conduire qu'à des catastrophes politiques. De même, la négation de l'homme irrationnel au bénéfice d'un homme abstrait et assimilable à des statistiques livrant une volonté politique d'opérette aux médias, ne peut conduire qu'aux pires réactions de l'homme irrationnel. Le dieu du libéralisme actuel, exigeant l'identification de l'individu à des structures économiques, réclame son « droit » aux holocaustes et aux sacrifices à d'autres aveugles totalités. L'absurde immanent au totalitarisme réside dans la dissolution du sens dans le fonctionnement autonome et monstrueux, déréalisant, de la Loi, de l'Empire, de l'Institution. Ce n'est pas un hasard si Fondane fait de Kafka le découvreur de cet absurde rationnellement installé dans le quotidien. Dans le *Procès*, un hégélianisme sinistre se déploie comme dans un miroir déformant pour démontrer que « l'individu est trop petit devant le général ». Fondane fait la philosophie de ce qui était alors impensé : dans son *Baudelaire*, deux chapitres sur Kafka visent au cœur les monstres froids du stalinisme et du nazisme, qui, au nom de la Raison dialectique, de l'Histoire ou de la Race broient les tortues qui n'ont pas su se mettre au pas des danseurs. Fondane écrit cela en 1944, alors qu'il sillonne les bureaux français pour obtenir des certificats, pour signaler sa judéité... Viendront plus tard le procès de Brodsky pour parasitisme social et les procès de Chaplin pour

32. « Une politique de l'esprit. Le premier congrès des écrivains d'URSS ». *Cahiers du Sud*, 166, 1934, respectivement p. 724 & 720.

33. *Vers l'autre flamme. Après seize mois dans l'URSS. Confession pour vaincus*, Gallimard, 1987.

immoralisme, procédures kafkaïennes de ce que Camus appellera en 1951, dans *L'Homme révolté*, « l'Empire du procès ».

Au-delà de l'absurde

« Comment t'eussé-je édifié une sagesse, une connaissance, une métaphysique – tant que la mort est là et que nous ne sommes pas des dieux ? »

FONDANE, *Sur les rives de l'Illissus*.

À l'horizon de la critique du rationalisme et de ses corollaires, l'idéalisme et l'humanisme, se profile une théologie du possible, de la désobéissance métaphysique, du silence. « Quand il a échoué partout, ce n'est plus à l'homme de poser des conditions », conclut Fondane dans « L'homme devant l'histoire », en 1934, alors que le nazisme grogne en Europe. Lorsque l'histoire a perdu tout sens rationnel, il est peut-être temps d'envisager un sens transcendant, dans une métaphysique du religieux. Cependant, Fondane n'est pas, semble-t-il, croyant et ne fait pas d'une « foi » un tremplin métaphysique vers Dieu ; il fait partie de ces athées religieux pour lesquels Dieu est une nostalgie dévorante. Cette métaphysique du religieux, à l'opposé de l'amour intellectuel de Dieu, serait bien plus proche de la théologie juive ou de la mystique rhénane de Nicolas de Cues, lequel appelait à une *docte ignorance*, c'est-à-dire à un dépassement de la raison au-dessus d'elle-même. S'il était, son Dieu serait au-delà du concept. Le plus grand scandale est que Dieu doive se plier à la logique, et ne soit pas dit au-delà et au-dessus d'elle, tout en étant créateur, en tant que « Dieu d'Isaac, d'Abraham et de Jacob », plutôt qu'en tant que Dieu aplani et rationalisé par les philosophes. Le Dieu de Job qui commande le sacrifice de son fils Isaac et qui confronte Abraham à l'impossible est le Dieu terrible et igné pour lequel *la prière galope et la lumière gronde*. Fondane va jusqu'à « chestoviser » Nietzsche, en affirmant que ce n'est pas une religion sans Dieu que retrouve Nietzsche, mais « un Dieu au-dessus — et au-delà de toutes les religions

spéculatives³⁴ ». La vieille question théologique de la création des vérités éternelles par Dieu, consistant à savoir si Dieu est soumis aux vérités éternelles, a déjà le goût de la révolte : si Dieu est au-delà de ces vérités, comme le soutenait Descartes, s'il avait pu faire que deux et deux ne fassent pas quatre, c'est qu'il existe un lieu de la pensée *hors de la logique*. Là se trouve la conséquence la plus extrême, la plus inavouée, de la pensée de Chestov : *être Dieu, être comme lui*, délivré du fardeau du *logos*, et par delà le temps, la nécessité et la mort ! Être libre *comme Dieu* ! Cela, Fondane ne le dit pas, mais cet espoir est à l'horizon de sa révolte — qu'on se l'avoue ou non. Asphyxié par le doute, le désespoir dévore l'oxygène mystique du Livre : « Seul parmi les livres, le Livre craque sous la pression d'une possibilité infinie, ouverte à l'homme, d'un absurde à tout instant prêt à rompre le sérieux, d'un pouvoir auquel nous sommes invités à participer ; seul, il nous révèle le sens, la portée et la solution du mystère qui fait de l'existant un *aliéné* irrésistiblement poussé à succomber à la *magie* — qui a pour source le néant, pour moteur le péché, pour véhicule le savoir autonome³⁵. » Il y a chez Fondane une métaphysique, une mystique du cri, qui s'enracine à la fois dans la promesse de l'apôtre selon laquelle « le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort » (*1^{re} épître aux Corinthiens*, 15.26) et dans la tradition du *Zohar* : crier, prier, chanter sont les trois degrés décroissants de manifestation de la colère sacrée de l'homme. « Comment eussé-je osé poser au-dessus de Toi ces feux follets tremblotant à la surface de mon esprit, de cet esprit qui hait le monde que Tu as créé ? Puisses-Tu réaliser la promesse, écouter le cri que nous poussons vers toi des profondeurs de l'abîme ; car nous ne pouvons plus chanter³⁶. »

Nous pouvons bien dresser le procès de l'irrationalisme, avec toutes les pièces en main, et opposer à la révolte absurde la révolte

34. « Au seuil de l'Inde », *op. cit.*, p. 385.

35. *Le Lundi existentiel*, *op. cit.*, p. 57.

36. « Sur les rives de l'Ilissus » (fragments), *Cahiers du Sud*, 282, 1947, p. 219. On trouvera une longue note sur la valeur mystique du cri dans *Rimbaud le voyou*, *op. cit.*, p. 94.

contre la révolte. Le procès est gagné *a priori* ; les jurés sont partie prenante. De même que pour la phénoménologie matérielle de Michel Henry, qui nous a donné à connaître une méditation anti-husserlienne menée à partir du point de séparation des voies du *logos* et de la vie, de même il serait vain de gagner encore sur ce terrain la victoire ³⁷. Du possible ! réclame Kierkegaard, c'est-à-dire un peu d'impossible. Le refus de l'homme du souterrain de Dostoïevski conduit-il quelque part ? Un lieu plus humain, plus habitable que le mécanisme de la *philosophia perennis* est-il en vue ? Il serait erroné d'interpréter l'audace de celui qui s'avance aux limites extrêmes de la géographie de la raison humaine comme le résultat d'une simple curiosité. Le premier Wittgenstein s'interrogeant sur les limites du dicible n'est pas loin, bien que le modèle de sa pensée soit un formalisme logique. Sommes-nous « enfermés dans la cage du langage » ? Dans les termes des logiciens contemporains, la révolte chestovienne engendre une contradiction performative : on ne peut nier la logique et la sémantique que l'acte d'affirmer pose en tant qu'acte.

La révolte de Fondane vise au fond à rappeler que le point initial de la révolte est le désespoir du temps, le refus de l'irréversible. Il serait installation dans le paradoxe comme sur une falaise qui menace à chaque moment de s'effondrer, mais qui est le plus haut sommet d'où l'on voit la mer. À tout jamais, Fondane indique après Kierkegaard que l'individu est une synthèse de fini et d'infini, de nécessité et de liberté, de désespoir et de joie. Le judaïsme ? « Un peuple élu ? Cela a-t-il encore un sens ? N'est-ce pas la pire des aberrations ?... Convenons-en : si le juif, dans l'Antiquité, a témoigné de la présence effective de Dieu, du moins pourrait-il, dans le monde moderne, et contre le monde moderne, être seul à témoigner, avec la même angoisse, de l'absence de Dieu ! ³⁸ » Fondane exigeait avant tout qu'un commentateur, placé par avance dans un rôle peu brillant, prit au sérieux et comme *en responsabilité* son auteur. Prenons donc au sérieux Fondane : par le défi que

37. Olivier Salazar-Ferrer, « Entretien avec Michel Henry », *AGONE*, 2/3, 1991.
38. *Revue juive de Genève*, tome IV, 1936.

constitue l'exigence de la *répétition*, il avait a choisi de vivre dans le défi, il avait choisi de vivre dans l'impossible et dans la désobéissance. « Tant que la raison aura usurpé dans l'homme la totalité de la recherche de la vérité, et exercera sa dictature par la "contrainte", l'homme se verra obligé de lui obéir, mais regimbera, lui refusera son assentiment, lui tirera la langue, crachera au visage de ses évidences, et fera appel à l'absurde, au scandale, à l'exercice de la mort ³⁹. » De Rimbaud qui se révolte contre la mort, il écrira : « On dirait qu'à chaque époque de l'histoire humaine, un certain nombre d'hommes sont délégués sur terre pour éprouver et pour vivre une expérience spirituelle jusqu'au bout ⁴⁰. » Revenir à Drancy auprès de sa sœur Lina, vivre dans les camps allemands où, selon Moscovici, il racontait des histoires aux enfants — égal de force et de puissance joyeuse —, revenait à entrer dans un autre impossible : l'impossible du sens qu'après lui Hanna Arendt et George Steiner interrogeront sans recevoir les réponses ⁴¹.

L'aube à l'horizon du scepticisme

En 1944, Fondane n'était pas dupe de l'acte de philosophe. Il sait que les rationalisations de la philosophie classique ne sont que des interprétations, satisfaisantes d'un certain point de vue, de la réalité, c'est-à-dire au fond des *romans rationnels*, munis d'une structure systématique répondant à des questions que génère une structure invariante de la condition humaine et dont il reste à faire la théorie.

Notre fin de siècle s'ouvre à un nouveau scepticisme qui surmonte les anciens dogmatismes, qui ne sera ni un scepticisme logique niant la possibilité de la vérité, ni un scepticisme moral niant la

39. « Chestov, Sören Kierkegaard et le serpent », *op. cit.*, p. 548.

40. *Rimbaud le voyou*, *op. cit.*, p. 148.

41. George Steiner, *Dans le château de Barbe-Bleue. Notes pour une redéfinition de la culture*, Seuil, 1973 ; Hanna Arendt, *Eichman à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*, Gallimard, 1991.

possibilité de valeurs éthiques, mais un scepticisme critique, désignant sans dissimulation l'*imaginaire rationnel* de la philosophie passée. Le scepticisme existentiel de Fondane, que l'on pourrait appeler aussi *scepticisme mystique*, exprime que le vécu est irréductible et que devant le *sérieux de l'existence tous les bavardages se taisent*. Si toute connaissance est interprétation, comme tend à le laisser entendre l'herméneutique contemporaine, alors ne doit-on pas interroger le noyau dur de l'existence pure : l'angoisse, l'inquiétude devant lesquelles toute pensée est consolation, c'est-à-dire négation de la peur du temps, par cela même qu'elle est pensée ? Ici, à bien des égards, réside une démesure effrayante de la pensée de Chestov, l'absence de ce que Camus appelle la *pensée de midi* qui est acceptation de l'imperfection humaine *parce qu'il y a l'action*. « À partir du moment où elle est reconnue, l'absurdité est une passion, la plus déchirante de toutes. » La critique radicale que fit Camus, dans son *Mythe de Sisyphe* en 1942, de l'usage de la notion d'absurde par les philosophes existentiels commence ici. « Je prends la liberté d'appeler ici suicide philosophique l'attitude existentielle. Mais ceci n'implique pas un jugement. C'est une façon commode de désigner le mouvement par quoi une pensée se nie elle-même et tend à se surpasser dans sa négation. Pour les existentiels, la négation c'est leur Dieu⁴². » Camus parie pour une condition absurde où l'action se jette quand même au réel. Bien que choisissant l'action, Camus partage les confusions du scepticisme moral de son temps. Croire, opter, vouloir, le renoncement au suicide, le choix de la vie imparfaite dans le soleil, seraient indépendants d'une éthique⁴³. À l'espoir que Camus préconise,

42. *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, 1985, p. 64.

43. « Ce ne sont pas des règles éthiques que l'esprit absurde peut chercher au bout de son raisonnement, mais des illustrations et le souffle des vies humaines », p. 97. Inutile de souligner l'insuffisance cruciale de cette *source* de l'action qui serait absence de toute éthique réfléchie. Camus, comme Fondane, a été très tenté par une « justification esthétique de l'univers » dont l'exemple idéal fut le bovarysme de Jules de Gauthier, un des premiers maîtres de Fondane.

en demandant qu'il faut « s'imaginer Sisyphe heureux », à cette pensée de midi qui dissipe les ombres du désespoir par la *fraîche main d'une jeune fille* sur l'épaule d'Œdipe aveugle, dans *Le Lundi existentiel*, son dernier écrit avant le train d'Auschwitz, Fondane répond : « C'est là toute la difficulté ! Et c'est de cette difficulté même qu'est née la pensée existentielle. Que Sisyphe *s' imagine* heureux, c'est tout ce que demande la pensée platonicienne, stoïcienne, hégélienne ; qu'il consente à s'imaginer heureux, c'est tout ce que lui demande le $\nu\omicron\upsilon\varsigma$, l'Esprit, la Raison universelle, que sais-je ⁴⁴ ? » Fondane oppose à la volonté de la mesure grecque la passion de l'impossible, il oppose à l'espoir la torture que représente toute limite. Il érige sa révolte en cri. Le cri ne donne plus un sens analytique, il manifeste la chair de l'insupportable. Dans le Paris où résonnent les bottes de l'occupant, *Le Lundi existentiel* est le cri des sacrifiés juifs. Sa philosophie semble *a priori* une philosophie du malheur, où nul ciel, où nulle porte, où nulle terre promise ne sont plus possibles ⁴⁵. Comme dans le *Dernier des justes* de Schwarz-Bart, quand le malheur et l'inconcevable fondent sur un peuple, quand rien n'est plus possible, il *faut* franchir les limites du possible. Mais une révolte qui ne conduit pas à l'action, la rendant au contraire impossible, est un suicide éthique. C'est là, semble-t-il, le reproche décisif que l'on puisse faire à cette métaphysique du désespoir : elle exclut toute éthique. Or, pour agir, il faut croire, non en une morale sociale, mais en une éthique authentique qui revendique, contre le cynisme, les valeurs que

44. *Le Lundi existentiel*, *op. cit.*, p. 37.

45. La conclusion du *Lundi existentiel* à ce propos fournit la conclusion ultime de la métaphysique de Fondane et de Chestov : la *négation de la tragédie*, puisque « sa cruelle emprise (du sombre Dimanche de l'Histoire qui fait donner ses hussards) sur l'existant n'est qu'une *Zauberkraft* – un pouvoir magique – d'autant plus malaisé à rompre qu'il ne repose sur *rien* ». On aura compris que la néantisation du nazisme et de la Gestapo est une piètre revanche sur la violence. Fondane est hanté par le mot de Sartre : « L'homme est une passion inutile... Pourquoi, s'exclame-t-il, cette passion seule serait-elle inutile ? »

défendait Fondane, *mais que sa métaphysique réduisait au silence*. Quand il faut agir, il faut espérer. Il n'y a pas à hésiter. Le consentement au monde du stoïcien ou du mystique tolère les bourreaux ⁴⁶. Le scepticisme de la révolte qui exigeait du possible métaphysique doit affronter le possible de l'action. L'exil de l'Homme ne prend fin que si l'arc de justice siffle et chante.

46. Nous savons par ailleurs que Fondane était parfaitement lucide sur la nécessité de l'action. Il appelait à la résistance dans des revues ; dans une note sur Husserl, il remarque : « Pendant que Husserl, maître incontesté de la pensée allemande, s'abstenait du réel, le réel, lui, agissait. Il transformait la société allemande, instaurait la dictature, le nazisme, la défaite de la raison, le massacre légal des juifs. Il arrachait Husserl à son socle de plus grand philosophe allemand actuel et en faisait un simple non-aryen que l'on destituait purement et simplement. » (Cité par Monique Jutrin, *op. cit.*, p. 56.) On peut se demander si la lutte contre le fascisme ne nécessitait pas aussi l'Idée, fût-elle celle de la liberté et de la dignité des hommes libres.

Annexe

L'œuvre philosophique et poétique de Fondane est aujourd'hui ignorée. Elle partage en somme le sort de ces grands oubliés qui veillent narquoisement. Il a fallut attendre 1979 pour que l'on réédite son œuvre chez Plasma, réédition depuis longtemps introuvable. Sont actuellement disponibles :

Le Lundi existentiel, éd. du Rocher, 1990.

Rimbaud le voyou, Denoël & Steele, 1933, rééd. Complexe, 1990.

Le Festin de Balthasar (théâtre), Saint-Nazaire, Arcane 17, 1985.

À titre d'indication, signalons les rééditions épuisées de Fondane :

Baudelaire ou l'expérience du gouffre, Seghers, 1947, rééd. 1972.

Rimbaud le voyou, Denoël et Steele, 1933, rééd. Plasma, 1979.

La Conscience malheureuse, Denoël & Steele, 1936, rééd. Plasma, 1979.

L'Exode : Super flumina Babylonis, Ambly, La Fenêtre ardente, 1965.

Le Mal des fantômes, Plasma, 1980.

Faux traité d'esthétique, Denoël, 1938, rééd. Plasma, 1980.

Rencontre avec Léon Chestov, Plasma, 1982.

Écrits pour le cinéma, Plasma, 1984.

Aux *Cahiers du Sud*⁴⁷ :

« Sur la route de Dostoïevski, Martin Heidegger », 141, 1932.

« Sur Sören Kierkegaard : *Traité du désespoir* », 147, 1933.

« Rimbaud le Voyou », [extrait], 149, 1933.

« Sur *Gogol*, par Boris de Schloezer », 151, 1933.

« Sur *Ulysse dans la Cité*, par Ilarie Voronca », 154, 1933.

« À propos de Sören Kierkegaard », 155, 1933.

« Sur *Plotin et le paganisme religieux*, par Edouard Krakowski », 162, 1934.

« Sur *Parole de Dieu et parole humaine*, par Karl Barth », 163, 1934.

« Léon Chestov, Sören Kierkegaard et le serpent », [extrait de *La Conscience malheureuse*], 164, 1934.

« Une politique de l'esprit, le premier congrès des écrivains de l'URSS », [avec une note sur l'intervention de Malraux lors du congrès et les discours de Gide et de Malraux lors du compte rendu, à Paris], 166, 1934.

47. Liste établie d'après la bibliographie des sommaires des *Cahiers du Sud* (à paraître aux éditions Jean-Michel Place).

- « La conscience malheureuse », [fragments], 171, 1935.
- « Sur *Dostoïevski ou les confins de l'homme*, par Édouard Thurneysen », 176, 1935.
- « Héraclite le pauvre, ou nécessité de Kierkegaard », 177, 1935.
- « Sur *Le Nouvel Esprit scientifique*, par Gaston Bachelard », 178, 1935.
- Lettre à Jean Wahl [qui répondait à « Héraclite le pauvre... »], 179, 1935.
- « Sur *Politique de la personne*, par Denis de Rougemont », 182, 1936.
- « Sur *Mémoire sur diverses manifestations de la vie individuelle*, par le Comte de Gobineau », 183, 1936.
- « Sur *Pérégrinations asiatiques*, par I. de Manziarly », 185, 1936.
- « Sur *Les Derniers Jours*, par Raymond Queneau ; *La Volonté de puissance*, tome I, par Nietzsche ; *Aristote et Plotin*, par Marcel de Corte », 188, 1936.
- « Sur *Problèmes d'histoire des religions* », par Jean Baruzi, 190, 1937.
- « Sur *Essai sur la création artistique*, par Liviu Rusu », 191, 1937.
- « Sur *Imagination et réalisation*, par Armand Petitjean », 196, 1937.
- « Le poète et le schizophrène : la conscience honteuse du poète », 198, 1937.
- « La conscience honteuse du poète », 199, 1937.
- « Sur *La Notion de l'instinct et ses bases scientifiques*, par M. Thomas », 200, 1937.
- « Sur *L'Œuvre de Pascal* », 200, 1937.
- « Sur *Dialectique de la durée*, par Gaston Bachelard », 201, 1938.
- « Sur *L'Illusion philosophique*, par Jeanne Hersch », 202, 1938.
- « Sur *Œuvres de Calvin* », 202, 1938.
- « Sur *Le Conflit des facultés*, par Emmanuel Kant », 204, 1938.
- « Léon Chestov », 211, 1938.
- « Sur *L'Expérience mystique et les symboles chez les primitifs*, par Lucien Lévy-Bruhl ; *Études kierkegaardienne*, par Jean Wahl », 213, 1939.
- « Sur *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, par Gaston Bachelard ; *L'Alternative*, par Vladimir Jankélévitch », 214, 1939.
- « L'homme devant l'histoire ou le bruit et la fureur », 216, 1939.
- « Sur Lucien Lévy-Bruhl ; *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, par Heidegger ; *Cheminements et carrefours*, par R. Bepaloff ; *La Philosophie en Orient*, par Masson-Oursel », 218, 1939.
- « Lettre à Jean Ballard » [depuis sa détention en camp], 222, 1940.
- « À propos de *Lautréamont* de Bachelard », 229, 1940.
- « Au seuil de l'Inde », 236, 1941.
- « Baudelaire et l'expérience du gouffre », [fragment], 252, 1943.
- « Sur Jules de Gaultier », 255, 1943.
- « D'Empédocle à Stéphane Lupasco ou *La Solitude du logique* », 259, 1943.
- « Bachelard apprivoise le rêve » [sur *L'Eau et les rêves* et *L'Air et les songes*], 267, 1944.

« Le mal des fantômes », 268, 1944.

« *Super Flumina...* — Chœur — La voix dans le désert — Juin 40 », 282, 1947.

« En guise de préface à *Baudelaire et l'expérience du gouffre* », 282, 1947.

« Sur les rives de l'Ilissus », [fragments], 282, 1947.

« Eaux-Mères. Les papiers du philosophe », 300, 1950.

Simone Weil : sa « trêve » de Marseille

Qui a été Simone Weil ? Paris, 3 février 1909 — Ashford (Kent), 24 août 1943. Ces deux dates cernent la courte vie (34 ans) d'une femme inclassable, insaisissable. Pas de rôle privé pour elle : elle ne se marie pas, n'a pas d'enfants. Pas de rôle public non plus : son enseignement de la philosophie dans les lycées de filles est de courte durée — les milieux officiels en sont mécontents. Pas de couleur ou d'idée politique — à l'École normale supérieure, on l'appelait la « vierge rouge » et l'expression renfermait un contraste. Elle a milité dans les minorités avancées de gauche des années trente avec une solidarité tangible, mais n'a jamais pu s'inscrire au parti communiste. « Elle avait dix-huit ans ; une lettre d'adhésion inachevée a traîné longtemps dans sa chambre », m'a dit André, son frère.

Pendant, au cours de sa vie sur la scène française de l'entre-deux-guerres, et, après sa mort, plus fortement sur la scène européenne, après la parution, en 1947, de *La Pesanteur et la Grâce*, l'anthologie de ses *Cahiers*, il y a eu un *personnage* Simone Weil. Un personnage au sens d'une personne étrange, provocatrice, gênante et, à la

fois, de protagoniste, celle dont il faut tenir compte, qui vous interpelle, qui vous oblige à penser. La fille nu-pieds dans ses sandales, même en plein hiver (« des sandales semblables à celles des enfants, en cuir, avec des découpages », m'a raconté Malou David) ; l'ample pèlerine (« cône en laine noire, être absolument sans un corps », dit d'elle le poète Jean Tortel) ne portait pas de chapeau et fumait avec acharnement, tenant le bout allumé de sa cigarette vers le creux de sa main.

Surréelle : « Elle traverse la rue comme en rêve ; elle dit que c'est un charme qui la protège. » Elle avait « une sorte de caractère archangélique. Jamais une âme aussi étincelante ne m'a paru moins incarnée... Elle courait pieds nus sur la plage comme une folle. Elle entrait dans l'eau, avec ses grandes jupes : toute mouillée, sans ciré...¹ » Elle parvint à convaincre Marcel Lecarpentier de la prendre à bord de son bateau-pêcheur où elle passait la nuit « à recopier le dessin des étoiles sur son calepin ».

Fatigante : « Autour d'elle, c'était toujours le tumulte, l'agitation, le désordre. Elle devait toujours donner des ordres, vous engager à des manifestations, vous pousser à signer ou à distribuer des tracts », dit Clémence Ramnoux. Et Marie-Magdeleine Davy : « Elle était entière et elle avait mauvais caractère. On se heurtait, on se bagarrait. Elle avait un sens social que moi je n'ai jamais eu et que je n'aurai jamais². » Car Simone Weil était aussi celle qui ne signait jamais un appel si elle ne l'avait pas soupesé ou rédigé elle-même mot par mot ; « De fait, de la sorte seulement elle était sûre d'être d'accord avec le texte³. » Son intelligence géniale qui ne laissait pas de répit vous fascinait et vous fatiguait à la fois (« ils parlaient tard dans la nuit, elle et Urbain. Moi, je me tenais pas, m'a dit Albertine Thévenon »). Une telle intelligence chez

1. Simone Pétrement, *La Vie de Simone Weil* (vol. I : 1909-1934), Fayard, 1973, p. 68.

2. Interview de Marie-Magdeleine Davy, in Marianne Monestier, *Elles étaient cent et mille — Femmes dans la Résistance*, Fayard, 1972, p. 203.

3. D'après un article inédit de Jean Rabaut, « *Simone Weil et la IV^e Internationale* », cité par Simone Pétrement, *op. cit.*, p. 322.

une femme la rendait encore plus étrangère aux autres. Boris Souvarine disait d'elle : « C'est le seul cerveau que le mouvement ouvrier ait eu depuis des années ⁴. » Ce fut l'« enfant » qui osa tenir tête à Trotski, lui reprochant sa conduite politique — surtout au sujet du massacre de Kronstadt — sans jamais élever la voix, au point que Trotski, outré, finit par lui dire : « Si vous pensez ainsi, pourquoi nous recevez-vous ? Êtes-vous de l'armée du salut ⁵ ? » C'était toujours elle, l'auteur d'articles d'une indépendance pénétrante et totale dans les revues de pointe de l'époque, des *Libres Propos* à la *Révolution prolétarienne* et aux *Nouveaux Cahiers* qu'elle contribua à fonder (Denis de Rougemont raconte : « Aux séances, elle tenait sa tête appuyée presque tout le temps sur un pupitre, pour soulager sa migraine, et elle intervenait d'une façon percutante ⁶. » Elle était présente avec une urgence sans délai (« Quand elle recevait une nouvelle, lisait un article, visitait une exposition, elle devait aussitôt parler, écrire, intervenir », dit Gilbert Kahn) ; avec toute l'intensité de sa sensibilité médiumnique (« J'enviais un cœur capable de battre à travers l'univers entier », a écrit Simone de Beauvoir) et un détachement critique de haute exigence aux points de tension de son époque. Tour à tour : le mouvement pacifiste des étudiants d'Alain (1928-1929), la vie syndicale en France et en Allemagne avant Hitler, la vie d'usine, la guerre d'Espagne. Ensuite, pendant la guerre, à Marseille (1940-1942), pour se joindre au travail des champs, elle fut vendangeuse sur les côtes du Rhône, puis donna sa contribution à la résistance en diffusant la revue *Cahiers du témoignage chrétien* (à cette époque, on voit surgir un élément nouveau dans son histoire : Simone Weil, d'ascendance juive agnostique, commence à penser au baptême chrétien). Aux États-Unis, à New York, elle arrive jusqu'à l'entourage de Roosevelt pour soutenir un projet extrême qui pourra la ramener en Europe, *via* l'Angleterre, auprès

4. D'après un article de Jean Rabaut, in *L'Âge nouveau*, 61, 1951, p. 20, cité par Simone Pétrement, *op. cit.*, p. 322.

5. Simone Pétrement, *op. cit.*, p. 384.

6. D'après mon entretien avec Denis de Rougemont dans sa maison de Ferney-Voltaire en 1976.

de la France combattante de Charles de Gaulle. C'est l'idée d'une formation d'infirmière de première ligne — idée à la fois pratique et symbolique. Mais le projet sera considéré comme impraticable. « Est-elle folle ? », aurait dit De Gaulle. Enfin, à son poste de rédactrice à Londres, elle offre une contribution fondamentale au projet d'une nouvelle constitution pour l'après-guerre.

Les temps de sa vie sont rapides : un mois à Berlin, en août 1932, chez une famille ouvrière ; son enseignement de philosophie, trois ans continus et quelques mois ; un peu plus d'un mois en Espagne ; ouvrière, pas une année entière. La quantité de ses écrits est énorme. Posthumes pour la plupart, ce sont des lettres de confessions autobiographiques, des cahiers de notes, des essais, des poèmes, une tragédie inachevée, des témoignages ; la plupart sont arrivés parmi nous parce qu'ils furent recopiés par le père et la mère de Simone tant qu'ils en eurent les forces ⁷.

Le premier impact de la pensée de Simone Weil sur le public français fut, en 1947, l'anthologie *La Pesanteur et la Grâce*. Le livre s'exprimait par thèmes où résonnait une interrogation de fond sur la relation entre l'être humain et l'univers : « La pesanteur et la grâce », « Vide et compensation », « La nécessité et l'obéissance », « La distance entre le nécessaire et le bien », « L'attention et le bien ».

Le philosophe Gustave Thibon, dont Simone Weil avait fait le dépositaire de la réflexion philosophique-religieuse de son année et demie à Marseille, avait décidé, après une réflexion tourmentée, le classement par thèmes du contenu incandescent de onze cahiers. Certainement devait-il encore entendre en lui-même la phrase que Simone Weil lui avait adressée dans une de ses dernières lettres : « Pour qui aime la vérité, dans l'opération d'écrire, la main qui tient la plume et le corps et l'âme qui y sont attachés, avec toute leur enveloppe sociale, sont chose d'importance infinitésimale ⁸. »

7. Témoignage de Denise-Aimé Azam, dans son livre *L'Extraordinaire ambassadeur*, La Table ronde, 1967, p. 155.

8. Lettre à Gustave Thibon (Casablanca, mai 1942), in *Cahiers Simone Weil*, IV, 4, 1981, p. 196.

On y retrouve le désir de communication au monde dans l'amour impersonnel, un désir qui est un des fondement de la poésie weilienne.

« On dévora *La Pesanteur et la Grâce* car ce livre satisfaisait un besoin mystique et philosophique du moment », m'a dit Guillaume de Tarde, du groupe des *Nouveaux Cahiers*. Suivirent *L'Enracinement* et *Attente de Dieu*.

L'Enracinement (titre posthume pour le sous-titre weilien de *Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*) provenait de la toute dernière époque de sa vie, dans les bureaux de Londres. Gilbert Kahn apporta le manuscrit à Brice Parain et à Albert Camus. L'ouvrage parut en 1949. Découlant des rapports que Simone Weil proposait sur la politique à mettre en œuvre après la libération, il prospecte le tableau d'une société nouvelle, qui puisse se fonder sur les « besoins de l'âme » et non plus sur les mécanismes de l'oppression. Albert Camus, l'ami amoureux posthume (il gardait une photo de Simone sur son bureau), l'avait publié, dans la collection « Espoir » de Gallimard, comme œuvre de guérison contre le nihilisme. Il publiera ensuite la plupart de ses ouvrages : il lui semblait impossible d'imaginer pour l'Europe une renaissance qui ne prît pas en compte les « besoins » définis par Simone Weil. Dans son Journal du 19 octobre 1949, Alain écrivait : « Je lis un livre important... *L'Enracinement* de Simone Weil. Important pour tous et très important pour moi. Je connais cette fille, je l'ai élevée, j'ai déploré sa mort, mais je la déplore moins en pensant qu'elle laisse ce grand livre [...]. C'est une analyse complète de la société moderne et socialiste [...]. Je suis heureux. Je comprends le silence de cette terrible fille, qui demeurait pour moi énigmatique⁹. »

Attente de Dieu, titre posthume, contenait les lettres et les essais spirituels que Simone Weil avait adressés au père Perrin, dominicain. Celui-ci, après avoir « hésité longuement », les publia en 1950. Les lettres, échelonnées entre les mois de janvier et de mai 1942, approfondissaient le dialogue sur le baptême qui avait commencé entre eux en juin 1941. En dévoilant dans ses lettres « les traits

9. Alain, *Journal d'Alain 1937-1950* (inédit), cité par André Sernin, *Alain, un sage dans la cité*, coll. Biographies sans masque, Laffont, 1985, p. 439.

les plus intimes de sa vocation », Simone semblait vouloir offrir à son interlocuteur les données d'une meilleure compréhension d'elle-même et d'une lecture plus précise de ses textes ¹⁰. Les essais spirituels des « Réflexions sur le bon usage des études en vue de l'amour de Dieu », destinées au travail apostolique du père parmi ses étudiantes catholiques, à la complexe méditation sur les « Formes implicites de l'amour de Dieu », au commentaire sur le *Pater*, allaient dans le sens d'un christianisme qui doit devenir catholique « en fait », c'est-à-dire « contenir en lui toutes les vocations sans exception ¹¹ ». Car « pour pouvoir être, comme elle le doit, présente partout, la religion ne doit pas être totalitaire, mais doit se limiter rigoureusement au plan de l'amour surnaturel qui seul lui convient ¹² ».

Les aspects multiples de son existence commençaient à percer. Le contact avec l'expérience ouvrière, avec le « malheur social » dont elle parlait dans sa lettre IV, « son autobiographie spirituelle » d'*Attente de Dieu*, est décrit pleinement dans la chronique incisive, réaliste et intime à la fois, du « Journal d'usine ». Quand *La condition ouvrière* parut en 1951, on avait une première synthèse puissante de cette pensée tissée de vie, de cette réflexion qui se nourrissait d'expérience, sans jamais la devancer.

Marie-Magdeleine Davy dit : « Simone Weil *savait*. C'était l'arrêt de l'errance. Elle a compris que le christianisme devait être vécu intérieurement et que l'extériorité ne compte pas. L'on rejoint alors toutes les valeurs, aussi bien les valeurs religieuses que celles concernant la patrie et le monde ¹³ ». Simone Weil *savait*. En

10. Giancarlo Gaeta, *Saggio introduttivo aux Quarderni, I* (édition italienne des *Cahiers*) coll. Biblioteca 118, Milano, Adelphi, 1982, p. 14.

11. Simone Weil, *Attente de Dieu*, Fayard, 1966, p. 52. Lettre IV — Autobiographie spirituelle (de Marseille, le 15 mai (environ) 1942).

12. *Attente de Dieu*, *op. cit.*, p. 144. Essais « Formes de l'amour implicite de Dieu », « L'amour du prochain ».

13. Interview de Marie-Magdeleine Davy, in Marianne Monestier, *op. cit.*, p. 203.

effet, par une vie qui est à la fois multiple au seuil de la dispersion et totalement unifiée par celle que l'on peut définir sa colonne portante, *la cohérence*, Simone Weil nous offre une des expressions les plus pures de *vie consciente*.

Simone Weil a deux modes principaux de perception de l'univers : l'attention et l'action. C'est ainsi qu'elle a vécu et en même temps pensé tous les problèmes-clef qui nous occupent depuis la première guerre mondiale, ou plutôt les problèmes que peut-être nous venons à peine de commencer à considérer dans l'importance concrète de leurs influences sur la vie quotidienne de chacun et de tous. Ce sont : *le rapport entre science et technologie et vie quotidienne ; la guerre et la paix ; patriotisme et internationalisme ; la société et l'individu ; les lois et la liberté ; la religion en tant qu'adhésion à une Église déterminée et en tant que « vitalité morale » ; la culture en tant que mûrissement des « germes de vie » enfouis dans le passé, et en tant que connaissance et étude de tous les aspects du présent, à communiquer et répandre parmi tous les êtres humains à travers l'éducation (qui était au sommet de ses pensées), pour le transformer en vie pratique, manière d'agir envers soi-même et envers les autres.*

Femme insaisissable, fille-énigme, multiple et cohérente, en exil sur terre, ayant atteint le dépouillement de tous les rôles comme les fous de Shakespeare qui, depuis quatre siècles disent « la vérité tout court » (« Darling M., demande-t-elle à sa mère, sens-tu l'affinité, l'analogie essentielle entre ces fous et moi — malgré l'école, l'agrégation et les éloges de mon " intelligence " ? ¹⁴ »). Sa présence aujourd'hui, parmi nous, est très forte, et son écriture reste pour nous, presque un demi-siècle après sa mort, le sceau de sa vocation.

La certitude de fond de Simone Weil est celle-ci : « L'instant de la mort est la norme et le but de la vie ». Ce moment de la vérité pure, nue, certaine, éternelle ¹⁵ » a une analogie avec « le

14. Simone Weil, *Écrits de Londres et dernières lettres*, coll. Espoir, Gallimard, 1957, p. 256.

15. *Attente de Dieu, op. cit.* Lettre IV, p. 37.

pôle ¹⁶ » et il faut y ancrer les actes et les événements de sa propre existence, qui est unique. Simone Weil, une enfant et un guerrier à la fois, a travaillé toute sa vie, sur tous les plans de l'être, car c'est ainsi que le travail doit se faire, dans la fidélité à cette certitude. Aussi, le sens de son œuvre n'a commencé à ressortir qu'après sa mort, et ceci non seulement pour des raisons pratiques évidentes, telle que la publication presque totalement posthume de ses écrits, mais aussi et surtout à cause du timbre de sa parole. Cette parole se fait plus compréhensible à notre âme au fur et à mesure qu'on s'éloigne des équivoques, des images et des déformations fatalement liées à Simone, génie-femme en lutte avec les schémas sociaux, émotionnels et spirituels de ses années sur terre.

Elle a pensé, vécu, écrit la *nécessité de la transformation*. « *Deux forces règnent sur l'univers, lumière et pesanteur* ¹⁷. » Elles sont présentes à tous les niveaux, dans la matière brute, dans les plantes, dans les animaux, dans les peuples, dans les âmes. La lumière, le surnaturel, l'absolu, les atteint dans leur moelle, descend en eux. Le principe de lumière (le *sattva* des *Upanishad* que Simone à Marseille lisait en sanscrit) monte au-devant de la lumière qui descend ; ils fusionnent. La lumière en nous, c'est le grain de sénevé, la perle, le levain, l'« infiniment petit ¹⁸ » à mettre au centre, à honorer par la fidélité intérieure à une vie consciente. D'où la transformation.

Pour que le grain germe, pour que le levain travaille la pâte, il faut des « moments d'arrêts ¹⁹ », il faut une trêve. En effet, si je me penche sur la vie et l'œuvre de Simone Weil, revivant ma quête de dix ans pour écrire mon premier livre sur elle, cette *Biografia di un pensiero* publiée à deux reprises en Italie (en 1981 puis en 1990 — cette deuxième édition à la demande de

16. Simone Weil, *Cahiers I*, Plon, 1970, p. 213.

17. *Ibid*, p. 243 (en italiques dans le texte).

18. *Écrits de Londres et dernières lettres*, *op. cit.*, « Cette guerre est une guerre de religion », p. 102.

19. *Cahiers I*, *op. cit.*, p. 222.

nombreuses femmes) et traduite aux États-Unis, je trouve que le sens de son époque à Marseille est la « trêve ». Je place ce mot entre guillemets parce que Simone Weil ne voulait pas de cette trêve, mais comptait aller au Maroc et ensuite en Angleterre. Dans ce but, elle avait demandé un poste dans l'enseignement en Afrique du Nord. Remplie d'un mélange « d'horreur, de pitié, de honte et de remords », dans la pensée de malheurs ou de dangers auxquels elle n'avait point de part, elle ne recherchait pas une détente « mais seulement une espèce différente de tension ». Elle cherchait un refuge, mais il s'agissait d'un refuge non « contre les événements, mais contre [son] imagination ²⁰ ». Ce furent une tension, un refuge qu'elle n'obtint pas. Elle avait été nommée au lycée de filles de Constantine à partir du 1^{er} octobre 1940, mais ne reçut jamais la lettre.

Si je parcours à nouveau ces rues, ces jardins, si je m'assieds encore dans ces pièces, le salon de Jean Ballard dans l'avalanche dorée du coucher de soleil sur la mer (« Simone Weil aimait cette lumière », me dit-il), la rédaction des *Cahiers du Sud* haut perché dans le grenier, où Marcelle Ballard me reçut avec son beau sourire blond, la petite salle toute pénombre et fraîcheur où nous nous reposâmes, Jean Tortel et moi, de l'éblouissant vent-soleil de son champ-jardin... de Marseille à Avignon et, avant, à Aix-en-Provence, chez le père Perrin qui m'envoya à Jean Ballard ; et après, en Ardèche, chez Gustave Thibon, en Aude, chez René Nelli et Déodat Roché..., jours de 1973, 1974, 1976, je me trouve au cœur de son œuvre et au cœur de mon livre sur elle. Et je peux appeler cette époque de Marseille un don et un creuset. Un don, car ce fut pour Simone Weil sa deuxième époque de bonheur terrestre, après l'Italie (en 1937, avec Florence au centre) ; et un creuset où son langage de poète prit forme. Dans ce lieu et ce temps où toutes ses expériences antérieures, de la vie d'usine aux méditations de politique et d'histoire, des lectures religieuses à l'étude des Grecs, de l'engagement syndical

20. D'après une ébauche de lettre à Hourcade, ancien camarade de Normale, cité par Simone Pétrement, *La Vie de Simone Weil* (vol. II, 1934-1943), Fayard, 1973, p. 283.

aux réflexions juridiques, vont converger dans une suite d'expressions pratiques et spéculatives, elle rédigea, à côté d'un grand nombre d'articles et d'essais, sept des onze *Cahiers de Marseille* (numéros 5 à 11). Et ses *Cahiers*, qui forment l'*autobiographie de la conscience européenne moderne*, sont un des pôles de son héritage — l'autre étant son *Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, projet d'une société en accord avec les « besoins de l'âme ».

Simone Weil montait régulièrement aux *Cahiers du Sud*, à la rédaction haut perchée dans le grenier, avec une sortie secrète en cas de perquisition. « Le Directeur reçoit le Mercredi, de 18 à 20 heures. » Jean Ballard ouvrait sa revue et sa maison à tous les poètes, artistes et écrivains qui, pour des raisons politiques ou raciales, cherchaient un refuge à Marseille ou en faisaient leur dernière étape avant de quitter la France pour l'Algérie ou le Maroc.

La revue était un centre de vie. Jean Tortel, au comité de rédaction de 1938 à 1966, dit que les *Cahiers* furent pour lui « une quotidienneté poétique irremplaçable, [que] leur action a été grande et qu'ils ont éveillé beaucoup d'écritures qui sans eux n'auraient pu se manifester ».

Jean Lambert, qui avait connu Simone Weil par des amis communs à l'époque de Normale, l'y avait amenée. Et c'est lui qui l'avait encore encouragée à publier son important essai, *L'Illiade ou le poème de la force*. L'essai, déjà sur épreuves chez Gallimard, « avait été ensuite retenu impubliable en période d'occupation allemande ²¹ ». Jean Ballard en fut ravi et l'essai parut aux *Cahiers* en décembre 1940 et en janvier 1941, signé Émile Novis, anagramme d'un nom trop juif, qu'elle accepta « à cause de ses parents », m'a dit Marcelle Ballard.

« Simone Weil : très messianique ; une grande intellectuelle. Elle traînait sur les mots ; une inspiration révoltée. Très négligée ; ma femme, qui l'adorait, aurait bien voulu la voir plus coquette. À nos mercredis, des amis en sourient, puis bientôt ne sourient plus ; elle avait un public. Une insouciance parfaite de l'argent. » Ainsi l'évoqua, pour moi, Jean Ballard, que j'eus le bonheur de

21. D'après mon entretien de 1976 à Paris avec Jean Lambert.

rencontrer au printemps 1973, deux mois avant sa mort, grâce à l'efficacité du père Perrin.

Elle aimait les bébés. « Ma petite Françoise était dans son berceau ; très attendrie, Simone se penchait sur elle, l'air un peu sévère, et lui parlait en grec », raconta Marcelle Ballard. Elle aimait l'amour. Sur l'album de Marcelle il y a une dédicace de Simone à Françoise. Parmi tant de noms illustres (de Valéry à Saint-John Perse et Léger, d'Adamov à Breton), brille pour la petite un passage de l'*Antigone* de Sophocle, en grec et dans la traduction de Simone. « Amour invisible... qui t'abats sur les demeures... Qui te possède est fou... » La dédicace dit : « Pour que Françoise lise le texte et la traduction — surtout le texte — quand elle aura seize ans ; et que ses parents gardent une trace du passage de quelqu'un qui par eux se sentait chez soi à Marseille, au moment où tant de gens s'y sont crus exilés. »

D'habitude elle se tenait dans un coin du canapé en coquillage plein de livres, le plus près de la fenêtre, ou dans un petit fauteuil en faux cuir et bois, style 1920. La pièce, identique aujourd'hui, était alors « plus vivable » — Marcelle Ballard m'y accueillit avec émotion. Les objets palpitaient, la lumière d'un après-midi de fin d'été à la mer souriait sur le tissu rayé du divan, sur les coins des couvertures jaunies, sur la porte protectrice vers le toit.... Le gros poêle ronronnait cordialement. Jean Tortel se souvient de Simone tenant presque toujours les mains dans ses poches et regardant toujours au-delà. Elle avait l'air absente, mais ne l'était pas, « car elle pouvait entrer d'aplomb dans ce qu'on avait dit une heure avant ».

« Parfois elle prenait un livre et ne se mêlait pas au mouvement perpétuel. Nous passions des semaines sans rien se dire. » Jean Tortel, au visage plein et cordial, à la voix chaleureuse, proche de la terre (né vaclusien de grands-parents paysans, il émane pour moi le rythme intérieur des hauts cyprès qui entourent sa maison avignonnaise), cherche ses mots avec fermeté.

Simone Weil : « Cône de laine noire, elle était sans corps, une espèce d'oiseau de nuit ; sa pèlerine immense, ses grosses chaussures, ses cheveux raides. Elle avait une bouche immense, sinueuse ; elle regardait par sa bouche. Si elle avait été attirante physiquement, elle aurait été extrêmement attirante sexuellement et sensuellement,

évoque-t-il. Oui, car Simone Weil était impossible, mais pas irrédelle du tout. » Il fait surgir Adamov ; lui aussi avait une pèlerine : « Deux figures du Jugement dernier, un côté terrifiant chez eux ».

« Elle vivait dans une dimension qui n'était pas la nôtre. Elle ne supportait pas la vie, la médiocrité ; elle vivait en dehors. Elle voulait nous absorber tous dans la dimension de l'absolu et implorait une satisfaction totale. Autrement, elle pouvait dire des choses impitoyables avec sa voix sans éclat, humide, noyée, sans jamais rien d'approximatif. Il y avait une espèce de contradiction entre son attitude de prière humide (elle salivait un peu, ses yeux brillaient) et son côté coupant, ironique. Elle donnait mauvaise conscience. À des moments, on ne pouvait pas la supporter. » Jean Tortel s'arrête. Il veut bien la retrouver dans son souvenir. « Voilà : quand on parlait de choses indifférentes, pour se dégorger, je *sentais* son mépris. »

Tortel ne l'a jamais vue manger ; il sait qu'elle fréquentait les petits restaurants arabes des quartiers populaires, pour manger comme les plus pauvres. « Fumer, oui ; une fois, sur le matelas de sa chambre ensoleillée, je l'ai vue se tordre par manque d'une cigarette, qu'on ne trouvait pas. C'est la seule fois où je l'ai vue humaine. » Elle ne l'était jamais. Étouffant au souvenir de cet air raréfié que l'on respirait auprès d'elle et de son exigence de la dimension continue de l'*être*, Tortel déclare « ne pas avoir été un ami » pour Simone. Et, ajoute-t-il, Jean Lambert lui-même, « très ami, parfois la fuyait. Elle était très solitaire en réalité ».

Mais, « à un moment donné, elle avait beaucoup de confiance en moi. 1941 : la résistance des braves petits qui se réunissaient au bistrot dans la soi-disante zone libre et projetaient un réseau pour sauver les gens. Simone Weil était en danger et dangereuse, elle n'a pas pu participer. Car elle poussait tout jusqu'au bout, elle était très utopique : qu'on lui trouve un avion, et qu'elle puisse jeter des tracts invitant à la paix, à l'amour, parmi les prisonniers de guerre... » Tortel réfléchit. Puis il dit : « Je crois qu'elle était profondément métaphysicienne ; oui, un être métaphysique. Et il me semble que la partie la plus importante de sa vie, c'est le côté de l'engagement, le côté qui peut toucher les gens. »

Simone va et vient entre nous, comme portée sur des vagues successives. Maintenant, le souvenir se détend. Une autre jeune

filles entre en scène, que j'ai connue par la suite : Malou David, dix ans plus jeune que Simone, très vivante et agréable, fiancée heureuse à l'époque. Simone était très amie avec Malou ; elles travaillaient ensemble à la diffusion clandestine des *Cahiers du témoignage chrétien*. « Ils sont venus tous les trois une fois chez moi. Malou très méridionale, jolie, très brune, ouverte à la vie et à l'amour, était sincèrement chrétienne et avait dû frapper Simone par sa chaleur affectueuse. » Un passage des *Cahiers* vient frapper à mon esprit, avec insistance :

« Vocation (de penseur, etc.) ou vie heureuse ? Lequel vaut mieux ? Nous l'ignorons. Vocations incompatibles (à partir d'un certain degré de grandeur)... Tout se paie, mais réciproquement, tout a des compensations. Mais l'un et l'autre à un niveau soit inférieur, soit égal, soit supérieur. Et qu'en sait-on ? ²² »

Et la nécessité d'obéir à sa propre vocation d'une vie orientée vers la vérité s'impose en Simone Weil très tôt, à ses quatorze ans, après une crise de désespoir sans fond. Nous le savons d'après sa lettre IV au père Perrin, qui a été publiée posthume sous le titre « Autobiographie spirituelle » (une expression à elle) dans le livre *Attente de Dieu* qu'elle avait souhaité pour « étendre aux autres » son dialogue avec le dominicain.

Pendant sa vie terrestre, elle fut surtout voilée par son manque d'adaptation aux équilibres contingents et ressortit par ses contrastes, ses contradictions. D'où la perplexité, l'être-en-suspens, devant une synthèse d'impressions, devant un portrait d'elle.

C'est dans le domaine de la poésie que Jean Tortel l'évoque maintenant. « Simone Weil voulait être poète. Pour elle, le style poétique était le suprême degré de la parole. Elle avait une sorte de passion, de vénération pour Théophile de Viau ; elle avait toujours dans une de ses poches le *Pyrame et Thisbé* comme une Bible. Un jour j'eus l'imprudence de lui dire : " Théophile était très probablement athée". Elle rétorqua : " Comment pouvez-vous penser que la seule

22. Simone Weil, *Cahiers* I, *op. cit.*, p. 262.

conscience, le seul homme-homme de son temps n'ait pas eu la foi ?" À partir du moment où l'idée de Dieu n'était pas admise, c'était fini. Le dialogue devenait impossible. »

Elle recherchait la relation de chacun avec Dieu et l'être véritable de chacun. « Je crois qu'elle était peu capable de sortir d'elle-même, de son problème. Tandis qu'il y avait des choses qui ne l'intéressaient aucunement, elle était intéressée à l'être. Ou les personnes participaient à l'être (participants d'office : opprimés, malheureux, simples, pauvres ; intellectuels, dans la mesure où ils parlaient de Platon, de Scève, de Racine...) ou elles n'existaient pas. »

Le visible et l'invisible, le naturel et le surnaturel : l'alternance de ces deux aspects du tissu de la vie se cache dans chaque pli de l'écriture weilienne et la rend unique. Au quotidien, elle est le fondement d'une exigence de perfection trop haute, trop sévère, trop urgente, qui a brûlé ses années terrestres de génie-femme et a rendu difficiles ses relations avec les autres.

« Jamais je ne l'ai vue assise calmement à la terrasse d'un café... » remarque Tortel. Puis : « Elle était fascinée par la strophe 367 de la *Délie* et la citait souvent... "En mon corps : mon Âme, tu revins, / Sentant ses mains, mains célestement blanches, / Avec leurs bras mortellement divins, / L'un couronner mon col, l'autre mes hanches ²³." Ces vers exprimaient celle qui était peut-être sa recherche la plus essentielle, la recherche d'unité entre l'âme et la chair. »

23. in Maurice Scève, *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par Pascal Quignard, Mercure de France, 1974, p. 196.

Annexe

Simone Weil aux *Cahiers du Sud*

Liste établie d'après la bibliographie des sommaires

(à paraître aux éditions Jean-Michel Place).

Les * indiquent les titres signés Émile Novis.

- « L'Iliade ou le poème de la force (I) », 230, 1940. *
- « L'Iliade ou le poème de la force (II) », 231, 1941. *
- « À propos des Jocistes », 234, 1941. *
- [Note sur des conférences : Marcel Brion sur le taoïsme ; M. Cornil sur Hippocrate ; la soutenance de thèse de Gaston Berger], 235, 1941. *
- « Sur *L'Avenir de la Science*, par Louis de Broglie, André Thérive, Raymond Charmet, Pierre Devaux, Daniel Rops, le R. P. Sertillanges », 245, 1942. *
- « L'agonie d'une civilisation vue à travers un poème épique », 249, 1942. *
- « En quoi consiste l'inspiration occitanienne », 249, 1942. *
- « Réflexions à propos de la théorie des quantas », 251, 1942. *
- « Morale et littérature », 263, 1944. *
- « L'Iliade ou le poème de la force », 284, 1947.
- « Éclair » ; « Nécessité », [poèmes], 284, 1947.
- « Correspondance avec Joë Bousquet, (avril-mai 1942) », 304, 1950.
- « Lettre aux *Cahiers du Sud* sur les responsabilités de la littérature », [à propos de la responsabilité des écrivains dans la défaite de 1940], 310, 1951.

À la demande de l'auteur, ce texte peut-être librement reproduit et traduit, mais toujours avec indication d'origine, même pour des citations courtes.

M.

En vue du N° spécial sur la Province, la revue ESPRIT aimerait être renseignée, en ce qui concerne votre ville et votre région, sur les points suivants :

1° - En quoi estimez-vous que votre ville, avant-guerre, souffrait de l'étouffement de la vie de Province ? Quelles étaient à votre avis les causes générales et les causes particulières à votre région de cette défaveur ? Qu'apportait-elle, par contre, aux valeurs positives de la vie provinciale ?

2° - Y a-t-il eu un commencement de renouveau du fait de la suppression des communications avec Paris depuis Juin 40 ? Donnez-nous le programme précis des activités qui sont nées chez vous de ce fait.

3° - Quels remèdes voyez-vous aux langueurs de la vie provinciale ? Généralement ? Localement ?

Nous espérons que vous voudrez bien vous livrer pour nous à une enquête parlante et précise dont le résultat figurera dans notre numéro spécial.

Nous sommes au regret de vous presser un peu. Il nous faut avoir votre réponse le 15 Juin au plus tard. Plus tôt serait mieux.

Avec mes vifs remerciements.

E. MOUNIER

Directeur d'ESPRIT.

Cher Monsieur

Quelqu'un de chez vous ne

pourrait-il répondre à cette petite enquête ?

Je vous en remercie. Ne pourrions-nous dorénavant échanger nos sommaires [-] ? Ce serait plus vivant. C'est par accident qu'Esp. a peu parlé des Cahiers dans sa revue : mal dirigés, sur un poète lunaire, je vais aviser un chroniqueur plus diligent.

Vôtre E. M.

La réponse de Jean Ballard que nous reproduisons ci-après est, comme la requête d'Emmanuel Mounier, extraite des archives des *Cahiers* déposés à la bibliothèque municipale de Marseille. Les notes font référence au texte de la version manuscrite du courrier tapé, comme d'habitude, à la machine — ceci afin que soit peut-être un peu plus dit « ce que nous [Ballard] pensons ».

les cahiers du sud

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE

Chèques postaux : MARSEILLE 137-15
Téléph. : Dragon 53-62



10, Cours du Vieux-Port - MARSEILLE

Marseille, le 4 Juin 1941

Monsieur E. MOUNIER
Directeur d'ESPRIT
Boîte postale 62
LYON - TERREAUX

Cher Monsieur,

Inclus notre réponse à l'enquête de votre numéro spécial.
Nous paraissions un peu dur pour Marseille et encore nous ne
disons pas tout ce que nous pensons !

Croyez, cher Monsieur, à l'assurance de mes sentiments
les meilleurs.

Jean BALLARD

1°- Marseille, depuis une quinzaine d'années, n'était pas à proprement parler, « Province ».

C'est ainsi que notre revue a toujours été en contact direct, non seulement avec Paris, mais avec la Belgique, la Suisse, les divers centres provinciaux, et surtout [avec l'Afrique du Nord ^a].

Marseille, lieu de transit, voyait passer écrivains et artistes, dont la plupart nous rendaient visite. Pendant les mois d'été, ce commerce intellectuel devenait aussi intense qu'à Paris. Et pendant la saison d'hiver, Le Rideau gris pour le théâtre, La Société d'études philosophiques, Clairière, etc. étaient particulièrement actifs.

Par contre, cette activité se heurtait à l'indifférence de la masse et même des prétendues élites. La plupart de ces manifestations ne se déroulaient que devant un public maximum de trois cents personnes, toujours les mêmes.

Le Félibrige était aussi représenté à Marseille par deux ou trois sociétés plus « folkloriques » qu'intellectuelles et se recrutant dans un milieu différent mais aussi réduit que « l'avant-garde » locale.

Les seules manifestations à succès étaient patronées par des partis politiques : Aragon a parlé de poésie en 1937, devant une assistance record, mais à la Maison de la culture. Claudel a eu le même succès, mais présenté par L'Éveil du Provençal, le journal du Diocèse.

L'indifférence aux choses de l'esprit est imputable :

a) à l'esprit strictement pratique et positif des Marseillais... si peu connus et qui s'absorbent dans leurs affaires, se détendent uniquement dans une [atmosphère de farce ^b] ou dans le plaisir léger.

b) Les journaux répondant aux besoins de ce public en flattent la facilité naturelle et se refusent pratiquement à toute publicité non payée pour les manifestations de l'Esprit.

c) Le Théâtre y est [inqualifiable ^c] parce que trusté.

a. [avec l'Afrique du Nord et l'Étranger]

b. [atmosphère de grosse farce]

c. [au-dessous de tout]

Et pourtant le monde du Commerce et de l'Armement, par [amitié ^d], goût d'un certain luxe, ou [besoin de rachat ^e], a toujours aidé certaines manifestations. De là vient que les CAHIERS DU SUD offrent le paradoxe unique et bien marseillais d'une revue littéraire ayant de la publicité industrielle.

2° - Toutes les activités d'avant-guerre ont repris normalement à Marseille depuis le mois d'Août.

[Le climat du Montparnasse s'y est accentué ^f], de très nombreux parisiens s'étant repliés en notre ville.

Cette activité présente est illusoire. Elle gravite autour du même noyau marseillais et quand la ligne de démarcation sera rouverte on imagine aisément que tout redeviendra pareil.

3° - Il n'y aura de vie intellectuelle en Provence que par la coordination des mouvements. Il faut, en chaque grande ville, un centre de conférence, d'exposition, etc. financé par la ville et géré corporativement. [Un nouvel esprit ^g] peut réaliser cela avec la souplesse qui convient.

Un dernier mot : rien ou presque à attendre du Félibrige, activité toute littéraire et sur quoi certains se trompent étrangement.

Marseille est en Provence mais n'est pas de Provence. Elle doit être sur le plan spirituel, comme sur le plan matériel, un centre d'accueil et de rayonnement entre la France et son Empire, entre l'Orient et l'Occident. On ne peut donc réduire le problème marseillais à un problème provincial. Mais d'abord il faut que les « provinciaux » marseillais prennent conscience de leur mission qui est de se dépasser, d'échapper à la facilité de leur climat. Les Marseillais doivent d'abord être dignes de Marseille.

d. [snobisme]

e. [remords]

f. [La débâcle y a accentué le climat « grandes vacances »]

g. [L'ordre nouveau]

Nous remercions Pascale Félizat de nous avoir indiqué cette
correspondance perdue dans les dossiers du fonds Ballard
déposé à la bibliothèque municipale de Marseille, et
Claudine Irless de nous avoir autorisé à les copier.
Enfin, nous remercions tout particulièrement
Mme Françoise Jacquemet-Ballard d'en
avoir autorisé la publication.

Marseille, ce mardi matin
16 juin 1964

Janot chéri,

Le Gérard a bien dit que tu étais « au poil » mais je me demande toutefois si tu as bien dormi dans ton wagon-lit. Je te souhaite là-bas un aussi beau temps qu'ici : le vent s'est calmé, il fait radieux.

La fille a, paraît-il, passé une excellente soirée avec Gé, et Claude et Pierre Gay. Dîner au « Tonkin » rue Glandevès puis danses au Scotsch. Retour à 2 heures 30... comme elle a couché dans ta chambre, je n'ai rien entendu. Ce soir, elle jure de se mettre au lit à 20 heures !

Au courrier, seulement des broutilles me concernant. Mais cette bonne lettre de Jean Rostand que je te communique. J'ai vite appelé Mounin (que j'ai eu) pour la lui lire : il était tout content. Et tâchera de venir la semaine prochaine pour nous rencontrer, avant le grand départ en vacances (enfin, les siennes, car pour ce qui est des nôtres...).

Les maçons sont à notre hauteur et sont encore accrochés à nos fenêtres. Cette fois c'est la deuxième couche, et le figolage des rebords fenêtres. C'est tellement abîmé que ça leur donne un tintouin fou !

Si j'étais partie à Amphion ça n'aurait pas arrangé le boulot.

Je te laisse pour les broutilles et le réamorçage des étiquettes. Pute de vie ! Ne prends pas dix rendez-vous dans la journée et, dans la mesure du possible, protège ta sieste.

De très douces bises.

,
Marcou

Marseille, ce mecredi

17 juin 1964

8 heures 45

Oui, mon chéri, je suis déjà au grenier depuis trois quart d'heure ! D'abord parce que les maçons avaient encore besoin de passer par chez nous — et comme ils en sont au fignotage des fenêtres !

Puis, hier après midi j'ai vu arriver Gilberte, laquelle avait profité de la belle voiture de son ami René Cotte venue chercher ses parents à Gémenos. Elle a discuté avec son fils (de plus en plus con et de plus en plus mou sur le plan pratique, avec son aspic de femme toujours au milieu) ; elle a dîné et couché à la maison, et ce matin à 7 heures la voiture de Cotte était sous nos fenêtres. Donc je me suis levée de bonne heure pour profiter encore quelques minutes de la présence de Gil. On ne peut pas dire que nous sommes aidées sur le plan des rencontres. (Nous avons conclu qu'une section des « emmerdeurs du ciel » s'occupe tout spécialement de nous.)

Je viens de faire une petite commande (huit numéros anciens) pour une université du Québec. Et je vais tenter de continuer mes étiquettes !

Ah, hier après-midi, il est passé aussi la ravissante fille aînée des Bosshard, Anne. Dix-huit ans, jolie comme un cœur, et danseuse au Châtelet (avec ses yeux en amandes elle ressemble beaucoup à Géraldine Chaplin). Elle se repose quelque temps chez une amie. Ce sont déjà les semaines où passent les voyageurs... Alors je stoppe le travail et ça me turlupine.

Putain de sort ! je reçois ta lettre d'hier : j'ai le vertige, le tournis, le tournagua, la nausée. Mon chéri tu es d'une imprudence folle : tu crois avoir encore les artères et le cœur de tes quarante ans. Tu veux trop en faire dans un laps de temps trop court ! au lieu d'étaler tes rendez-vous ; de t'accorder un peu de respiration, voire de solitude. Je relis ta lettre avec un affolement grandissant. Ce rythme infernal va te rétamé.

Le coup de la chambre est vache. Mais avec les hordes de touristes, n'importe quel hôtel devient impossible. Il faut prévoir ses déplacements trois mois à l'avance.

Bravo pour la nouvelle de l'information. Ce Loyau est un bon aloyau. 5 000 francs, lorsqu'ils tombent, sont toujours bons à prendre.

Je pense avec délectation aux pâtes au pistou ! Ce coin m'a vraiment plu ! Et Demay est quelque chose comme Dieu le Père du secteur. Quant aux pneus, j'ai toujours pensé que ces mots d'euphorie ne cachaient rien de solide. Mais s'il fait des prix, on pourra voir... J'en discuterai avec Françoise.

Je viens d'avoir enfin Jacques Ponsard au bout du fil. Il me jure que tous les numéros ont été expédiés hier matin. Mais, bien sûr, nous n'avons pas encore le numéro témoin.

La lettre ci-jointe de Claude Clément me fait plaisir — mais je me réjouirai complètement quand j'aurai entre mes mains toutes les places...

Quel dommage de ne pouvoir assister au cocktail de Gallimard ! Sur ce, je retourne au boulot étiquettes... Il fait beau, très chaud.

De tendrounettes bises de ta vieille

Marcou

Marseille, ce jeudi 11 heures
18 juin 1964

Janot chéri,

Coup d'œil sur le courrier du matin :

1°- La Foire de Marseille renouvelle, et envoie texte avec petites corrections.

2°- Chèque de 200 francs de Pierre Poulain pour la Compagnie nationale de navigation. Je vais répondre.

3°- Très bonne lettre de Robert Levesque qui dit des choses très pertinentes — et élogieuses — sur le fronton. Je te l'envoie.

4°- Ce mot de Mlle Dupas — aigrelet — de la Publicité littéraire.

5°- Une douzaine de brouilles, dont je vais me charger.

Ah, je reçois à l'instant un coup de fil de Mme Boyer, secrétaire

du général Clément, me demandant quelles représentations on voulait. Je lui est expliqué que nous avons deux places pour *toutes* les représentations, mais que pour les opéras donnés plusieurs fois, c'était le soir qui leur convenait le mieux. « Ah, m'a-t-elle répondu, si tout le monde était aussi accommodant que vous ! » « C'est normal, puisque nous sommes à deux pas. »

La fille a, ce matin, la méga séance chez Todrani. Du coup, elle n'est pas allée à Saint-Thys. Et il m'a bien précisé, hier soir, qu'elle ne prenne pas la voiture, qu'au besoin il la raccompagnerait ! Les piqûres risquant de provoquer un peu de fading dans les réflexes.

Sur le plan santé, cette pauvre gosse n'est pas aidée. Sur les autres non plus d'ailleurs ! L'autre soir elle a expliqué longuement à Gilberte le fonctionnement du centre ; les approches des enfants, etc. Gil m'a dit ensuite qu'elle a été frappée de son sens pédagogique, de son flair psychologique (et que l'on ne lui a pas appris !), et par ses réflexions extrêmement pertinentes qui touchaient en elle le professeur chevronné.

J'ai ta lettre d'hier matin. Tu ne mets toujours pas *le jour*.

Ton ami Grimaldier vient de venir. Tu as aussi à la maison une lettre exaltée de Pélat. Tous très, très contents ! On va te voter des félicitations ! (Personnellement je préférerais une boîte de chocolats.)

Je pense que tu as maintenant une chambre calme. Car ces salons font parti des « suites » donnant sur le boulevard Raspail. Ce que prenait toujours Castel au temps jadis. La méga chambre pour moi, la méga chambre pour lui, et le petit salon entre où l'on se retrouvait mondainement pour le petit déjeuner !

Très bonne ton idée de demander une réponse à Jean Rostand ! A-t-il accepté ?

Reçu ce matin notre numéro justificatif. Donc, en principe, tout le monde l'a maintenant en mains.

Mille tendres bizounettes de ta vieille

Marcou

Marseille, ce vendredi matin
9 heures 1/4
19 juin 1964

Mon Janot chéri en fusée,

Ces salauds de facteurs ne sont pas encore là ; nous avons l'équipe la plus lente du monde ! Il y avait heureusement deux brouilles dans le courrier d'hier après-midi. Notamment l'avis de l'Office chérifien des phosphates du virement effectué à notre compte. Ceux-là sont corrects. Et une lettre amicalement triste de la Compagnie mixte pour confirmer la subvention ramenée à 500 francs.

La fille t'a écrit hier en fin d'après-midi et j'ai posté sa lettre en allant lui acheter de la véganine. À écouter les dentistes, on ne doit jamais rien sentir.

Pour la distraire j'avais organisé un bridge avec Clairette et Batia. Des coups assez fumants. Je ne sais pas ce que tu pouvais faire hier soir, mais j'ai tout gagné !!!

Le temps est extrêmement lourd : ça se prépare pour le week-end. En principe, ce soir, Clairette et moi allons à Cassis pour le vernissage des peintures Mairie.

Enfin le courrier, à 10 heures ! Ta lettre d'hier, avec ses vertiges, ses mouvements, ses rencontres. Oui, ce Dumont est très gentil et la lettre que je t'envoie est presque affectueuse. Il y a des « relèves » de haut vol ! Mais ton papier sur « Jeunesse du gaz » a dû le toucher au cœur. S'il n'y avait pas toi pour le côté merveilleusement présent du magazine...

Une lettre de Jacques Borel à Lartigue, demandant avec inquiétude si le numéro 376 est le dernier ! Je le suppose rassuré à l'heure actuelle.

Pour ce voyage, tu n'as pas de chance avec l'hôtel ! Ils ne savent plus garder en réserve quelques chambres convenables pour les vieux clients : ils sont dépassés par l'ampleur de l'affaire.

Tu rentres donc pour la Saint-Jean. Je vais écrire un petit mot à Marinette pour l'inviter — car je la suppose vraiment fâchée.

J'aurai quand même bien voulu que tu rencontres les Léger. Mais dès que tu pars, tu as l'obsession du retour.

La dépression Mottez entre encore dans la catégorie des trucs que je n'admet pas. Il a marié ses quatre filles — ce qui est bien le comble de la chance ! —, il a une bonne retraite, il bricole ce qui lui plaît, et monsieur s'offre une crise nerveuse. Zut !

Te laisse pour la mise à jour brouillilles. Pas de méga commande, hélas !

Marie te prie de ne pas trop te bousculer, de faire la sieste... Hier soir, elle a préparé une soupe au pistou divine !

La fidèle vestale (ou faible vieille) t'embrasse bien doucement.

Marcou

Marseille, ce samedi matin
20 juin 1964

Janot chéri, coureur de fond,

J'ai ta lettre de jeudi soir-vendredi. Tu fais des miracles, mais tu te crèves ! (J'espère que tu n'as pas la chaleur horriblement lourde d'ici ; le temps est à l'orage, c'est effroyable).

Ce matin, au courrier, accord de la Compagnie internationale des wagons-lits. Et le chèque de 1 000 francs accompagné de la lettre ci-jointe de M. Pella.

Couten est Grand Prix d'Honneur dans la catégorie Salauds-Champagne. (Hors concours, étant Délia Laforgue.)

Mais Tania, mon chou, est pour des semaines en Grèce et dans les îles. Elle sait s'organiser des voyages cette charmante fille !

Dieu merci, Carlos a échappé à Denyse ; et il ne l'a pas invitée ! Grâce lui soient rendues ! D'ailleurs, s'il avait cédé à un vague attendrissement, il aurait eu besoin de huit jours pour se remettre. (Elle a dû penser : cette salope de Marcou a dû donner des ordres !) Je rigole !

Tu as fait une belle lettre à Julien Cain. Bravo. J'expédie à Merlet le numéro *Kazantzakis*.

Merci des nouvelles de Polad : je répercute sur la famille. Les deux histoires sur de Gaulle sont magnifiques : merci d'avoir pris le temps de les écrire.

Aujourd'hui, c'est le jour des brouillies-réclamations. Vraiment, l'expédition des numéros à l'étranger par les soins de la SOPIC amène un pourcentage inquiétant de désintégrations... Il faut répondre, s'excuser et renvoyer des exemplaires. Zut.

Hier soir, avec Clairette, nous sommes allées au vernissage des toiles Mairie de Cassis. Vu Lily Pastré, encore pour quelques jours à sa chapelle et qui attend au plus vite un coup de fil de toi. Elle venait d'apprendre à l'instant la mort subite d'Ébrard (ce n'est même pas dans le journal de ce matin). Il n'a pas dû se remettre de l'achat de mon parfum, l'autre jour...

Les toiles choisies sont en forte baisse de qualité. Rien n'émerge.

Nous avons ensuite mangé sur le port : il faisait beau et calme. C'est quand même malheureux de ne pas pouvoir s'offrir assez souvent des petites joies de cette sorte.

Françoise va à midi chez Todrani, pour la jaquette de sa dent. Pas aidée, la pauvre poulette... Et la jeune Anne Bosshard vient déjeuner avec nous.

Je pense que demain tu vas FLÂNER... Es-tu demeuré au 7^e dans les loges d'artistes ?

Ce temps orageux me vide les nerfs. Et j'ai un gros cafard. Boris Caragea m'a fait prévenir par Alice qu'il filait à la biennale de Venise. Il a fait téléphoner hier par quelqu'un, à Marie, qui n'a rigoureusement rien compris. Bref, il m'attend là-bas. Tu te rends compte... Décidément, je ne suis pas aidée, moi non plus. (Un seul point attendrissant : je pense qu'il peut avoir les plus belles filles du monde dans son lit, et qu'il a encore envie de me retrouver !) Il y a, à la biennale, des choses de lui. Mais il ne reste que quelques jours, et ne peut quitter l'Italie.

*Saloperie d'existence. Et tant de femmes regorgent d'argent !
Cette salope de Mme Ébrard. Merde —
Je t'embrasse fort*

Marcou

7

Ce lundi matin 22 juin 1964

Janot chéri,

J'ai trouvé ce matin tes deux longues lettres de dimanche et lundi. Je suis un peu effrayée par cette débauche de travaux, de visites, d'entretiens, de projets — et cela en un laps de temps trop court. Cette euphorie, tu ne l'as jamais à Marseille !

Au courrier, uniquement des brouilles dont je vais m'occuper ; mais je préfère d'adresser ce mot à midi, car il arrivera alors demain matin.

Tour d'horizon rapide de tes pages. La Caisse des lettres : 5 000 francs ça n'est déjà pas si mal ! Surtout qu'ils doivent avoir des masses de quémandeurs.

Oui, ce pauvre Ménard, qui se lamente sur sa vie intérieure, mais dont le portefeuille se gonfle agréablement. Je vois qu'il fait à tout le monde son petit numéro de « poète écartelé ». Allons, les gens ne sont jamais contents... Tu as raison, c'est un fidèle, et je m'efforce de ne pas trouver comique cet horrible déchirement... Je ne m'étonne pas de sa surprise devant les efforts extraordinaires de S.J.P.

Très intéressant ton « contact » avec ce M. Auroux. Je te questionnerai mieux de vive voix. Je note pour un service.

Bien pour Chaulot ; bien pour Michel Deguy.

Quant à Carlos et sa Camargue, comme toujours M.M. avait raison : il cédera au caprice de sa mère, qui veut se retirer et que ses deux hommes travaillent pour elle, sur la Côte. Il y a des mois qu'elle travaille dans ce sens et la Carmen obtient ce qu'elle veut !

(SI PAR HASARD, demain tu as quelques minutes de libre tu pourras passer 46, rue de Babylone, chez le libraire Guy BOUSSAC — celui de la grosse commande de l'autre semaine. Pour le connaître ; savoir si c'est une Université qui a demandé tout cela ; lui suggérer une autre commande...)

J'espère que tu auras passé hier des moments féconds avec Jean Rostand. Et, je crois, dans une propriété magnifique ! Peut-être, lui aussi, a-t-il des idées sur les *Cahiers*. Une greffe...

J'ai vu, comme si j'y étais, la soirée Ionesco... Le Vianu en

question était le mari (très effacé, mais chic je crois) de la maîtresse en titre de Raléa. Et ce Vianu vient de mourir ; je l'ai su par Alice qui l'aimait beaucoup. Moi, je l'avais rencontré une ou deux fois, mais c'était toujours sa femme qui tenait le crachoir. Elle, en principe, accompagne Raléa dans tous ses voyages.

Bon, mon chéri, je vais plonger dans les broutilles. Je pense que tu as eu ce matin ma grosse enveloppe avec les lettres tapées.

Françoise a donc été à Toulon tout le week-end ; je ne la verrai que ce soir. Quant à moi, j'ai fait la sieste, puis Gérard et sa mère m'ont enlevée pour un bridge chez les Boukobza (richissime Nord-africain) ; ils ont une superbe villa au Prado, arbres, pelouses, jardins et tout et tout. Et j'ai continué à gagner. Le pauvre Gérard souffrait beaucoup *because* une dent de sagesse ; je l'ai gavé de véganine.

C'est donc mon dernier mot. À mercredi mon petit Jean. Je t'embrasse très fort

Marcou

Marseille, ce lundi matin

3 août 1964

Janot chéri des musiques célestes,

J'espère que tu passes des heures sublimes, entre le ciel, l'eau et la musique.

Ici, un sirocco du tonnerre ! à se croire à In-Salah. Hier matin, j'ai travaillé avec courage (épongement du courrier et paquets pour sœur Chantal). L'après-midi je suis allée revoir *Certains l'aiment chaud* avec Marilyn Monroe, et j'ai ri aux larmes. Puis, un pot avec Clairette et Gérard, la première préparant ses valises pour Megève. Enfin, bain et lecture. Terminé le livre d'Orieux : un cas assez intéressant, mais un je ne sais quoi dans l'histoire et l'écriture qui ne m'accroche point.

La fille est rentrée tard : un immense incendie du côté de la

Ciotat obligeant les voitures à un très grand détour. Incendie également à Château-Gombert, au Collet-Redon : on a évacué plusieurs villes, dont celle des Aviérinos ! Entre les fous et les malveillants, il ne restera plus un arbre sur la Côte d'Azur.

Ce matin, au courrier, des brouilles, et des poèmes que je juge mauvais. Ainsi qu'une lettre de M. A. Beaumont, accompagnée de la traite de 600 francs payable fin août.

Bien sûr, on a encore raté le Tiercé qui rapporte gros. Pas de chance les Ballard ! Mais peut-être que la prochaine fois...

Marseille, ce mardi matin
4 août 1964

Janot chéri,

Avec les brouilles puantes du courrier, il y avait tout de même le règlement (500 francs) de FOURNIER-CIMAG.

Mais rien d'Agnès Bériot — qui est peut-être partie sur les traces de ses navigateurs. À moins qu'elle n'ait envoyé l'ensemble à Guerre ? mais cela me surprendrait.

Hier un mot de Tortel, annonçant le renvoi des poèmes de Lugi et de l'article de Réda, ainsi que du lot de textes mallarméens. Les deux grosses enveloppes sont arrivées ce matin. Tortel ajoute : « Pour Mallarmé, je vais *essayer* d'écrire quelques lignes. Si j'y arrive, tant mieux. »

Lartigue, qui n'est pas venu hier, prendra connaissance du tout cet après-midi. Par contre, il est passé le poète Bernard Mazo (le poète dont nous avons retenu des textes, puis dont la plaquette a paru) ; très sympa, connaissant fort bien les *Cahiers* — qu'il juge exceptionnels ! —, il ressemble un peu à Réda, mais un Réda plein d'entrain et de jeunesse. Il reviendra spécialement de Toulon demain soir pour voir Lartigue.

Ah, une carte charmante de Mitura Arghézy : ils sont à Genève. Elle me laisse entendre que son père a été très malade à Bucarest.

Chéri-des-plages-blondes, j'ai reçu tout à l'heure tes deux lettres,

du 2 et 3. (Et jamais tu ne mets le *jour*, ô mon amour oublieux.)

Il est donc vrai que les hôtels ont de la place ; les gens grouillent, certes, mais ils campent, mais ils louent des chambres avec cuisine ; mais ils vivent encore plus à l'étroit que chez eux pour être SUR LA CÔTE ! Les hôtels genre Venise perdront toute leur clientèle : on n'a pas quatre étoiles — et les prix *ad hoc* — avec un confort minimum. Toute l'hôtellerie française doit réviser sa façon de concevoir le commerce.

J'ai déjà lu un excellent compte rendu du premier concert, celui de samedi soir. Tu pourras discuter le coup avec Georges Léon, dont je me souvient parfaitement. Heureuse de savoir que Lisette a pu venir, avec Hélène et ses deux enfants. Fais-leur mes amitiés.

Cet « Amour le plus tendre » me poursuit ; il s'en dégage une certaine douceur en une époque où la rouerie triomphait dans tous les domaines. Le chevalier et sa comtesse ont su triompher des obstacles et de leurs propres défauts : ils ont réussi une union parfaite. Chose admirable au XVIII^e siècle (et dans les autres aussi d'ailleurs).

La fille, qui est venue déjeuner hier, et qui s'est couchée le soir fort tôt, nous a raconté en détails son voyage et nous a fait rire avec les histoires de Radouge (la fatma de Daguy), l'irruption du rat en pleine nuit et du crapaud aux aurores. J'ai l'impression que Daguy ne doit pas beaucoup fermer l'œil ! Pour Françoise, cette première journée de reprise du boulot a été dure. Les enfants sont abrutis par la chaleur (il fait poisseux, comme à Douala).

Je te laisse, mon chéri, en te souhaitant bonnes soirées, brise fraîche, musique divine. Je t'aime de toute ma tendresse et je t'embrasse

Marcou

Marseille, ce mercredi matin
5 août 1964

Mon Janot des soirées frémissantès,

Miracle : ce matin, au courrier, il n'y a que ta lettre d'hier et

deux broutilles (abonnements). Si les gens pouvaient comprendre que nous avons besoin d'un peu de repos !

L'île de Gorée, dans la baie de Dakar, reçoit toutes les brises atlantiques et les maisons, aux murs épais, conservent la fraîcheur. Ce brave Boufflers pouvait écrire longuement... Oui, on aimerait lire la correspondance entière de ces deux amants ; à côtés des petites histoires quotidiennes — donc moins passionnantes à nos yeux — il y a sans arrêt ce frémissement pur de l'amour, cette recherche *sereine* de la volupté. Aucun libertinage.

Il fait également à Marseille une température moite, désagréable au possible. Devant ma machine, et la robe aux trois quarts défaite, je ruisselle. La buée sur les lunettes, le corps perpétuellement humide. Dans les rues je zigzague pour ne pas frôler les gens, car mon nez délicat trouve à chaque personne des odeurs suspectes. Ah ! les gens ont des voitures, mais pour ce qui est des salles de bains — et de s'en servir !

Tu fais bien d'offrir un parfum à Mme Gherzi, si aimable, si vigilante.

Et très bien aussi d'inviter Lise, qui est la délicatesse en personne.

Tu arrives donc samedi 10, à midi. Mais n'y-a-t-il pas, le 9 au soir, la soirée de Roquebrune ? Ce sera épuisant de te lever de si bonne heure !

Lartigue est venu hier, et a préparé l'envoi, pour la SOPIC, des trois articles Mallarmé. J'ai eu Lucette au bout du fil et son époux doit passer au début de l'après-midi pour prendre l'enveloppe.

Aucune réaction de Mlle Bériot. Je persiste à croire qu'elle est allée sur place vérifier le circuit des grands navigateurs...

La fille s'est également couchée de bonne heure hier soir. On a mené les gosses à la mer et elle était ensuquée par le soleil... Elle est noire qu'elle est en laide et je tremble toujours en songeant aux possibles réactions pulmonaires. J'atteins ce degré de lassitude maternelle qui me fait souhaiter pour Françoise un mariage à 10 000 km.

Sur ce, je vais faire quelques enveloppes pour la diffusion. En imbibant le papier, tellement ma main est moite.

Repose-toi le plus possible. Je pense à toi avec cette tendresse inquiète des vieux époux, et mon amour plus jeune que jamais

Marcou

Marseille, le jeudi 6 août 1964

Janot chéri des plages sans volupté,

Je viens de trouver ton mot en arrivant d'une course à l'EDF du boulevard National. Ces compteurs de la rue Jaubert, sans « possesseur » ça les rendait fou ! L'humanité fonctionnaire est à tuer ! Alors, fût-ce pour trois semaines ou pour trois mois, j'ai mis les compteurs à mon nom. Mais je leur ai dit — très gentiment — ce que je pensais d'un état d'esprit aussi effroyable. De plus, il faut arriver avec titre de propriété, feuillets d'impôts réglés, pièces d'identité (j'avais bien sûr téléphoné à l'avance !) et ON NE VÉRIFIE RIEN !!! Oh, Kafka, Kafka — tu es resté bien au-dessous de la vérité !

Ce matin, encore des broutilles, et surtout des réclamations. Alors, envoyer des exemplaires, répondre à ceux qui ont transmis l'abonnement — du temps perdu, perdu, perdu...

Il y a toutefois, le virement postal de 300 francs de l'UNDISTRUEILLE MARITIME. (Je tape mal, je suis horriblement fatiguée.) La chaleur humide est pire qu'à Douala.

Rien d'Agnès Bériot. La désinvolture des gens me surprendra toujours. Tu lui téléphoneras de Marseille.

Lisette a eu un très gros choc de la mort de sa mère. C'est une femme qui manifeste peu, mais qui ressent violemment. De plus, il n'y a pas une entente très grande entre Hélène et elle — chacune reprochant à l'autre ses propres défauts !

Hier soir, visite de Todrani, Kochman, Viton, et Mazo — qui a beaucoup plu à Lartigue. On est partis à 20 heures 30 !!

Je vais tenter de te taper ton article. Devant ma machine, j'ai l'impression d'être une gargoulette !

Alors, pas un signe de Le Clézio et rien de Rovini ? Ça peut venir encore.

Aude Sonntag t'entraînera-t-elle jusqu'à Vintimille ?

Les lettres de Mireille se font pressantes. Je rêve de quelques jours au chalet. Il y a le fameux autorail qui part de 8 heures du matin et arrive à 13 heures 15 à Genève. Elles viendraient m'y chercher. Nous verrons. J'ai besoin d'arbres, de REPOS et de SILENCE !

Si je ne suis pas comtesse, toi tu es mon chevalier des longues aventures ! mais comme la route devient pénible. Nous nous aimons : c'est l'essentiel.

Très douces caresses de ta

Marcou

Ce vendredi 7 août 1964
fin de matinée

Bonjour, chevalier des basses finances,

Décidément ce Boufflers te poursuit ! Tu es peut-être sa réincarnation ? Qui sait ???

Je veux vite taper quelques lignes, dans l'espoir que tu l'auras demain ; et j'irai jusqu'à la poste. J'ai d'ailleurs un petit paquet pour le sous-préfet de Thann : il s'est abonné et commande quelques exemplaires. Il y a toujours quelques traces de culture dans les sous-préfets...

Ta lettre d'hier. Ici également, la fournaise. Mais ce matin le temps est couvert et l'orage menace. On peut à peine respirer.

Hier après-midi j'ai préparé le gros colis postal pour Janine et son ambassadeur ; et je l'ai trimbalé ce matin à la rue Grignan. Le nombre de formulaires que l'on doit remplir... Affolant. Je vais signifier à Janine que je l'aime bien, mais que je me refuse dorénavant à pareilles besognes. Je refuse de me transformer en robots-paquets.

Pratiquement rien au courrier, en dehors de ta lettre, de celle du sous-préfet et de trois brouilles.

Sublime, l'article de Sauvy... Bien sûr, on se fatigue beaucoup plus qu'aux siècles derniers. Et personne ne sait plus se relaxer (sauf moi quand j'ai coupé les ponts). Mais il faudrait trois mois pour récupérer vraiment.

Profite bien de tes derniers jours ! Douces caresses de la Comtesse de la Machina

Marcou

Ce samedi matin 10 heures
(octobre 1964)

Avant de me ruer sur les broutilles, je te signale que la FOIRE DE MARSEILLE a payé son insertion (200 francs).

Ta bonne lettre d'hier vendredi. Je réponds d'abord aux P.S. de l'enveloppe. Ci-joint timbres à 0,25.

Pour MARIE et FRANÇOISE : *pointure 9 1/2*, couleur plutôt foncée, soutenue.

Pour chacune, deux paires très fins et deux paires pour la marche.

Pour MARCOU : *pointure 10* et quatre paires très fins. (J'en ai encore pour la marche.) Et plutôt foncés.

Mireille est encore ici. Mercredi matin, on a enterré le père de Paul Escoffier. Et l'après-midi on opérait sa mère, à Marseille. Jusqu'à la hanche. Effroyable tumeur. Elle est morte cette nuit ! Paul est effondré et sa femme itou. Ce brave toubib n'avait jamais eu de chagrin : d'un seul coup le destin se rattrape !

Hier soir, Mireille est rentrée de la clinique complètement bouleversée.

Ah, il est passé un moment, hier soir, notre vieille amie Simone Cousyn (tu te souviens ?) ; toujours pleine de dynamisme, et ronde comme une pomme ! Navrée de ne pas te voir. Sa mère est à Nice et tient le coup, à près de quatre-vingts ans.

Question Agnès Bériot. C'est une fofolle ! Ou elle est d'une mauvaise foi écœurante. Tu dois avoir ce matin, le double de la lettre que Lartigue m'a dictée hier. Volontairement très sèche. J'ai tenu à ce qu'il glisse que tu étais à Paris et que tu ne pouvais la joindre. J'ai l'impression que ce fronton a sombré, comme les navigateurs, sur un récif perfide...

Bien sûr, mon chéri, on a probablement un peu mortifié le Fouque en lui refusant ses poèmes et depuis il ne s'est pas du tout occupé des Italiens ! C'est humain. Mais les copains passent somptueusement au-dessus de ces considérations ! Et ils voudraient que tu rattrappes tout. (Zut, je constate que chaque fois j'écris mal RATTRAPER !)

Les copains, non seulement n'ont pas beaucoup d'imagination, mais maintenant *ils n'ont plus une minute* à consacrer aux *Cahiers* ! Ce conseil de mercredi m'a fendu le cœur. L'un parle du fils,

l'autre de la retraite, le troisième de son préfet ; quant aux questions en cours, on survole. Ah, mais pour tordre le nez devant le peu de consistance du fronton Camus, devant le silence de Joucla, on est très fort en gymnastique nasale...

Lartigue est parti aujourd'hui, pour une semaine, à Tours. Son congrès de je ne sais plus quoi. Je ne peux donc pas le questionner.

MAIS, je trouve excellente ton idée d'un fronton Doderer. Noth donnera certainement un papier plus étoffé si on le lui demande ; quant à Rovini, des pages de lui ne pourraient que valoriser la sortie prochaine des *Démons*. Et on serait, une fois de plus, à la pointe de l'actualité. *Écris à Rovini*. N'attends pas une vague réunion du prochain conseil (d'ailleurs Tortel part aussi quelques jours, dès après sa conférence de lundi soir), et les réserves que chacun susurre. Tu es le directeur ; il faut de temps en temps les mettre devant le fait accompli. Ils ne veulent jamais se mettre dans le crâne que sans toi rien ne tiendrait !

C'est très beau, la démocratie, mais l'autorité est vachement indispensable ! Tu fais vivre les *Cahiers* depuis cinquante ans et eux comptent les poils du cul.

Sur cette sincère indignation, je retourne à mes brouilles (elles aussi, dans un petit domaine, indispensables).

*Tu es mon lion-écureuil. Mille bisex très douces.
Tania a un pot du tonnerre ! Qu'a-t-elle rapporté pour moi ?*

Marcou

Ce lundi matin 19 octobre 1964
11 heures

Mon Janot chéri,

Je viens d'être appelée par Mme André, de Léon Rodrigue (bien sûr, c'était toi qu'on demandait de prime abord). Léon voulait savoir le délai pour la page de publicité, car un malheur assez grand vient

de les frapper. Jean Rodrigue a eu hier un infarctus et il est dans un état grave ! Tout le bureau est bouleversé, naturellement. Trente-neuf ans, tu te rends compte ! On paye durement les vies trépidantes !

J'ai dit que cela pouvait attendre quelques jours. Ce pauvre Léon y avait pensé ce matin. « Téléphoner à M. Ballard, je n'ai pas la tête à moi ; » Les deux frères s'aiment beaucoup ; je comprends l'angoisse de l'aîné. Ah, comme quoi, il ne faut jamais se tourmenter à l'avance. Serons-nous vivants demain ?

Je me demande comment tu auras passé la nuit et si le froid ne t'a pas tourmenté. Y a-t-il ce matin à Paris un aussi beau soleil qu'ici ? Le temps se maintient frais et superbe.

Au courrier, une avalanche de *brouilles*, mais l'avalanche. Je n'aurai pas fini à midi la liquidation ; il me faudra encore une bonne heure ce soir. Des bêtises, des factures, des demandes.

Cette lettre de René Char que je te fais suivre.

Comme rentrée : les 300 francs des Raffineries de soufre et les 600 francs de la Monnaie (n° 377).

La fille m'a dit qu'il y avait un gros embouteillage. Elle s'est vite, vite couchée dès son arrivée.

Mille douces caresses de ta

Marcou

Ce mardi 11 heures du matin
20 octobre 1964

Mon Janot chéri,

Avant de continuer l'épongement des brouilles (il n'y a que cela ce matin) je viens bavarder un peu avec toi. Ah je te souhaite un temps aussi beau qu'ici : il fait merveilleux. Au grenier, avec les bras de Marie, j'ai chaud et je travaille avec ardeur.

Bien sûr, la négritude du Lutétia est une chose embêtante ; mais les concierges sont adorables, les trois mousquetaires du bar

charmants, et à la pensée de retrouver Georges-location en bonne santé je meurs d'envie de partir ! Pouvoir se payer la méga-détente !

Rappelle à Mme Mottez qu'elle m'expédie six *Poètes contemporains*. J'ai une commande de *La Sorbonne* à Nice.

Je viens de préparer le duplicata de la facture Wagons-Lits et je l'expédie à M. Chermiset. Il y a comme cela des mystères dans les grandes maisons...

Aujourd'hui donc, tu déjeunes avec Demay dans une nouvelle crèmerie ! Je penserai bien à vous deux. Et je me pourlèche les babines, déjà !

Je viens d'appeler Mme André, de Rodrigue. Jean R. va mieux. On espère.

Par contre, Mireille, qui devait venir aujourd'hui, m'a appris la mort brutale du père du docteur Escoffier. Et il a sa mère qu'on doit opérer ces jours-ci d'une tumeur inguérissable...

Julien Cain sera difficile à saisir. Et je ne le suppose pas capable d'intervenir avec insistance et persévérance.

La fille est rentrée hier soir de bonne heure ; mais son amie Isabelle est venue après son travail et elles ont bavardé jusqu'à dix heures.

Moi j'ai commencé à lire le nouveau Vintila Horia, qui me plaît. (Mais bien sûr personne ne pourra jamais refaire l'*Hadrien* de Marguerite Yourcenar.) Là, il s'agit des « mémoires » de Platon. Le début m'accroche fort.

Suis allée hier après-midi pour les radios des sinus. Grosse saignée d'argent ! (82 francs). Je les aurai demain soir : j'ai demandé à Jeannette Tortel de me les descendre.

Vais continuer mes brouillettes, et toi tes tire-sonnettes ! Et nous demeurons dans la merdette, pour l'éternitette.

Sur ce sublime envol, je t'embrasse de toute ma tendresse et de ma dernière force de frappe.

Marcou

Ce mercredi matin 11 heures
21 octobre 1964

Janot chéri,

Je viens de perdre une heure avec Louis Braquier, pour lui trouver d'anciens numéros, lui donner des adresses, etc. Puis il voulait emporter quatre volumes de FORTUNIO. Je n'ai pas accepté. Il est parti en tordant le nez.

Je lui est dit très calmement : « J'étais là lorsque vous avez téléphoné à Jean. Mon mari me laisse toujours prendre les décisions désagréables. Mais si les volumes disparaissaient, j'entendrais des reproches le restant de mes jours. Venez quand il vous plaira pour copier les poèmes qui vous intéressent, mais les bouquins ne sortiront pas d'ici. » Je suis sûr qu'il est fâché.

Du coup, le courrier est passé fort tard, je n'ai encore rien pu faire !

Comme choses intéressantes : chèque de 300 francs des raffineries Saint-Louis (je vais faire la lettre de demande pour Casa que j'adresserai à Mlle David) ; puis chèque de 250 francs de Gontrand (Pierre Blum) ; enfin deux petits virements postaux de Christan Harrel-Courtès (250 francs). Je le remercierai.

J'ai bien reçu tes deux lettres d'hier après-midi, celle du matin et celle du soir. Jean Rodrigue continue à aller mieux, mais il est certain qu'il lui faudra beaucoup de précautions pendant quelques mois. Et cet homme était plein de vie !

Pour Guy Arnoux, mon chéri, prends calmement le tour de piste qu'il te prépare. N'essaie pas de tout boucler dans un temps record. Évite trop de fatigue, ce qui brouille tes idées et empêche le développement de tes dons de séducteur. ESPACE LES RENDEZ-VOUS.

Il est évident que les Julien Cain ont été touchés par l'article des *Cahiers*. Je suis contente que tu y ailles samedi : ça te permettra un peu de repos dans un coin charmant. Et, peut-être, pourras-tu obtenir l'intervention de J.C. auprès de Paul-Louis Weiler ou autre nabab.

Bien sûr, le règlement de la Monnaie concernait le n° 377.

Ne t'énerve pas au sujet de la dérobade (je partage ton avis) d'Agnès Bériot. Elle n'a pas dû se sentir capable de réussir un fronton

digne des *Cahiers*. Mais alors, il faut avoir le courage de l'avouer !

Je ne serai jamais d'accord avec toi pour les distributions de permis aux membres du Conseil. Ils exploitent tous la vache *Cahiers* à fond. Mais tu es le directeur, et je m'incline. La rage au ventre toutefois.

Oui, Ben Youssef est un homme très sympathique qui sera, somme toute, plus fidèle que Serge Guetta. Il y a comme cela des glissements d'amitié...

Bravo pour le renouvellement de la galerie Jeanne Bucher.

Mon Janot, s'il existait des Jeux olympiques pour les revues, tu raflerais toutes les médailles d'or pour la France... En coureur de fond, en saut en hauteur, en lancement du disque, en plongeur de haut vol. Il n'y a pas un directeur de revue au monde qui ait fait, ou qui fasse, ce que tu accomplis depuis tant d'années ! Puisse le ciel te donner la force nécessaire !

Je te laisse pour les travaux urgents. Mais je t'embrasse avec toute ma tendresse et toute mon admiration.

La fille s'est encore couchée de bonne heure hier soir. Pourvu que ça dure !

Marcou

Marseille, ce jeudi matin
22 octobre 1964

Mon Janot chéri,

Sur la page jointe tu trouveras les suggestions du conseil d'hier soir, lorsque je leur ai signalé tes échecs téléphoniques avec Mlle Bériot. Mais ils ne se rendront *jamais compte* qu'à Paris tu es lancé dans le travail publicitaire et non dans le travail littéraire ! Que tu es le brillant chien de chasse réalisant la performance de courir dix lièvres à la fois — et d'en stopper trois ou quatre !

Le conseil a été ultra court, car le fils de Pierre prenait l'avion à minuit, et que ledit Pierre avait des douleurs cervicales. Lartigue,

submergé, est arrivé à 20 heures ! Nos amis ne tiennent plus le coup ; reste seulement les deux vieux rameurs de la barcasse, le Janot et sa femme, pleins de courage et de fureur.

Ce matin, uniquement des bêtises-brouillilles. J'ai eu tes deux lettres d'hier matin et hier après-midi. J'ai le vertige devant ces programmes effarants... Attention, chéri, ne surcharge pas ! Espace un peu les rendez-vous ; couche-toi de temps en temps à 21 heures.

Cette fofolle de Mme Mottez ne saura jamais organiser un repas. N'a pas encore compris que tu as besoin de calme. Veut se donner l'illusion d'un salon littéraire ! Oh, la vanité des gens... Enfin, si le faux Georges Bidault te pistonne chez Worms, la soirée ne sera pas complètement perdue.

Ah ! de tous côtés on félicite les copains sur le magnifique sommaire du dernier numéro. Ils en frétilent (et s'en accordent le mérite, bien entendu).

Je vois l'air pincé d'Edmée de la R. ! c'est encore une bonne histoire ! une de ces femmes gorgées d'ambitions littéraires et puantes.

Tu sais, les copains ont tiqué sur le peu de substance de l'éventuel fronton Camus : Bonnier et je ne sais plus quel autre. Car j'ai lu, comme tu me le demandais, la lettre de Char. Mais, n'est-ce pas, ils font toujours la fine bouche...

Bien bien, le forfait avec Caracalla.

Et ce M. Rand (ou Raud ?) à I.P.C. (?) me semble sympathique. Nous verrons à l'usage.

Les remarques de Demay sont exactes. Toutefois, implacable ou pas implacable, on peut exiger, avant toutes choses, de voir la galette de l'acheteur. Mais ces firmes : Hachette, Havas, Larousse, sont dégueulasses ; des pieuvres avides ! Et elles ne sont foutues d'avoir des services qui tournent rond... J'en sais quelque chose lorsqu'on commande un bouquin isolé.

Hier après-midi, Mme Balakian est passée, avec sa fille Suzanne devenue ravissante. M'a exposé tout ce qu'elle a tenté — vainement — pour les *Cahiers*. Même auprès d'un type, camarade de thèse, et tout puissant à la fondation Bollingen ! « J'ai été si humiliée de ces échecs, que je n'ai plus osé vous écrire. » Je l'ai un peu consolée en lui racontant les démarches — aussi vaines — de Saint-John Perse.

Dans ses cours, elle parle souvent des *Cahiers* ; c'est une fervente de la revue. Affolée à l'idée d'un arrêt ! Va passer quelques jours à Aix, mais viendra déjeuner avec moi. Ces Arméniens, moi je les aime.

Allons, mon champion olympique, haut le front ! et le sourire pour affronter les monstres !

Je t'aime très fort

Marcou

Marseille, ce vendredi matin
23 octobre 1964

Mon sublime Janot,

J'ai tes deux lettres de mercredi soir et d'hier jeudi. Tu as bien la nouvelle adresse de Jean-Claude Schneider : 17-19, rue Paul Bert, Montrouge, Seine. Je viens de lui écrire quelques lignes pour qu'il te téléphone. Ici aussi tout le monde est emballé par l'*Abraham* de sainte Claire. C'est la découverte ! La note unique toujours donnée par les *Cahiers* ! Qu'elle est belle cette revue, mon amour !

Oui, dès lundi, j'ai récupéré le cliché Philips et je l'ai envoyé en recommandé. Ne t'inquiète pas.

Je viens d'appeler Lartigue (qui, contrairement à sa promesse, n'est pas venu hier). Surmené, n'a pu me parler, mais m'a juré de passer aujourd'hui. Je laisse donc ta lettre sur la table pour discuter du cas Bériot. Comme toi, je ressens un dégoût certain de voir les gens agir aussi légèrement. Personne n'a le courage de parler avec franchise !

Le conseil de mercredi soir a duré exactement 25 minutes. Tous les copains sont surmenés, préoccupés, et discutent avant tout de leurs petites affaires. Non, il y a TOI, et moi, pour faire marcher la revue.

J'envoie illico à Choppin de Janvry le numéro du cinquantenaire et suis contente de la sympathique réception de M. Serge Scheer

(que c'est difficile à prononcer !). Certes, on arrive à trouver des aides, mais il faudrait aussi un miracle pour nous enlever quinze ans à chacun...

(Tout à fait entre parenthèses, je te fais remarquer que si j'appelle Guerre pour la rue Jaubert, j'ai déjà casqué 2 000 nouveaux francs. Je suis sur le plan cliente, et non sur le plan amie. Et j'ai encore un vache solde à lui donner.)

Hier matin, Raymond Jean m'a téléphoné pour me dire qu'il ne pourrait pas venir aujourd'hui. Il allait t'écrire pour te signaler qu'un certain Jacques Monge, ancien élève de Marseille, qui le connaît, prend la direction du secteur littéraire chez Hachette... Il pense que cela peut t'être utile dans tes démarches. Mais si tu as écarté toute rencontre avec la pieuvre Hachette, ne reviens pas sur ta décision.

Je viens de taper la lettre pour Caracalla. Maintenant, il va falloir que j'aborde le marécage des étiquettes !!!

Tu as grandement raison de voir Mettra. Peut-être, comme on l'a suggéré au conseil, son ami Marcel Marnat pourrait nous mettre d'aplomb un fronton Élie Faure (qui sort dans une collection de poche et qui est « dans le vent »).

Lundi 26, à 18 heures 30, Tortel fait sa conférence à l'Opéra sur Apollinaire et les *Mamelles*.

Bon accueil de Carlos, l'autre soir ? Tu ne me parles pas de lui. Il est vrai, mon pauvre Janot, que tu es dans un tourbillon !

Au courrier de ce matin, rien que des brouilles — sur lesquelles je vais foncer dans trente secondes. Le temps de te redire ma tendresse, mon admiration, ma ferveur et ma joie de travailler avec toi. Je t'aime fort, fort, FORT !

Mireille est ici, très cafardeuse. Je remonte le moral de toutes mes amies. Entre nous, je suis UNIQUE...

Marcou

Marseille, ce lundi 26 octobre 1964
11 heures 30

Mon chéri,

Un mot en vitesse. Mme Balakian, qui m'avait téléphoné hier, a surgi à l'improviste (elle a beaucoup d'entrevues à Aix) et je l'ai retenue, ainsi que sa fille, à déjeuner.

Je viens de taper les lettres incluses ; cela dans les visites (le syndic, le plombier, les mesures, les discussions pour la descente des W.C. etc.) et les coups de fil. Ces derniers sans importance, mais ça t'exaspère.

Rien de « massif » dans le courrier ; toujours les petites brouilles qui vous bouffent les heures et le sang.

Tes deux lettres de samedi et d'hier dimanche. Donc Schneider a eu mon petit mot puisqu'il t'a fait signe. Si je comprends bien, c'est jeudi soir qu'il y a la petite parlotte « Cahiers ». Bonne, l'idée de faire avec Ménard un fronton sur la jeune poésie allemande (mais aurait-il le temps de vraiment s'en occuper ?). Il doit fricoter avec Janine Mitaud... alors parce qu'il lui a donné son avis favorable, il faut accepter les poèmes de la dame ? Nos amis sont effarants ! Quant à la « précarité » de la revue, c'est maintenant de notoriété publique.

La Bériot commence à me taper sur le système. Ces gens qui se dérobent toujours... il faudrait pouvoir la balancer aussi sec, elle et ses textes (si textes il y a !).

Si je comprends bien, mon chéri, tu prends le train vendredi soir ? Confirme-moi, pour que je tente d'approiser Françoise.

Le Pénard (de Damas) pourrait faire abonner les Alliances françaises ainsi que les attachés culturels. Ces derniers ont une fâcheuse tendance à tout vouloir recevoir gratis.

Ben, cette semaine, Lartigue ne partage pas tes préoccupations... Il est parti vers Tours, en voiture, et songe surtout aux relais gastronomiques...

Non, je n'ai pas trouvé « La Dame de la Licorne » sur la table des S.P. Et le volume n'est pas inscrit sur le livre. Un peu cherché

de ton côté, mais rien trouvé. Tu as dû le mettre à l'écart.

J'étais certaine de l'attitude à la fois amicale et prudente de Julien C. Ces grands commis — comme tu les appelles — donnent des suggestions, mais ne se mouillent jamais ! Ils lancent des noms, mais se gardent bien d'offrir une carte de visite pour enfoncer la porte des gars. Jamais le geste total. De la sympathie certes, voire de l'amitié — mais ça ne suffit pas pour vivre. Quelle différence avec la superbe amitié de Valéry et d'Alexis !

Te laisse, mon lapin chéri et fureteur. Mon coursier de la dernière heure. Mon outsider piaffant. Nous sommes des sublimes-sublimes...

Mille caresses de la Vestale Farouche et PRÉSENTE

Marcou

Ce mardi matin 27 octobre - (1964)

Peu de choses au courrier, seulement quelques règlements de factures-abonnés. Et les brouilles rituelles, qui vous grignotent comme des rats.

Ta lettre d'hier matin est moins vibrante que les autres ; est-ce d'aborder la seconde semaine ? Ici, même avec beaucoup de travail, tu as une régularité qui ne peut marcher là-bas. Et la sieste te manque. Et le régime.

Pourtant, il faut voir beaucoup de monde — et même des écrivains ! (Je pense à l'ensemble Jean de Tinan.) Là le Mercure, et son prestigieux directeur, sont aux premières loges. Mais Gallimard financera-t-il encore longtemps ? Le miracle des *Cahiers* c'est d'avoir eu à sa tête un acharné comme toi !

Je suis certaine que cette garce de Bériot n'a pas téléphoné hier. C'est une piquée — mais elle nous a mis, et nous met encore, dans l'embarras.

Quel matin arrives-tu ? Cela pour tenter de persuader la fille... Il est vrai qu'il va y avoir un long week-end, avec le 1^{er} novembre, et que je me demande si elle ne filera pas.

Un brouillard digne de Londres ; ça me rend l'âme triste. Je

pense à toi, mon chéri ; je voudrais deux semaines de Paris, avec toi, dans les plaisirs et la détente.

Des millions de douces, douces bises

Marcou

Marseille, ce mercredi matin
28 octobre 1964

Mon doux Janot que j'aime,

Ta lettre d'hier matin a le même petit son de tristesse — je n'ose penser de fatigue — que la précédente. Tu n'est plus le coursier piaffant, mais le bon « Coquet » des labours d'automne. (À propos, Marie n'aime pas le cheval de Toulouse-Lautrec).

C'est vrai, mon chéri, tu ouvres beaucoup de sillons mais la plupart se referment derrière toi. Et je t'admire de toujours pousser la charrue.

La Bériot est une fumiste et une salope. Naturellement, elle n'a rien écrit ? Pas de réaction à la lettre de Lartigue ; et tu ne pourras jamais la joindre à son bureau. Je crois qu'il vaut mieux laisser tomber et se tourner vers le fronton Doderer. Nous avons le morceau central ; Noth et Rovini complèteront. C'est la seule solution pour nous tirer d'embarras (puisque Joucla est demeuré silencieux).

Et oui, il faut aussi se montrer dans les milieux littéraires et ta rencontre avec Lila M.-A. peut avoir des prolongements bénéfiques. En voilà une qui ne rate pas un cocktail ! Mais le rythme de Paris l'exige.

Mettra est certainement un bon type à qui il faut tout expliquer. D'ailleurs personne ne veut croire que le côté matériel de la revue repose sur deux personnes ! C'est inimaginable ! (Mme Balakian, qui a raconté souvent aux USA ce que sont les *Cahiers*, n'a rencontré que scepticisme lorsqu'elle abordait le côté boulot. Deux personnes ! Allons donc ! Mais il faut des secrétaires, des ceci, des cela... C'est simple : nous sommes LE MIRACLE ! Et un miracle qui s'est renouvelé 378 fois...)

Aujourd'hui, je me lance dans les étiquettes pour la diffusion ;

c'est la fin du mois et je veux les donner vendredi à Mme Lamy.

Au courrier, uniquement des brouilles et un mot de Jean Roudaut, enfin installé à Pise, à qui je viens de répondre (et envoyer le n° 378/79).

La fille t'a écrit ; j'ai posté la lettre ce matin. En ayant le moins de rapports possibles nous arrivons à nous entendre.

Et si tu restais le week-end pour TE REPOSER à Paris ? Un théâtre, une grillade, et ne plus penser « affaires » ?

Douces, très tendres caresses de la super-travailleuse

Marcou

Ce jeudi matin 10 heures
29 octobre 1964

Mon Janot chéri,

Pas de lettre de toi ce matin, et cela m'attriste. Tu dois t'épuiser en persuasives conversations.

Un courrier hallucinant ! D'abord, le chèque de règlement de l'UNIPOL (600 francs). Puis des renouvellements individuels d'abonnement, surtout pour l'étranger. Enfin :

1°- le règlement d'une facture pro-forma (180 francs) pour une commande de numéros à envoyer en Amérique. Cela va me faire deux paquets.

2°- Le renouvellement des abonnements BLACKWELL pour 1965, et cette fois il y en a *vingt*.

3°- Une lettre de l'attaché de presse de Tunis, Louis ROUDIE, qui souscrit *trente* abonnements (au lieu des quatre habituels). Bonne chose.

Ça va me foutre du boulot pour toute la journée. Et je voulais préparer mes étiquettes pour Mme Lamy !!!

Je suppose que tu arrives samedi matin ??

En vitesse, et mille caresses

Marcou

Marseille, ce samedi matin 10 heures
12 décembre 1964

Mon petit Janot,

Je viens de terminer le dépouillement du courrier. En tout, une vingtaine de factures pour renouvellement d'abonnement. Je taperai ça le long de ce joyeux samedi.

Inclus lettre de Marnat que tu as intérêt à lire sur place.

Il a été envoyé, par la *SEPFA*, le cliché de SAINT-GOBAIN. Natürlich 20 % de commission.

Les ciments LAFARGE ont envoyé un tout petit cliché. Qu'il faudra mettre en bas de la page. Mais pour le n° 380 on ne peut pas démolir la page composée.

Hier, aux bougies et à la pluie, j'ai corrigé le deuxième feuillet du sommaire (jusqu'à la fin du Benn) apporté jeudi soir. Je crois qu'aujourd'hui ils travaillent en remplacement d'hier.

Rectification. Je viens d'avoir Michel. Personne n'a voulu « rattraper » le jour de grève d'hier. Lucette m'a donné l'idée de porter à midi moins le quart la fin de la mise en pages (faite hier matin par Lartigue) au *Méridional*, à Claude. Ce que je ferai tout à l'heure. Et Michel remettra ce soir à Claude une vingtaine de pages supplémentaires qui sont prêtes et que je pourrai voir tranquillement demain.

J'ai lu hier soir dans *Le Monde* les deux discours. Pas le temps de te faire des commentaires. J'espère que tu as passé une bonne journée.

Je plonge dans les factures et t'embrasse fort, sans oublier Henri

Marcou

Ce lundi matin 14 décembre 1964

Mon petit Janot,

J'ai remarqué que, pour les *CAHIERS*, le lundi matin est souvent un jour faste. Il est arrivé le virement de la PAQUET (non, plus

exactement un chèque) et le virement de l'INFORMATION (brave M. Loyau), pour la totalité, soit 5 000 francs. Cette somme, je ne l'ai pas marquée sur le registre car je ne sais pas trop quel mois tu comptes l'inscrire.

Pour peu que M. Racine, ce soir, se montre coopératif, la journée sera bonne. Inch'Allah !

Beaucoup de broutilles me concernant uniquement. Et elles vous dévorent comme les lianes de l'Amazonie.

Reçu le mot collectif du dîner de samedi, avec une troisième formule et une signature indéchiffrables !

Samedi après-midi, alors que j'étais au grenier, bien sûr, Mme Poladian est passée à la maison et a laissé 200 francs sur l'ordre exprès de son mari. Je vais lui écrire illico un petit mot. Elle allait à un rendez-vous chez son docteur, d'où la petite halte à la maison.

Hier soir, j'ai attendu vainement Lily Pastré. Elle m'a téléphoné à 8 heures 1/4, exténuée par son retour de Camargue sur des routes surencombrées (il a fait un temps superbe) et ne songeant qu'à se mettre au lit. Amicale comme toujours, mais j'ai regretté de n'avoir pu bavarder un peu avec elle.

Dix minutes après j'étais au lit, car j'étais claquée. Ce matin, il pluvote et le temps est aigre.

Mille caresses tendres de l'esclave permanente

Marcou

Ce mardi matin 10 heures
15 décembre 1964

Mon Janot,

Ma table ressemble à un champ de bataille — et je ne m'en sors pas. TROIS lettres de toi ce matin ! Et une quinzaine de factures-renouvellements d'abonnement.

Et des épreuves à corriger, apportées hier soir à 19 heures passées !!

Il est vrai qu'en attendant, j'ai bien avancé mes étiquettes-abonnés.

Je viens de préparer deux paquets, de chacun du GÉNIE D'OC en deux exemplaires pour M. Racine. L'un envoyé au 72 rue de Varenne, l'autre à l'avenue Charles Floquet. Ça partira à midi.

J'ai donc eu ta lettre de hier soir tard ; j'espérais un petit coup de fil car je pensais avec insistance à cette rencontre. Elle m'a tout l'air d'avoir fort bien amorcé les choses. Je crois que ça marchera — sinon pour la somme totale, mais pour un chiffre important.

On mettra le vezugaz à la maison, samedi de cette semaine. Et la question plombier-*Cahiers* a encore foiré. Une querelle des prix que Croset n'arrive pas à coordonner.

Pas vu le locataire Nicolaï. Il faudra le sonner durement.

Dans *Le Monde* que je t'ai gardé, il y avait bien, dans le discours de Huyghe, les quelques mots élogieux se rapportant au numéro spécial du R.A. des CDS. Mais comme Harrel m'avait parlé de fleurs généreuses concernant la revue, j'ai trouvé cette ligne assez maigre et m'étais douté d'un trafic de dernière heure. Une fois de plus, mon flair ne m'a pas trompée. Est-ce Brion ? Est-ce Pagnol ? Est-ce Paulhan, peut-être ? Difficile de tirer cela au clair...

J'ai vu — je crois dans *Match* — une grande page BARTISSOL (non, dans *Jour de France* peut-être) et j'avais pensé à Autrand. Oui, j'ai vérifié, c'est bien dans *Jour de France* d'hier. Et il y avait aussi le MARTINI, et de grandes réclames pour le PORTO CINTRA. Pute borgne.

Ri au larmes de la visite-tornade de Denyse à la Camargue. La femme-taureau chez les taureaux !

Je me propose de bien divertir Mireille et Germaine.

Marie est au fond de son lit avec une crise de foie monumentale. Et j'ai invité à déjeuner Germaine Loubet qui par hasard m'avait téléphoné hier. Suis pas aidée...

Te laisse pour foncer sur les épreuves...

Une petite histoire littéraire

Mémoires

« L'autobiographie, disait Mallarmé, est la majoration devant tous du spectacle de soi. » Mais trop fouiller sa mémoire et son subconscient pour donner de soi une bonne image revient à ouvrir une boîte de Pandore dont on ne peut prévoir ce qui va en sortir.

C'est en 1933, pendant le concours d'externat que je me liai d'amitié avec un autre candidat dont je fis la connaissance en déambulant dans les galeries de l'hôpital, pendant que nous attendions la proclamation des résultats. Marcel Raynaud avait été admissible à l'École normale sciences de la rue d'Ulm, ce qui lui avait valu une bourse d'étude. Il avait entrepris des études médicales avec la ferme intention de faire une carrière scientifique à l'Institut Pasteur, ce qu'il réalisa d'ailleurs. La sympathie entre nous fut immédiate. Tous deux, nous avions la même frénésie de lecture. Prodigieuse époque où, chaque mois, paraissait à la vitrine des

libraires un nouveau livre de Gide, de Céline, de Mauriac ou de Martin du Gard, une nouvelle traduction d'Hemingway, d'Aldous Huxley ou de Thomas Mann. Nos auteurs préférés étaient Malraux et Jules Romains. *La Condition Humaine* et *Les Hommes de bonne volonté* nous exaltaient et nous nous identifions aux révolutionnaires de Changhaï et à Jallez et Jerphanion se préparant, dans leurs thurnes de l'École normale, à changer la face du monde. Décevant et lamentable destin de ces deux écrivains qui, après avoir donné à toute une génération, la nôtre, le goût de la révolte et des raisons de la colère, s'en sont par la suite lavé les mains, comme Pilate, et ont descendu tous les degrés conduisant aux honneurs.

La faculté de médecine occupait alors le palais de l'impératrice Eugénie au Pharo, dans un site grandiose, mais encore plus balayé par le mistral que la faculté des sciences. On y dominait l'entrée du Vieux-Port, enjambé par l'extravagant pont-transbordeur, dont tant de musées dans le monde conservent l'image.

Il y avait quelques années seulement que la très ancienne École de médecine illustrée sous Néron par Crinas et par Charmis avait enfin accédé au rang de Faculté autonome, se libérant ainsi de la tutelle montpelliéraine. Cette promotion tardive est une lointaine conséquence de la première et la plus fatale des erreurs politiques dont Marseille a été coutumière pendant toute sa longue histoire. Lors de la guerre civile entre César et Pompée, elle choisit le mauvais camp, et César la fit assiéger, sans succès, par un de ses lieutenants. Mais, après Pharsale et la mort de Pompée, Marseille dut se soumettre et César se vengea en n'y faisant pas passer la voie romaine qui conduisait à la Narbonnaise et à l'Espagne. C'est ainsi qu'Aix est devenue la capitale de la Provence et le siège de son parlement puis de la cour d'appel qui lui a succédé. C'est aussi ce qui explique que l'Université soit coupée en deux, le droit et les lettres à Aix, les sciences et la médecine à Marseille.

Marseille la rebelle et la mal-aimée. Marseille, la cité grecque maritime, libertaire et extravertie, antithèse de la Provence rurale, royaliste et introvertie. Marseille, dernière ville à s'être ralliée au

panache blanc d'Henri IV, Marseille où Louis XIV pénétra par une brèche à travers les remparts et fit construire les deux forts Saint-Jean et Saint-Nicolas aux canons braqués vers la ville. Marseille qui, un an après avoir fait triompher la Révolution à la journée du 10 Août, prit parti pour les Girondins et fut décrétée Ville-sans-nom par la Convention. Marseille, enfin, la rouge sous de Gaulle, passant à la droite sous Mitterrand. Pour les Marseillais, la passion de la liberté héritée de leurs ancêtres grecs a souvent eu un arrière-goût amer.

Tandis que je préparais l'Internat avec Marcel Raynaud, l'amitié qui nous unissait se fit de plus en plus intime et fraternelle. Lorsqu'il était en taupé à Louis-le-Grand, il avait fréquenté les surréalistes, rencontré André Breton et était devenu trotskiste. Il me parlait de Marx, de Engels, de la Révolution permanente et de la IV^e Internationale. Le soir, après avoir assisté à une écurie de médecine ou de chirurgie, nous nous raccompagnions mutuellement dans les rues endormies et nous refaisions le monde jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Cette même année 1933, des signes avant-coureurs annoncèrent les grands événements qui allaient bientôt bouleverser le monde. En novembre de cette année-là, le roi Alexandre de Yougoslavie et Louis Barthou furent assassinés sur la Canebière, et pour Marcel, cette réédition de Sarajevo parut signifier l'imminence du Grand Soir. Barthou avait été transporté à l'Hôtel-Dieu. Nous y accourûmes. Le cadavre du ministre était étendu sur une table d'opération, seul et abandonné de tous. Je me souviens de son gros ventre, de ses bretelles, de sa chemise aux larges rayures bleues et de sa barbe bien peignée. Son lorgnon était posé sur le drap qui recouvrait le corps. C'est le premier ministre que j'aie approché. Radical-socialiste à l'ancienne mode, les petits journaux à scandale de l'opposition racontaient qu'il fréquentait assidûment *Le Sphinx*, célèbre bordel parisien. À la différence de Sarajevo, ni la guerre ni le Grand Soir ne survinrent aussitôt, mais on ne perdait rien pour attendre.

[...]

Fuyant la zone occupée, des centaines de juifs, d'intellectuels, d'écrivains et d'artistes s'étaient réfugiés à Marseille. La plupart cherchaient désespérément un moyen pour passer en Afrique du Nord ou en Espagne et, de là, en Amérique. Parmi eux, André Breton et tout un groupe de trotskistes, que Marcel Raynaud fréquentait assidûment. Ils diffusaient des tracts ronéotés et avaient créé, pour subsister, une usine de croque-fruits dont parlent tous les livres de souvenirs sur le surréalisme pendant l'occupation et sur les premiers pas de la résistance en zone Sud. Ces pâtes de fruit étaient de qualité pour le moins médiocre, mais, comme on pouvait les acheter sans tickets, au marché noir, elles se vendaient bien. Un jour, un de ceux qui y travaillaient se laissa prendre un doigt dans la machine. Pas question d'arrêter la fabrication pour autant et ce lot de croque-fruits fut enrichi en protéines. Une bonne occasion, pour un cadavre exquis, de faire rimer surréalisme et cannibalisme. À cause de la clandestinité, il ne fut pas question d'appeler un médecin, ni d'envoyer le blessé à l'hôpital et c'est Marcel qui se chargea de suturer le moignon.

Marcel allait souvent voir Breton chez lui. Il me raconta qu'un soir sa femme ne l'avait pas laissé entrer. « Je suis désolée, lui dit-elle, mais André travaille et ne veut voir personne. Il écrit un texte sur la pensée telle qu'elle jaillit du cerveau, et voilà huit jours qu'il rature la même page. Revenez quand il l'aura achevée. » Les trotskistes et les surréalistes étaient aussi déboussolés par la défaite que le commun des mortels. Marcel me confia qu'ils discutaient entre eux à longueur de nuit pour décider si l'ennemi principal était le fascisme ou le capitalisme. Cet étrange dilemme me stupéfia. Mais, finalement, Breton choisit le camp capitaliste et réussit à s'embarquer pour l'Amérique.

C'est à cette même époque, fin 1941, que Robert Laffont fit à Marseille ses débuts d'éditeur. Ancien camarade de collège, je l'avais retrouvé quelques années plus tôt, à Nice, où il faisait son service militaire comme sous-lieutenant d'un régiment d'artillerie à cheval. Beau et élégant, dans un uniforme bien coupé, il avait, comme le Barnabooth de Valéry Larbaud, cette aisance de manières

et cette assurance tranquille qu'ont les riches fils de famille.

Son diplôme d'HEC et la fortune héritée de son père, gros colon d'Algérie et fondateur de *L'Écho d'Oran*, lui promettaient une belle situation dans les affaires. Son choix se porta d'abord sur la Compagnie Chambon, une vénérable entreprise de remorquage maritime, dont les bureaux surplombaient le bassin de carénage, le pont-transbordeur et le Vieux-Port. Mais il s'en lassa vite et il décida de créer la maison d'édition de ses rêves. Il s'installa rue Venture, au premier étage d'un vieil immeuble. Sur la façade, une plaque rappelait que Stendhal avait habité là pendant les deux années de ses amours orageuses avec Mélanie Guibert, cette petite actrice qu'il avait poursuivie jusqu'à Marseille et qui lui avait enfin cédé après une longue résistance. Dans la même rue Venture se trouvait la maison close de Madame Coste où beaucoup de jeunes bourgeois avaient perdu leur pucelage.

Grâce à l'exode, Bobet Laffont avait recruté plusieurs vieux routiers de la République des lettres, déjà rompus aux métiers du livre, dont René Jeanne, un bon critique de cinéma, et Roger Allard, ancien directeur des éditions artistiques chez Gallimard. On rencontrait rue Venture quelques écrivains alors connus, mais aujourd'hui oubliés, parmi lesquels Luc Estang et Lanza del Vasto, tout auréolé du récent succès de son *Pèlerinage aux sources*. Ce dernier était une sorte de gourou aux cheveux longs et aux pieds nus, qui avait vécu aux Indes dans l'entourage de Gandhi et qui s'était fait le prophète d'un naturisme aussi fumeux qu'ésotérique. Le personnage le plus pittoresque était Beno Vigny dont j'appris, lorsque je lui servis de témoin pour son divorce d'avec Marie-Louise, sa femme et son souffre-douleur, qu'il s'appelait en réalité Philippe Weinfield. De forte corpulence, il avait des cheveux blancs, un visage aux traits mous, avec un grand nez bourbonien, et un âge sur lequel il laissait planer la même incertitude que sur ses origines. Il se disait fils naturel d'une gouvernante française et d'un archiduc autrichien et, avec une verve intarissable, il racontait des aventures aussi fabuleuses que celles du baron de Münchhausen : comment il avait fait la guerre de 14-18 dans l'armée française : comment, à Berlin dans les années vingt, il avait été l'amant de Marlène Dietrich,

lorsqu'elle tournait *L'Ange bleu*. Son récit d'une soirée chez Bertolt Brecht, pendant laquelle Kurt Weill avait joué pour la première fois, au piano, les airs de *L'Opéra de quatre sous*, était un de ses morceaux les plus brillants. On s'y serait cru. Après Berlin, il avait suivi Marlène à Hollywood et travaillé comme scénariste à la Metro Goldwin Mayer. Enfin, de retour en France, il avait épousé à Narbonne la mère de Charles Trenet, dont il laissait entendre qu'il avait corrigé les premières chansons. Sans un sou en poche, il avait échoué à Marseille où René Jeanne, qui le connaissait depuis longtemps pour l'avoir rencontré dans le milieu du cinéma, l'avait introduit chez Laffont. Celui-ci avait été séduit par ce personnage flamboyant, aux talents d'ailleurs réels et multiples. Il avait fait ses preuves comme écrivain en Allemagne, où un de ses romans avait eu un gros tirage, et c'était, en outre, un excellent dessinateur. Laffont s'était laissé convaincre de lui avancer un acompte sur un roman et des illustrations de livre. De ces mirifiques projets, il ne sortit guère que quelques belles lithographies pour un ouvrage de Saint-Exupéry. Quant au roman, il ne vit jamais le jour. Il n'était pas le seul auteur à vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, ni Bobet Laffont le seul éditeur à l'acheter. J'eus la faiblesse d'introduire Beno dans ma famille. Ma mère et sa sœur, tante Zette, s'en entichèrent aussitôt et, elles aussi, elles y laissèrent des plumes.

Quelques mois plus tard, Beno s'était installé dans ma famille, couchait avec tante Zette et faisait le pique-assiette chez maman qui, malgré mes mises en garde, lui avait prêté quelque argent. Aussi ingénieux qu'Ulysse, il avait manigancé de marier ma sœur Monique à un jeune aristocrate, Willy de Spens, qui avait des ambitions littéraires et qu'il avait fait venir pour le présenter à Robert Laffont. Willy était baron. C'était un gentilhomme campagnard, maigre et sec, avec une petite tête osseuse d'oiseau déplumé, des yeux enfoncés dans les orbites et l'allure qu'on prête aux officiers de cavalerie. Il descendait d'une vieille famille écossaise dont un ancêtre, venu chercher fortune en France comme mercenaire, avait, dans un tournoi fameux, éborgné d'un coup de lance mortel le roi Henri II. Les Spens habitaient le château d'Estignols dans les

Landes, près de Mont-de-Marsan. Ces nobles origines plaisaient à ma mère. Quant à ma sœur, qui avait dix-huit ans à peine, c'était pour elle une occasion inespérée d'échapper à une tyrannie maternelle qui lui pesait. Le mariage se fit bientôt, mais ne fut pas heureux et ne dura pas longtemps. La vie à Estignols était plus austère encore que celle que Monique avait fuie. Son sombre beau-père lui fit durement sentir qu'il désapprouvait la mésalliance de son fils et celui-ci la déçut vite. Son roman, *Mademoiselle de Sérifontaine*, parut chez Laffont, mais n'eut aucun succès. De plus, il s'avéra aussi décevant au lit qu'en littérature. Il avait, comme on le dit dans les livres polissons du XVIII^e siècle, les aiguillettes nouées, ce que le tempérament ardent de ma sœur ne lui pardonna pas. Elle ne lui pardonna pas, non plus, les quelques mois de prison qu'il fit à la Libération pour avoir, avant son mariage et sans qu'elle l'ait su, fait partie à Bordeaux du commissariat aux Affaires juives. Elle divorça et eut plus tard bien d'autres aventures.

Les dimanches, nous allions par le tramway à la Pomme, dans la vallée de l'Huveaune, où les beaux-parents de Bobet Laffont avaient une belle campagne. Sous les ombrages, nous y retrouvions les habitués de la rue Venture. Il y avait l'inévitable Beno Vigny, le gentil Pierre Berger, directeur technique des éditions, et de nombreux visiteurs. Parmi eux, un peintre, Thouvenet, qui faisait d'élégantes aquarelles rehaussées à l'encre de Chine, dans le goût de Dunoyer de Segonzac. Il y avait aussi Roger Allard, dont on disait qu'il était depuis longtemps l'amant de Mme Thouvenet, et René Jeanne, qui venait d'achever avec Charles Ford une monumentale histoire du cinéma. C'est à la Pomme que je fis la connaissance du charmant poète Axel Toursky. Né à Nice, il était, comme Guillaume Apollinaire, le fils d'une mère russe et galante et d'un père incertain. Son charme slave, son nez aux narines creuses comme celles des joueurs de poker et ses yeux d'un bleu aussi pâle que celui de l'aigue-marine exerçaient sur toutes les femmes une séduction à laquelle Netty, la jolie sœur de Bobet, avait succombé. Un autre personnage mémorable était Pierre Guillain de Bénouville. Il racontait à qui voulait l'entendre ses hauts faits dans la Résistance, ses

voyages clandestins en Suisse et les entretiens secrets qu'il avait eus à Vichy, avec des ministres qui commençaient à s'inquiéter pour leur avenir. Il venait d'échapper au traquenard de Caluire. Après la Libération, à laquelle il ne participa pas, parce que, au bon moment, un accident de voiture l'avait cloué à l'hôpital, il réapparut comme général à deux étoiles, le même grade que celui de Chaban-Delmas, et publia chez Laffont *Le Sacrifice du matin*, qui eut un grand succès de librairie. A la Pomme, il donnait complaisamment ses pseudonymes de résistant, tous des noms à particule. À quelqu'un qui s'en étonnait, il répondit qu'il aurait sans doute été plus discret de se faire appeler Dupont ou Durand, mais que les couronnes brodées sur ses chemises l'en empêchaient.

Un riche assureur maritime, Harrel-Courtès, avait placé quelques fonds dans les éditions Robert Laffont, dont les livres portent toujours aujourd'hui l'image d'Arion brandissant une lyre et chevauchant un dauphin. Harel et son fils Christian, tous deux entichés de belles lettres, avaient fondé l'association des Amis d'Arion, dont j'étais, et créé une petite revue littéraire, *Fusées*, qui, comme son nom le laissait présager, n'eut qu'une existence éphémère. J'y écrivis sur *La Paix* d'Aristophane un petit article dans lequel je comparais la guerre du Péloponnèse entre Grecs à celle qui déchirait l'Europe, l'une et l'autre aussi fratricides et suicidaires. Luc Estang et Lanza del Vasto projetèrent de publier un numéro spécial sur la sincérité, mais je mis en doute leur compétence en cette matière et la revue acheva là sa brève existence sans laisser aucune trace dans l'histoire de la littérature.

[...]

Au début de 1947, le rendez-vous des intellectuels de gauche à Marseille était l'Université nouvelle. Elle occupait, rue Édouard Delanglade, un pensionnat religieux de filles qui avait été réquisitionné par les Allemands et dont, à la Libération, les communistes s'étaient emparés. Il y régnait une allégresse et un brouhaha que je n'ai retrouvés que vingt ans plus tard, en mai 68, dans les amphis de

la faculté des sciences et dans les couloirs de la Sorbonne. Le responsable politique de l'université, Mayrargues, était un petit homme, aimable et un peu bossu. Il avait organisé sous le nom de « Bataille du livre » un vaste programme culturel qui s'étendit sur plusieurs semaines. À cette occasion, nous fûmes, Gillette et moi, mobilisés dans une sorte de brigade mondaine chargée d'accueillir à la gare les grandes vedettes envoyées de Paris par le comité national des écrivains. Nous les conduisions à leurs logements qui étaient, suivant leur plus ou moins grande notoriété, soit à l'hôtel Beauvau soit à la Résidence du Vieux-Port, et nous dînions avec eux après leurs conférences. Je garde un vif souvenir de ces soirées avec Aragon et Elsa Triolet, pleins de morgue condescendante, avec T. S. Eliot, sur le point de recevoir le prix Nobel, avec Julien Benda, taciturne et bougon, pour lequel il fallut de toute urgence apporter dans sa chambre une table à écrire lui convenant. Je me souviens surtout de Paul Éluard et de sa conférence lyrique dans laquelle, à mon profond étonnement, il parla du communisme sans jamais prononcer le nom de Karl Marx, de Lénine ni de Staline. Il était venu à Marseille pour y suivre une trapéziste du cirque Pinder dont il était amoureux. Pendant le dîner, il me parla longuement d'André Breton et me fit remarquer que les plus beaux vers de la littérature française ne comportent pas d'adjectifs. Tant pis pour Victor Hugo, lui dis-je, et il en convint comme à regret. Ses mains tremblaient en portant son verre à sa bouche et sa voix chevrotait. Il avait déjà la mort à ses trousses.

C'est à l'université nouvelle qu'Axel Toursky me fit rencontrer Jean Tortel et que tous deux m'introduisirent dans le monde des *Cahiers du Sud*, alors au sommet de leur gloire. Leur fondateur, Jean Ballard, était un tout petit homme à l'air inquiet, toujours flanqué d'une gigantesque épouse, avec laquelle il formait un couple étrange et un peu ridicule, comme ceux que dessinait à cette époque le caricaturiste Dubout, et qui me faisait penser à une énorme mante religieuse s'appêtant à dévorer son mâle minuscule. Les *Cahiers* étaient logés dans les combles d'une vieille maison, sur le cours qui porte aujourd'hui le nom de Jean Ballard. Dans mon enfance, c'était un canal, enjambé par le même pont levant que

celui du célèbre tableau de Van Gogh, et les balancelles d'Espagne déchargeaient là des oranges. L'entrée de l'immeuble, toujours ouverte, abritait un clochard poétique, à la barbe blanche, qui y avait élu domicile depuis des années. On disait qu'il descendait du duc de Richelieu et que, moyennant un litre de rouge, il aidait les collégiens du quartier à faire leurs versions latines.

Jean Tortel était fonctionnaire de l'Enregistrement. De grande taille, avec une tête massive et des lunettes de myope, derrière lesquelles pétillait un regard malicieux, il habitait, rue Sylvabelle, un appartement aux murs tapissés de livres, dont Gillette et moi nous devînmes bientôt des habitués. Le samedi et le dimanche, on y rencontrait de nombreux autres familiers dont le noyau était le comité de rédaction des *Cahiers du Sud*. Jeannette Tortel, blonde, mince et grave, jouait au piano des pièces de Scarlatti, Couperin et Rameau. En bégayant un peu, Tortel racontait sur Guillaume Apollinaire des anecdotes qu'il tenait de Jean Royère, l'oncle de Jeannette. Une cigarette entre ses longs doigts effilés, Toursky lisait *La Chanson du mal-aimé* ou ses poèmes des *Armes prohibées* que Robert Laffont venait de publier, et sa voix chaude, aux inflexions méridionales, contrastait avec son personnage tchékhovien. Avec Léon-Gabriel Gros, journaliste au *Provençal*, avec Pierre Guerre, avocat et collectionneur d'art nègre et d'estampes japonaises, on parlait jusque bien après minuit de Louis Brauquier, de Joë Bousquet, de Simone Veil, de Paul Valéry, de Saint-John Perse et de bien d'autres encore qui, à cette époque, faisaient des *Cahiers du Sud* ce que la NRF avait été dans l'entre-deux-guerres.

Au cours d'une de ces soirées, je fis la connaissance de Francis Ponge et de sa femme, la douce Odette. Leur amitié avec Tortel datait de la période la plus sombre de l'Occupation. Un soir de 1942, on avait sonné à la porte de la rue Sylvabelle et un homme qui cachait son visage sous un chapeau au bord rabattu sur les yeux avait demandé si c'était bien là qu'habitait M. Jean Tortel. Jeannette l'introduisit dans le salon et appela son mari. Le mystérieux visiteur se présenta sous le nom de M. François. Il dit qu'il était envoyé par Gabriel Audisio, un des piliers des *Cahiers du Sud*, qu'il faisait partie du Comité national des écrivains et demanda si

on ne pourrait pas l'héberger pendant deux à trois jours, ce que Tortel accepta aussitôt. Une conversation s'engagea sur les publications clandestines de la Résistance qui commençaient à se multiplier et dont la dernière en date était le *Silence de la mer* de Vercors. Au bout d'un moment, le visiteur dit : « Pourquoi le cacher plus longtemps ; je ne m'appelle pas François, mais Francis Ponge. » Jean Tortel avait lu son *Parti pris des choses* qui venait de paraître et, dès cet instant, une amitié fraternelle s'était établie entre eux.

Quelques semaines après notre première rencontre avec les Ponge, c'était au début du printemps, les Tortel nous invitèrent à passer avec eux un week-end à Buisson, près de Vaison-la-Romaine. Ce petit village, que j'aimai aussitôt et qui devait bientôt me devenir familier, se trouve aux confins du Vaucluse et de la Drôme, dans un harmonieux paysage de vignes et de pinèdes. Du haut de la colline où il est situé, en bordure de la vallée de l'Eygues, on aperçoit toute proche la grande masse chauve du mont Ventoux. Une trentaine de maisons aux toits de tuiles rondes se pressent autour d'une vieille église accolée aux vestiges d'une commanderie des Templiers. Sur une place ombragée de platanes, une fontaine d'eau claire coule dans un bassin moussu. Les seuils et les fenêtres sont, comme dans tous les villages du Vaucluse, décorés de fleurs en pots et de plants de basilic cultivés pour la soupe au pistou, dans de vieilles marmites ou dans des touques de conserves en fer blanc rouillé.

La mère de Jean Tortel habitait Buisson depuis sa retraite comme directrice d'une école primaire, dans un faubourg d'Avignon. Elle était très âgée et, à cause de ses jambes enflées, dont elle se plaignait sans cesse à son fils, elle ne sortait plus guère de chez elle. De forte corpulence, assise sur une chaise dans sa cuisine sombre, elle ressemblait, avec son tablier bleu, à ce portrait de vieille femme, peint par Cézanne, qui figure dans toutes les histoires de l'art. Celle qui avait été son adjointe à Avignon et qui l'y avait succédé, Madame Dabry, s'était elle aussi retirée à Buisson. Elles se voyaient chaque jour, depuis plus d'un demi-siècle. Mais elles s'appelaient toujours « madame », en gardant leur quant-à-soi, et

se parlaient sans familiarité excessive, la cadette avec déférence et l'aînée avec une pointe de condescendance.

À cette époque où, dans les grandes villes, la pénurie alimentaire était pire encore qu'avant la Libération, les daubes et les civets de lapin mijotés par M. Tortel nous rappelaient le bon vieux temps qui tardait à revenir. On vidait quelques bouteilles de gigondas ou de vacqueyras dont la route venant de Marseille par Carpentras traverse les vignobles, sur les côteaux s'étendant mollement au pied des dentelles de Montmirail. Après dîner, tandis que nos femmes faisaient la vaisselle, Tortel lisait Ponson du Terrail, pour un essai sur le roman populaire destiné aux *Cahiers du Sud*. Parce qu'il avait en chantier un texte sur la Seine, Francis Ponge me questionnait sur la structure moléculaire et les propriétés physiques de l'eau, afin de mieux appréhender la réalité concrète de celle qui s'écoule dans le fleuve, et je lui répondais de mon mieux.

J'avais lu *Le Parti pris des choses*, et le naturalisme lucide de l'Huître, de l'Escargot, du Galet ou de la Pluie m'avait émerveillé. J'y avais trouvé un langage aussi précis qu'un énoncé de théorème ou un compte rendu scientifique, mais qui, par la magie des mots dont Ponge joue avec une sorte de gourmandise, transcende la nature objective des choses les plus banales pour en tirer la leçon humaine. À la fois par sa démarche, qui est celle du fabuliste et par la subtilité de son écriture, Ponge me paraît rejoindre La Fontaine sur le plus haut rayon de la littérature française.

En dehors des *Cahiers du Sud*, je fréquentais assidûment Robert Laffont, dont la maison d'édition prospérait et bénéficiait du prodigieux renouveau que la vie culturelle connaissait alors à Marseille et partout ailleurs. Roger Allard avait rejoint à Paris son bureau chez Gallimard, rue Sébastien Bottin. René Jeanne était parti, lui aussi. Ils avaient été remplacés par un charmant jeune homme timide et discret, Pierre Berger, qui dessinait avec goût les couvertures des livres et s'occupait d'éditions de luxe. Chaque semaine, au club des Amis d'Arion, je rencontrais de vieux amis et m'en faisais de nouveaux. J'y retrouvais, chaque fois, Axel Toursky qui, entre deux bistrots et deux passades amoureuses, papillonnait des *Cahiers du Sud* à la rue Venture. Il y avait aussi Beno Vigny. Toujours

aussi flamboyant et impécunieux, il n'avait toujours pas achevé son roman et, comme la cigale de la fable, venait toujours quémander, pour subsister jusqu'à la saison prochaine, une nouvelle avance que Laffont lui refusait.

Le peintre Richard Mandin découpait aux ciseaux de ravissantes silhouettes d'animaux et improvisait au piano des sonates romantiques, aussi verbeuses et sonores que celles de Liszt. Un jeune et élégant officier de la marine américaine, qui avait une goutte de sang noir et l'accent d'Harvard, chantait, en s'accompagnant à la guitare, une mélancolique complainte dans laquelle Miss Ottis, sur le point d'être lynchée, s'excusait de ne pouvoir venir dîner ce soir. On rencontrait aussi Kléber Haedens, Marie Mauron, Gabriel Boissy, Yves Gandon et bien d'autres encore. La grande vedette de chez Laffont était Graham Greene, qui parlait peu et buvait sec. Il corrigeait les épreuves du *Fond du problème* et préparait pour le cinéma le scénario du *Troisième homme*, dont tous ceux qui l'ont vu n'oublieront jamais la rengaine de cithare jouée par Anton-Kavas, ni la silhouette massive d'Orson Welles dans les égouts de Vienne.

Au début de cette même année 1947, c'est à l'Université nouvelle que Tortel me fit connaître un autre de ses anciens condisciples du lycée d'Avignon, Théodore Vogel, né en Ukraine dans une vieille famille juive qui se fixa en France par hasard. En 1914, ses parents l'avaient emmené passer les vacances d'été chez une de leurs cousines, mariée à un professeur de philosophie au lycée d'Avignon et, surpris par la guerre, ils n'étaient jamais plus retournés en Russie. Théodore, que ses amis appelaient Tolia, unissait dans une même passion les mathématiques et la poésie. Il allait souvent aux *Cahiers du Sud* pour y parler de Victor Hugo et de Paul Valéry avec Léon-Gabriel Gros et Tortel. Il leur expliquait que l'intuition du poète et celle du mathématicien ressortent d'une même épistémologie esthétique. À ses moments perdus, dans le bureau de son laboratoire, il écrivait lentement, d'une fine et claire écriture, un essai sur ce sujet qui resta inachevé et qu'à sa mort, en 1978, ses élèves publièrent tel qu'il l'avait laissé.

Ces années furent marquées par de fortes émotions artistiques, qui, avec le temps et la nostalgie grandissante de ma jeunesse, se sont peu à peu enjolivées et sublimées. Au début de l'été, le premier festival d'Aix-en-Provence s'ouvrit par une fanfare de Marc-Antoine Charpentier dont les trompettes retentirent comme un *Te Deum* au sommet du clocher illuminé de la cathédrale Saint-Sauveur. Quelques semaines après la résurrection de la musique vint celle de la peinture et du théâtre. C'est en septembre de la même année qu'eut lieu le premier festival d'Avignon où nous allâmes, Gillette et moi, avec les Tortel et les Ponge. Dans la grande chapelle du palais des Papes, il y avait une prodigieuse exposition à laquelle participaient tous les grands peintres contemporains, la plupart encore bien vivants. Leurs œuvres les plus récentes étaient sorties des ateliers où elles étaient restées cachées pendant la guerre. Côte à côte, sous les hautes voûtes gothiques, elles rivalisaient entre elles avec la même émulation que Florence avait connue au temps du Quattrocento. Il y avait là Braque, Chagall, Fernand Léger, que je connaissais déjà, mais aussi ceux que Ponge et Tortel me firent découvrir : Balthus, Kandinsky, Paul Klee, Miró, Mondrian. Tout au fond de la chapelle, au-dessus du maître-autel, *La Pêche de nuit* à Antibes attirait tous les regards.

Nous assistâmes le soir, dans la cour du Palais, au *Richard II* de Shakespeare. D'acte en acte, Jean Vilar se dépouillait peu à peu de sa couronne et de tous les attributs royaux, jusqu'au cachot où, tête nue et revêtu d'une grande robe rouge, il attendait le bourreau en méditant sur la fuite des heures et l'approche de la mort. Le spectacle se termina très tard et nous rentrâmes à Marseille par un train bondé. Nos épouses, dont Gillette qui était près du terme de sa seconde grossesse, se serrèrent sur la banquette d'un compartiment enfumé. Avec Tortel et Ponge, je restai debout dans le couloir encombré de valises et de voyageurs somnolents. À l'arrivée en gare Saint-Charles, tout le monde descendit du train. Devant Ponge, un jeune prêtre en soutane sortit du compartiment de nos épouses et Ponge me dit, à voix très haute : « Avez-vous remarqué, mon cher Jacques, que durant tout le voyage cet ecclésiastique n'a pas cessé de lorgner les cuisses de nos femmes ? » Le prêtre

fit semblant de ne pas entendre. Sur le marchepied du wagon, Ponge ajouta en souriant : « Décidément, voyez-vous, tout ce qui m'est resté du surréalisme, c'est un certain goût pour la provocation. »

En repensant à cette boutade, il me vient à l'esprit que non seulement Ponge avait rompu avec le surréalisme après avoir un moment flirté avec lui, mais encore que, poussé par sa véritable nature, il en avait pris l'absolu contre-pied. En cela, sa place dans la littérature contemporaine rejoint celle de Picasso dans la peinture. L'un et l'autre, en effet, me paraissent incarner au plus haut point la tradition méditerranéenne d'un humanisme purement rationnel et totalement dénué d'angoisse métaphysique comme de tout fantôme surréaliste. Ceux qui appartiennent à cette tradition ne sont certes pas insensibles aux alanguissements élégiaques ni aux extases mystiques. Mais, quand ils s'abandonnent à leurs sortilèges, c'est par soif de dépaysement exotique, à la façon des Méridionaux qui, en été, lorsque le ciel est trop bleu et le soleil trop ardent, aspirent à la pluie, à la neige et aux brumes glacées. Ils s'immergent avec délice dans un monde émotif qui leur est fondamentalement étranger, mais, ce faisant, ils gardent leur quant-à-soi et, au moment de perdre pied, ils regagnent la terre ferme en s'ébrouant comme un chien sortant de l'eau. C'est, me semble-t-il, ce qu'ont fait Picasso et Ponge, en rejetant l'un le surréalisme et l'autre la période bleue de ses débuts. Chez Picasso, la déformation provocante des objets et du visage humain n'a pour but que d'en souligner la réalité objective et il y parvient avec la même acuité que Ponge le fait en jouant avec les mots et la syntaxe. Cette appréhension pragmatique et prométhéenne des relations entre l'homme et la nature fait que le lyrisme de Ponge et celui de Picasso, même lorsqu'il atteint, dans *Guernica*, une intensité bouleversante, est toujours aux antipodes du surréalisme comme du romantisme. Cette même démarche explique aussi qu'ils aient été attirés, l'un et l'autre, par le communisme, tel qu'il apparaissait en ce temps-là, c'est-à-dire comme une apologie de la raison pure.

Par la suite, j'ai souvent revu Ponge à Paris. Il habitait rue Lhomond, derrière le Panthéon, un appartement où il avait succédé

à son ami Dubuffet. Celui-ci y avait peint les portes des placards et laissé dans le salon quelques-unes de ses premières œuvres. Je me souviens de l'une d'elles, que Ponge aimait beaucoup et qui représentait une étrange vache colorée en rouge de minium dans un pré vert sombre. Ponge me recevait à sa table de travail couverte d'ébauches raturées de son *Malherbe*. Je le revois tel qu'il était alors, sa tête chauve et ronde, aux tempes grises, son visage large et coloré, ses yeux très noirs, souvent malicieux. Il me parlait du Littré qu'il compulsait sans cesse comme un curé son bréviaire. « Savez-vous, me disait-il en souriant, que la définition de l'homme dans la première édition du Littré était : terme générique qui embrasse la femme. » La douce Odette s'affairait dans la cuisine pour nous préparer du thé. Depuis toujours elle subissait sans jamais se plaindre leur perpétuelle gêne financière qui, de temps à autre, les obligeait à vendre une porte des placards de Dubuffet, un dessin de Braque ou une petite gouache de Talcoat.

La gloire et une relative aisance ne sont venues à Ponge que très tard, tout à la fin de sa vie. Aujourd'hui, il a rejoint La Fontaine et Malherbe dans les anthologies et les manuels scolaires, et ses textes sont disséqués dans les départements de français de toutes les universités américaines et dans toutes les classes préparatoires à l'École normale supérieure. Un jour, il n'y a pas longtemps de cela, mon petit-fils Thomas me dit que, lorsqu'il était khâgneux à Janson-de-Sailly, rien n'était plus redouté que d'avoir à rédiger, sur *Le Savon* ou *La Figue*, une de ces savantes explications de texte dont se délectent les sorbonnards. Ironie du destin, Ponge s'était lui aussi présenté à ce prestigieux concours. Mais, pris de panique à l'oral, il était resté muet. Et c'est ainsi qu'à défaut de la rue d'Ulm, il entra aux Messageries Hachette pour y gagner modestement sa vie.

Pendant ce temps, la conjoncture politique s'était rapidement détériorée. Une nuit, je fus réveillé par un coup de téléphone de Chapuis qui me demanda de venir le rejoindre de toute urgence dans une ruelle du quartier Vauban. C'était peu après que de Gaulle

eut démissionné. Celui qui l'avait remplacé, Ramadier, était un petit homme maussade, avec des lunettes rondes et une barbiche à la Trotsky, qui se débattait à la fois contre les communistes et les difficultés du ravitaillement et que *Le Canard Enchaîné* avait surnommé Ramadan. Chapuis m'annonça que les ministres communistes allaient être révoqués, qu'on s'attendait à des arrestations et qu'il fallait se préparer à entrer dans la clandestinité. Le Parti ne tarda pas à réagir et lança de grandes grèves insurrectionnelles qui, à partir des charbonnages du Nord, se propagèrent dans tout le pays. *L'Huma* s'attendrit sur la reine Élisabeth de Belgique qui avait hébergé chez elle quelques enfants de grévistes, et Gillette et moi, pleins d'ardeur militante, nous fîmes de même pour la fille d'un mineur de Gardanne qui resta chez nous deux ou trois semaines. Mais l'opinion publique avait pris peur et, aux élections municipales qui eurent lieu sitôt après, le Parti subit son premier échec. A Marseille, Cristofol perdit la mairie au profit de Carlini, un avocat gaulliste que j'exécrais d'autant plus qu'avant-guerre c'est lui qui avait plaidé contre ma mère le procès qui l'avait spoliée. Furieux de leur défaite électorale, les dockers envahirent la mairie et les CRS mirent deux jours à les en déloger, à coups de matraque et de bombe lacrymogène.

La guerre froide avait commencé et s'envenimait de semaine en semaine. En 1948, le rideau de fer dont Churchill avait parlé deux ans plus tôt s'abattit avec fracas sur l'Europe de l'Est. En quelques mois, la Pologne, la Hongrie, la Roumanie et la Tchécoslovaquie devinrent des démocraties populaires et le blocus de Berlin commença. Cette même année, deux autres événements dans lesquels je me sentis personnellement impliqué me firent redescendre du petit nuage rose sur lequel, depuis mon entrée au Parti, je me berçais de rêves utopiques. Le premier fut la rupture entre Moscou et Tito. Sitôt après la Libération, l'Université nouvelle m'avait introduit dans l'association France-Yougoslavie. C'était une des petites tâches semi-mondaines que le Parti confiait alors à ses intellectuels. Le consul de Yougoslavie était un vieux et élégant diplomate d'avant-guerre, chez qui, Gillette et moi, nous allâmes souvent dîner dans sa belle maison bourgeoise de la rue Paradis. Grâce à la valise

diplomatique, on y mangeait bien et au dessert nous organisions ensemble la venue à Marseille d'équipes de football ou de danseurs folkloriques. Il nous offrait des bouteilles d'une eau de vie de prune si râpeuse que nous les rangions dans le fond d'un placard, ne les en sortant que pour parfumer les crêpes de la Chandeleur, de sorte qu'elles durèrent pendant des années. Mais, un beau jour, le glorieux Tito, la petite fleur bleue des Balkans, ne fut plus qu'une vipère lubrique. Le consul fut rappelé d'urgence à Belgrade et nous n'eûmes jamais plus de ses nouvelles. Pour toute justification de cette volte-face, je ne trouvai dans *L'Huma* que d'obscures accusations de révisionnisme et d'antisoviétisme, noyées dans un panégyrique du génial Staline qui avait su démasquer dans Tito un ennemi du peuple. Cette répétition de ce qui s'était passé dix ans plus tôt, au moment du pacte germano-soviétique, me causa un profond malaise.

L'affaire Lyssenko, qui fut si importante pour moi, suivit de quelques mois cet épisode dramatique et marqua définitivement mon désenchantement pour le militantisme politique. Mais peut-être la vraie raison de ma paresse politique était-elle que mes activités scientifiques m'absorbaient de plus en plus.

Un voyage scientifique en Israël m'éloigna de Marseille pour quelques mois et je retrouvai avec plaisir mon petit laboratoire de la rue Saint-Sébastien, sommairement installé dans une ancienne garderie d'enfants dont les murs décrépis étaient décorés par une frise de santons provençaux.

Dans le but d'achever le plus rapidement possible une thèse de doctorat ès sciences, je pris contact avec Pierre Desnuelle. C'était un bel homme, au dos un peu voûté, avec une tête ronde et massive, des cheveux très courts et un visage renfrogné qui ne souriait que rarement. Je lui parlai longuement de mes études médicales, de ma formation à l'Institut Pasteur et de mes stages à Cambridge et à Teddington. Il me questionna sur mes travaux et approuva le plan de ma thèse. Des relations amicales ne tardèrent pas à s'établir entre nos deux ménages. Sa femme, Marguerite, était une petite

blonde frisottée, aux yeux bleus. Toujours tirée à quatre épingles et semblant sortir de chez le coiffeur, elle était très effacée et regardait son mari d'un air à la fois admiratif et soumis. Avec eux et Gillette, nous faisions le dimanche de longues excursions dans les calanques.

Desnuelle me parlait souvent des huileries et des savonneries marseillaises. Il était officiellement leur conseiller scientifique et avait découvert avec étonnement leur caractère vétuste et semi-artisanal. Chaque usine avait son maître savonnier, détenteur d'un secret de fabrication qui se transmettait de père en fils. À chaque cuvée, il faisait sortir tout le monde, y compris le patron, restait enfermé seul quelques instants, puis il ré-ouvrait la porte de l'atelier et disait gravement à un manœuvre : « Petit, ajoute encore un seau et demi de soude. » Desnuelle avait fini par apprendre que le fameux secret consistait à tremper un doigt dans le savon et à le sucer pour juger au goût s'il était assez alcalin. Il aurait été plus simple et plus efficace d'utiliser pour cela un pH-mètre, mais, sous prétexte qu'on avait toujours fabriqué le savon ainsi, aucun industriel n'avait accepté de faire cette dépense. Peu après la Libération, le ministère de l'Industrie et la Chambre de commerce avaient envoyé une délégation marseillaise visiter les usines hollandaises et américaines. À son retour, elle avait raconté que là-bas, les savonneries n'étaient pas crasseuses, mais aussi propres que des cliniques chirurgicales, qu'elles étaient entièrement automatisées et que toutes s'étaient mises à produire des détergents. Les dynasties familiales qui régnaient sur l'industrie locale des corps gras s'amuserent beaucoup de ces rapports et, persuadées que rien ne remplacerait jamais le savon de Marseille, elles n'y prêtèrent aucune attention. Leurs entreprises, habituées depuis des générations à faire de grands profits en spéculant sur les cours des matières premières coloniales, laissèrent passer leur chance de se moderniser et de se reconvertir à temps. Dix ans plus tard, elles furent toutes absorbées par des multinationales étrangères. Tandis que disparaissait ainsi la principale industrie de Marseille, la ville et son port étaient gravement touchés par la fin de l'empire colonial sur lequel reposait leur fortune et, comme Venise après la découverte du Nouveau

Monde, ils entrèrent dans une décadence dont on ne sait toujours pas, un demi siècle plus tard, s'ils se relèveront un jour.

Je fréquentais alors assidûment et avec plaisir quelques amis intimes, tous médecins. L'un d'eux était Henri Métras. Un peu plus jeune que moi, il avait un visage rond et coloré, des joues bleues par le rasoir, un nez très court, d'épais sourcils et une mèche de cheveux noirs plaqués sur un crâne presque chauve. Sa femme, Monique, elle aussi très brune mais pâle, zozotait un peu. Presque chaque dimanche, nous allions en famille passer la journée chez eux, dans leur villa cossue où on parvenait par un petit chemin poussiéreux grimant à travers les oliviers du port de Cassis vers le cap Canaille. Henri Métras s'était vite acquis une grande notoriété en chirurgie thoracique et plusieurs fois, à Marseille, j'ai admiré la prodigieuse dextérité avec laquelle il réséquait un poumon cancéreux ou décortiquait la plèvre lardacée d'un vieux tuberculeux. Nous allions souvent aussi chez Edmond Henry, qui était de la même promotion d'internat que moi et avait une maison de campagne dans le Luberon. Très grand, aussi flegmatique et dégingandé que Métras était vif et trapu, c'était un crack de la chirurgie abdominale et il me racontait comment il réparait les canaux cholédoques que d'autres chirurgiens avaient maladroitement sectionnés pendant l'ablation de la vésicule biliaire. Un autre de nos familiers était Robert Naquet que tout le monde appelait Bobby. Spécialiste de l'épilepsie et pionnier de l'électro-encéphalographie, il habitait sur le Vieux-Port, en face de Notre-Dame-de-la-Garde, un des beaux immeubles édifiés de part et d'autre de la mairie, sur l'emplacement du quartier dynamité par les Allemands pendant l'Occupation. C'est à leur architecte, Fernand Pouillon, que Marseille doit d'avoir échappé aux désolantes reconstructions de Toulon, de Brest, d'Amiens et de tant d'autres villes françaises. J'avais connu Pouillon au PC, dont il avait été membre encore plus brièvement que moi, et j'avais conservé d'excellentes relations avec lui. Nous allions souvent le voir à Entremont, près d'Aix-en-Provence, et je garde un souvenir ému des civets de lièvre à la royale qu'il aimait cuisiner lui-même dans une grande casserole de cuivre rouge. Chez

Boby Naquet, nous dînions sur une terrasse fleurie de camélias arborescents qui surplombait les pannes du Vieux-Port et leurs innombrables barques doucement illuminées le soir par les réverbères du quai. Il nous racontait ses expéditions nocturnes afin de capturer dans les rues des chats errants destinés à ses expériences neurologiques. Il était célibataire et entourait sa vie sentimentale d'un épais mystère qui ne se dissipa qu'avec son mariage. Sa femme, Michèle, était fille d'André Maurois et avait hérité de son père une lippe saillante et une bibliothèque de livres somptueusement reliés. Elle écrivait ses souvenirs sur Simone de Caillavet, sa belle-mère qu'elle n'aimait guère et, élevée dans les coulisses de l'Académie française, elle se sentait en exil à Marseille, comme Ariane à Naxos.

Entretien avec Constant Vautravers

J'ai rencontré Jean Ballard pour la première fois en 1942, pendant l'Occupation. J'avais vingt ans. Je préparais Normale supérieure et nous étions quelques-uns dans ma promotion à nous intéresser à la littérature contemporaine. À cette période, sans parler de la *NRF*, deux revues occupaient le devant de la scène intellectuelle : *Fontaine*, dont le siège se trouvait de l'autre côté de la Méditerranée, et les *Cahiers du Sud* installés à Marseille. Passionnés d'écriture, de recherche et de modernisme, ces fameux *Cahiers du Sud* représentaient pour nous l'avant-garde. La revue préparait de temps en temps des numéros spéciaux. Je me souviens en particulier de ce beau numéro sur les mathématiques, une véritable brique réunissant de très belles réflexions sur le chiffre émises par des philosophes, des mathématiciens et des gens de la rue.

À cette époque, nous allions écouter du Claudel au théâtre du Gymnase et des concerts dirigés par Paul Paray à l'Opéra. Nous fréquentions également les cafés du bas de la Canebière et du

quai des Belges dans lesquels intellectuels, poètes et comédiens venus se réfugier en zone libre discutaient des heures entières — je me souviens y avoir croisé Louis Jouvet et sa compagnie sur le point d'embarquer pour l'Amérique du Sud. Mais surtout, nous savions que Breton et les surréalistes y étaient venus remuer les vieilles peaux de la poésie française classique. Ainsi, nous étions plongés dans une atmosphère un peu irréaliste, à deux pas de l'actuel cours Jean Ballard, qui s'appelait à l'époque cours du Vieux Port, où, près d'une porte, une petite pancarte indiquait l'entrée des *Cahiers du Sud*.

Je me souviens m'y être rendu la première fois pour me procurer un numéro que l'on ne trouvait plus en librairie. Un clochard roupillait au pied de la cage d'escalier noirâtre. J'ai grimpé jusqu'à cet appartement incroyable dont les poutres de bois servaient d'appui à des étagères qui soutenaient des livres et des revues. Ça sentait la vieille poussière et le tabac mélangé à des feuilles de topinambour. Ballard recevait les visiteurs derrière un large bureau sur lequel était disposée une belle boîte, une boîte de bois précieux ouvragée avec, à l'intérieur, un lit de pétales de roses plus ou moins sèches, quelques cigarettes anglaises ou encore des cigarettes turques au papier rose bonbon, jaune paille ou bleu mauve et dont le bout était doré. Cette boîte, qu'il garda toujours religieusement, faisait partie de son élégance.

Puis il y a eu la guerre, la Résistance. Je suis parti...

À la Libération, je fus engagé comme journaliste au *Méridional*. J'ignorais alors que faire un papier consistait à rendre un événement en dix lignes. Muni d'un simple carnet de sténo et du stylo-bille baveux que l'on m'avait généreusement fourni, j'ai dû couvrir un meeting de jeunes résistants : plus de cinq mille individus entassés dans l'Opéra faisaient face à une tribune où pas moins de dix-sept mouvements et partis devaient prendre la parole. En rentrant vers minuit au journal, qui se trouvait alors rue de l'Abbaye, près de Saint-Victor, j'ai couvert une dizaine de feuillets. Le lendemain, en lieu et place de mon article, je ne trouvai qu'une petite photo légendée d'un : « Grand succès hier soir de l'Union de la jeunesse

française qui a rassemblé près de cinq mille personnes à l'Opéra. » J'héritai ensuite de la rubrique la plus courte du journal, celle du ravitaillement. Cela consistait à écrire : « Le ticket numéro 25 donne droit à trois cents grammes de pommes de terre. » Autant dire qu'il ne me fut pas facile de passer d'une formation littéraire classique au journalisme local. Lorsqu'on s'entend répéter à longueur d'année : « C'est quoi cette introduction sur les petits oiseaux ? », on finit par pratiquer une écriture qui n'est plus la sienne, on devient un peu schizophrène. Alors, un jour, j'ai essayé de recoller les morceaux en cherchant du côté de la discussion, de la littérature et de l'esprit.

Parmi mes confrères de la presse marseillaise se trouvait un garçon fort sympathique qui avait, lui aussi, préparé Normale sup. Il s'appelait Léon-Gabriel Gros. C'était un grand calme, un fumeur de pipe qui, après avoir longtemps roulé sa bosse, avait épousé une de ses amies, une infirmière qui le soignait comme un coq en pâte. Léon-Gabriel Gros était l'auteur d'une poésie très avancée — ce qui ne l'empêchait pas de fournir d'excellents articles au *Méridional* et au *Provençal*. Il traduisait également, et d'une très belle façon, des poètes anglais — une spécialité qu'il s'était forgée en khâgne. Son métier de journaliste n'interférait jamais avec ses activités littéraires. C'est par lui que j'appris la petite histoire des *Cahiers*, nés, à l'époque de l'autre guerre, sous l'impulsion de Jean Ballard et de Marcel Pagnol.

J'ai retrouvé Ballard plus tard, à l'occasion d'un reportage sur le plan urbain. C'était avant que Carlini et le RPF ne prennent la Mairie. À cette période, Billoux, le ministre de la Santé, souhaitait que Marseille fasse un geste urbanistique. Il soutenait les idées de Le Corbusier qui suggérait que l'on rase une partie de la ville afin de pouvoir construire une cinquantaine de « Cités radieuses » dans la nature. Je fis part de mon intérêt pour ce sujet à Gros qui m'apprit que Ballard avait, dans les années trente, beaucoup fréquenté le milieu des urbanistes et publié sur le sujet un bouquin avec un dénommé Castel. Je suis donc allé consulter ce livre au siège des *Cahiers*. Ballard est allé le chercher dans la poussière de son

grenier et me l'a offert. Sa petite couverture beige avait terni. Il s'intitulait *Marseille métropole*.

Venant régulièrement feuilleter des ouvrages, j'ai fini par lier conversation avec les collaborateurs de la revue. Il y avait Jean Tortel, un écrivain et poète très à gauche qui ressemblait vaguement à Sartre à cause des yeux et des cheveux noirs ; Ducreux, l'héritier des Picon, les fabricants d'un apéritif à base d'orange, qui s'était lancé dans le théâtre avec la compagnie du Rideau gris, une excellente troupe ; Axel Toursky, le poète slave aux yeux bleus transparents. Plein d'esprit et d'humour, celui-ci vous envoyait des vers contemporains de prime saut. Il vivait des ses interventions à *Provence magazine*, une émission de radio diffusée à midi sur Marseille-Provence, la station décentralisée de Radio-France à laquelle je collaborais parfois. Il y avait encore Pierre Guerre, fonctionnaire préfectoral, un homme érudit et passionné qui collectionnait des objets du Pacifique dont la plus grande partie a d'ailleurs été léguée aux musées de Marseille. Guerre me fascinait. Il était en mesure de discuter pendant des heures sur n'importe quel sujet...

Ballard entretenait des relations régulières avec ses collaborateurs les plus éloignés de Marseille. Il correspondait avec Gabriel Audisio, le grand homme de la Méditerranée ; avec Joë Bousquet de Perpignan, qu'une blessure immobilisait ; avec Louis Brauquier, qui menait une vie de fonctionnaire colonial aux messageries maritimes et qui, de passage à Marseille, apportait aux *Cahiers* ses derniers poèmes sur les escales, les amis disparus et la mer.

Mais Ballard n'était pas seul à diriger les *Cahiers du Sud*. Marcelle, son épouse, une jolie femme blonde aux yeux clairs, l'aidait considérablement. Elle s'occupait du secrétariat alors que lui se chargeait principalement des envois et de la prospection publicitaire. À eux deux, ils abattaient un travail énorme. Marcelle Ballard était à la fois la sœur, la mère, la tante et la copine de toute l'équipe. Elle nous invitait de temps en temps chez eux, de l'autre côté du cours — car les Ballard habitaient pratiquement en face du siège de la revue. En quelques enjambées, on passait de la bohème des *Cahiers* à un appartement spacieux, aux tapis colorés

étalés sur du marbre, et on évoluait là-bas un peu comme dans un sanctuaire. Je revois encore Ballard, chez lui, avec sa robe de chambre et son foulard de soie. Tout petit, dressé sur ses ergots, le cheveu blanc un peu à la Einstein, les lunettes en arrière, le regard impérieux sous un grand nez pointu, un ton de voix un peu maniéré. Toujours très soigné, même quand son apparence semblait négligée, son élégance me faisait penser aux seigneurs à talons rouges. Un homme agréable aux conversations passionnantes, mais un peu redouté à cause de son humour acide et de ses idées sulfureuses.

Et le jour vint où Ballard m'interpella : « Dites-moi, jeune homme ! Vous qui nous écoutez à longueur de temps, il faudrait nous aider ! Est-ce que vous accepteriez d'écrire un article sur la chance ? » C'est ainsi que débuta ma collaboration aux *Cahiers du Sud*. En dehors de la partie solide de la revue, qui accueillait des textes de Breton ou de Saint-John Perse avant qu'il ne soit primé, il y avait ce que Ballard appelait les « liminaires », les « frontispices » ou encore les « cahiers extérieurs ». Ces derniers respectaient la tonalité intellectuelle et recherchée des *Cahiers* mais traitaient de sujets plus terre à terre. La plupart d'entre eux, qui étaient inspirés par des mécènes, n'étaient autre chose que de la publicité déguisée. Les principaux bienfaiteurs des *Cahiers* se recrutaient parmi les compagnies maritimes, les banques et la loterie nationale. De là, la proposition que me fit Ballard... Quelquefois aussi, lorsqu'il avait un point de vue à défendre mais qu'il manquait de temps pour écrire, il me demandait de traiter des sujets plus pointus. Je me souviens notamment avoir rédigé des articles sur la Méditerranée à l'époque où Braudel était encore enfermé dans ses recherches. J'ai également travaillé sur la Camargue, cet espace naturel où le flux et le reflux incessants de l'eau modifient constamment le paysage. La plupart du temps, ces sujets annexes n'étaient pas signés. Ils faisaient partie de la production « courante » des *Cahiers du Sud*, et c'était un honneur pour moi que de voir parfois figurer mon nom.

Entre le siège de la revue, son appartement et le bureau des peseurs-jurés, j'avais l'impression que Ballard ne quittait jamais le

quartier du Vieux-Port. Pourtant, je savais qu'il entretenait une vie mondaine et participait à des réceptions officielles qui le conduisaient vers d'autres lieux. Mais si on parlait de lui dans *Le Monde*, *Le Figaro littéraire* et à l'étranger, Ballard n'était pas dupe : il savait que beaucoup ne le soutenaient que par solidarité marseillaise... Originaire de la classe moyenne, la grande bourgeoisie ne le tolérait que grâce à la renommée des *Cahiers* et à son amitié avec Ducreux et Roussin. Elle appréciait son intelligence, son goût pour l'art, la littérature et la philosophie — il faut dire que c'était un esprit étonnant.

Ce petit homme toujours actif était englué dans des problèmes de comptabilité et de financement. Il travaillait comme un damné. Les *Cahiers du Sud* étaient sa seule religion, aussi les dernières années ont-elles été difficiles. Ses compagnons d'âge, ses amis du port et de la chambre de commerce, qu'il avait connu à l'époque où il était peseur-juré, partaient à la retraite ou bien disparaissaient. Et il ne s'entendait plus dire « Cher ami, je vais vous aider. Ne vous inquiétez pas ». Je crois bien qu'à ce moment-là, alors que ses relations avec la ville de Marseille étaient quasi inexistantes, Ballard est même allé jusqu'à solliciter une aide de Gaston Defferre — dont je ne sais s'il réussit à l'obtenir. Mais pour d'autres raisons, la revue battait désormais de l'aile. Ses plus proches collaborateurs s'éloignaient : Gros, qui avait pris sa retraite, venait moins souvent ; même chose pour Tortel ; Toursky avait disparu.

Pour moi, ces hommes, qui s'étaient rencontrés dans l'entre-deux-guerres autour de Jean Ballard et des *Cahiers du Sud*, resteront à jamais admirables. Ils ont participé à l'aventure du surréalisme et parce que Ballard a su maintenir dans des circonstances très délicates l'esprit des *Cahiers*, ils ont continué d'écrire sous l'Occupation, manifestant une résistance intellectuelle certaine. À la Libération, ils sont restés fidèles à cet esprit de pointe, perpétuellement en avance sur les idées et le temps. Il fallait une personnalité exceptionnelle pour gérer, pour trouver des collaborations, pour exciter l'esprit des auteurs. Ballard la possédait. Il fut l'homme des *Cahiers du Sud*. Et il n'eut pas d'épigone. L'équipe des *Cahiers* s'est dissoute sans jamais se reconstituer ailleurs. Pourtant, les substituts n'ont

pas manqué : la revue *Sud* et d'autres encore ont tenté d'emboîter le pas de leur aîné. Et si les poètes qui ont voulu reproduire cette expérience sont nombreux, aucun d'eux n'a fait preuve du même courage obstiné que Ballard avec les *Cahiers*.

Propos recueillis par Marie Marques — mars 1993.

L'héritage des *Cahiers*

En découvrant dans les *Cahiers du Sud* toutes ces annonces de remises de légion d'honneur et de prix littéraires, tous ces récits d'inaugurations et de réceptions, tous ces comptes rendus de réunions de sociétés d'amis de..., et autres rubriques au fondement même des relations qui permirent à cette revue de survivre si longtemps ici, je compris que Ballard et les siens ne pouvaient enfanter *directement* d'autres héritiers.

Si le concours de circonstances qui m'a permis d'assister à cette cérémonie grotesque n'a pas de place dans ce récit, il me faut au moins commencer par vous raconter que j'avais transmis à quelqu'un des documents, que nous avons ensuite fait un bout de chemin ensemble, qu'en route, une voiture nous a doublés et s'est arrêtée pour nous permettre de monter — les occupants connaissaient mon compagnon et tous se rendaient au même endroit. Je m'assis à la droite de Claude, chauffeur municipal, tandis que sur le siège arrière, pour faire de la place à mon compagnon, une

sorte de Portos vieillissant s'était calé sous l'épaule gauche son tout petit voisin. La voiture étant, comme ses occupants, tout ce qui se fait de plus officiel, les hommes de faction nous ont salués au passage. Et c'est ainsi que, sans y être invité et sans même l'avoir voulu, je me suis dirigé vers ma première remise de prix littéraire.

Mais voilà que, déjà, dans ma volonté simplificatrice, je déforme les faits : ce fut, à dire vrai, ma seconde remise de prix littéraire, et, pour tout vous dire, j'y avais été invité. Omettre de tels faits ne constitue pas seulement une entorse à la règle élémentaire d'objectivité, mais prive surtout le lecteur éventuellement intéressé de précieuses informations sur les fondements de l'histoire elle-même. Car, si les concours de circonstances qui m'ont amené à assister à ma première remise de prix littéraire et permis d'assister à la scène que je vais vous raconter ont encore moins leur place dans ce récit, il est remarquable que la même personne en soit responsable. Mais revenons à notre narration.

Tandis que je me rendais sans le savoir à cette remise de prix, j'avais oublié qu'une ou deux semaines plus tôt, en clôture à une réunion de travail regroupant quelques acteurs culturels de notre bonne ville, un poète et directeur de revue nous avait tous invités, solennellement mais cordialement, à nous y rendre. (Il est tout de même intéressant de remarquer que sans carton d'invitation — et aucun d'entre nous n'en reçut — il était absolument impossible de franchir la double barrière de vigiles qui barrait la salle de réception ; deux amis, qui s'étaient eux souvenu de la généreuse invitation lancée à la cantonade, ont fait la déplaisante expérience de se voir refoulés.)

Quant à la première remise de prix littéraire à laquelle j'ai assisté, elle eut lieu dans les locaux nouvellement réaffectés de la Séita, à la Belle de mai — les noms des organisateurs, comme ceux des lauréats, doivent être absolument oubliés de tous. S'il y a dans les plus prestigieuses remises de prix quelque chose de l'indécence d'une mise en scène pour imbéciles perpétuée par des rentiers infatués, celle-ci fut tendrement ridicule. Elle me permit toutefois de rencontrer certains des héritiers des *Cahiers*. (Je reste encore étonné d'avoir mis si longtemps à découvrir l'existence de cette véritable institution à Marseille : *Sud — Revue littéraire*.)

Mais peut-être sont-ils meilleurs prophètes ailleurs.) Le modérateur et l'un des trois intervenants appartenant à cette triste troupe, les désaccords qui apparurent au détour des questions pourtant les plus convenues ont été vite étouffés. Mais le bien était fait : j'avais découvert leur existence — et il ne me fallut pas attendre plus de quelques jours pour que le tableau soit complété.

C'est dans la magnifique salle de réception du palais du Pharo que fut décerné le dixième prix Jean Malrieu par la Société marseillaise de crédit, mécène de *Sud*. J'y retrouvai bien sûr l'hieratique directeur (que nous appelons depuis entre nous « Foie jaune », en référence au croque-mort de *Lucky Luke*), mais également mon maladroit modérateur qui ne put cacher sa surprise en m'apercevant ; et enfin, son très sérieux acolyte — certainement un enseignant du secondaire. La salle était comble, et les personnes qui arrivèrent en retard durent patienter debout le moment du buffet.

On dit qu'à Marseille, la vieille bourgeoisie, issue des industries du savon, de l'huile et des armateurs de la grande époque des colonies, se cache — il s'agit bien sûr de ceux qui sont restés, la majorité, ce fait est bien connu, ayant déserté la ville, voilà quelques années, avec armes, bagages et capitaux pour des cieux plus lucratifs. La SMC n'avait dû inviter que ses meilleurs clients et sans doute quelques collaborateurs. La foule était étonnamment en harmonie avec la salle : d'un autre temps, la décoration fastueuse avait été restaurée sans pudeur mais, sous les dorures, les fissures commençaient déjà à réparaître. Je ne peux m'empêcher de sourire en revoyant certains invités espérer, inquiets, à la sortie de la réception, l'aide de leur chauffeur pour retrouver leurs voitures parmi les dizaines d'autres identiques.

La tribune était disposée sous un immense portrait en pied de Napoléon le petit. Nous étions quatre étrangers, assis sagement côte à côte, vers le fond. Foie jaune ouvrit la séance. Si je n'avais que quelques mots pour qualifier le lauréat, un médecin belge, je dirais qu'il a érigé l'aphasie en style poétique. Sa prestation, tête baissée et remerciante, fut brève. Foie jaune reprit la parole pour expliquer qu'une rallonge de la SMC leur avait nouvellement permis de décerner deux prix supplémentaires à des poètes étrangers : un Portugais et un Espagnol se sont terriblement succédé avec leurs

traducteurs et éditeurs — l'ensemble se remerciant et se congratulant à grands frais de mots creux, même à cette distance. La chaleur reflua, les lectures n'en finissaient pas, vint l'ennui. Des hôtes réussirent à éviter que des syncopes se propagent dans la salle en ouvrant avec difficulté les très anciennes portes-fenêtres. Quelqu'un signala soudain l'arrivée du correspondant à Marseille de *France-Culture* : un gros homme essoufflé aux jambes courtes qui faillit nous faire perdre contenance quand, parvenu à notre hauteur, nous vîmes un pan de sa chemise blanche jaillissant en pointe de la braguette entrouverte de son pantalon.

Enfin, les poètes se retirèrent devant le discours d'un ténor de la SMC qui enfila avec une conviction sans scrupules poésie, culture et profit sur une seule brochette. Ensemble, la salle, le public et le discours m'envoyèrent dans le passé ou peut-être dans le monde éternel de cette reconnaissance académique des artistes par les financiers. (Je me souvins alors des très injustes reproches que j'avais lancés à mon modérateur sur l'absence de politique éditoriale de sa revue, et lui fis aussitôt mentalement mes plus plates excuses : *Sud* avait bien une politique éditoriale, elle publiait de la poésie pour banquiers.) Robert Sabatier, mandaté par M. le président de la République française François Mitterrand, nous fit tous lever et décerna la légion d'honneur au très sanguin responsable du mécénat de la SMC. Après quelques mots de Sabatier qui parurent frais dans cette ambiance, le nouveau chevalier se montra aussi ému que possible. Nous fûmes enfin lâchés sur le buffet, au loin duquel il fallut attendre que la foule de tremblants à la vigueur toujours surprenante dans ces occasions-là se soit rassasiée.

Les terrasses du palais d'Eugénie offrent vraiment une bien belle vue de la ville, surtout par un temps aussi clair.

Dieu, rue des portes

Il est surnommé Didie, comme Didyme, l'apôtre saint Thomas,
les télécommunications lui ont attribué un numéro de téléphone,
vous l'appelez,
il répond je ne suis pas isocèle,
il refuse la symétrie, il a un signalment, cheveux bruns, visage ovale,
il occupe un siège, auteur il atteste en signant,
il est distingué et passe par des extrémités sans joindre les bouts
métaphore homonyme de Dieu, Dieu,
paradoxe dans la sémantique, métempsycose du seigneur absolu,
il va où qu'il aille circonscrit au réel, métissé, gagé de mémoire
se grise de détails,
confondu par l'image, il donne des mérites aux théories de la lumière,
exposé aux couchers de soleil zinzolins,
vu à perte de vue, il est posé en vrac dans les paysages expatriés
des cieux,
en vie subsidiaire,
élevé au moindre indice dans l'intelligence de ce qui va suivre, il marche,

donne sa voix, nage, s'agenouille sous les voussures des églises
dans les échos des orgues, les filtres des vitraux,
Vice dieu, le temps l'emploi jusqu'à la vétusté, et les poètes au verso
dressent des procès verbaux,
placé du Paradis en externat le voici éprouvant ses narines
à l'oxygène des vents, libre d'accidents,
extirpé avec la racine, il se mouvemente dans l'idée du sol,
porte par laquelle il sortira en ailes vers Dieu,
être suprême, créateur et conservateur de l'univers,
qui entre dans la définition du dictionnaire,
rue des portes sur les annuaires,

Un chien illettré attaché au portillon

— c'est une saxifrage qui croît régulièrement dans le milieu des roches, quelle force dissout cette vie appareillée à l'inorganique et quelles ressemblances les minéraux retirent d'elle assujettis à ce compagnonnage irrationnel, l'étymologie pourrait inspirer l'origine de ses racines, à condition que le mot soit un chemin d'histoire, rien n'est obscur, la vérité s'accomplit dans l'abondance des déductions, la parole multipliée d'arguments, à ma connaissance, la saxifrage n'a aucune relation avec la Saxe orientale ou la Basse-Saxe d'Allemagne, sans doute, comme la saxifrage, les saxons préhistoriques usèrent des fissures à l'expression de leur vie, mais ils s'enfonçaient dans la pierre alors qu'elle y suspend ses filaments, et

— excusez-moi, je n'ai guère de temps, c'est que mon chien est attaché au portillon,

— je ne pense pas que les Germaniques qui luttèrent contre Charlemagne introduisirent ce végétal en France, ou plutôt que Charlemagne l'ait importé des falaises, improbable,

il se battait vers les années huit cents et ce jardin date tout au moins du xvii^e siècle,

— votre érudition de circonstance m'intéresse mais mon chien illettré, attaché sous un symbole d'interdiction, doit s'impatienter,
 — les chiens, quoique peu doués pour l'escalade, adorent les saxifrages, comme les chats ennemis de l'eau aiment les poissons, comme les hommes si peu munis à vivre la nature prospèrent dans son insalubrité,
 vous auriez dû la lui faire voir ou sentir,
 mais, je vous le concède, le mot adorer figure mal la pensée d'un chien, il aurait fallu dire, les chiens sont attirés par la saxifrage, semblables aux fers soumis aux charmes des aimants, je connais un chien qui en mange plutôt qu'uriner dessus, et un homme qui la déteste, la dit nuisible, il m'est antipathique, le penchant instinctif que j'ai pour cette plante est effet de sa cause, les êtres mobiles sont souvent répugnants, laissant des traces sales partout où ils se déplacent, ils sont nocifs, leurs noms sont laids, , , , , ,

Rose,

il est vrai que l'usurpation du nom des fleurs à l'usage des prénoms enlaidit les originaux, je n'aime pas les roses, ni les marguerites, ni les olives,
 narcisses,
 et ce qui prospère dans les bois en raison de l'adjectif sylvestre, mais je sens votre souci d'en finir, vous devriez cueillir un filament de saxifrage au plaisir de votre chien simplifié par les règlements collectifs à l'entrée du jardin,

Titre du roman

Partir des yeux,
dans l'exacte direction de la lumière,
s'absenter de voir,
sortir, par l'envers des pupilles, traverser devant soi la cornée,
et,
poursuivre, voyager,
laisser la pensée chez elle, vieille, parmi les souvenirs,
parmi ses amies d'idées,

En sortant pour une fois, la mémoire en bagage minimum,
faire un pas sans muscles,

Répertoire des connaissances par ordre chronologique non daté

Pourquoi (sans point d'interrogation) être,
je peux initier cette phrase, la plus longue qui soit prononcée,
mais Pourquoi (sans point d'interrogation) moi,
quelle connaissance qui vient de l'extérieur
s'enfoncer dans mes intérieurs,
Pourquoi ? (avec un point d'interrogation) ce monde,
issu de moi et qui grandit jusqu'à le perdre de vue
et peut être transporté de vues en vue par les autres,
mes semblables mères porteuses de sens,
Pourquoi, (avec une virgule) cet extérieur infini qui,
lancé des vitesses du futur, fulgurant, me traverse vers l'histoire
de ma plus petite matière,
? (interrogation sans pourquoi), maître autonome d'être
dans un ensemble abstrait j'étale la vie jusqu'à sa fange,
, (une virgule) pure raison des morts successives,
moi vivant partout et inconnu de tout. (point)

Dynamique de la pensée

Astreint aux logiques des heures assistées de machines horlogères,
je produits de l'attente,
et dans cette situation latente,
possédé par la communauté des rendez-vous,
j'imagine les fantasmes d'un progrès selon lequel il adviendrait
l'inverse de la détention c'est-à-dire la liberté selon laquelle mes
sensations seraient détendues dans l'espace du vouloir,
logé sur des fauteuils dans la statique de quatre pieds posés sur
des plans de sustentation, sans bouger mais lancé à toute vitesse
sur les lignes à trois dimensions des parcours,
je transmue l'immobile en mouvement pour le compte du temps,

Confort de l'image

Les paysages peints derrière les vitres de séparation des éléments sauvages,
air, lumière, eau, enclos dans la roche cubique des murs, je vis dans
une nature disciplinée à l'emprisonnement, un poisson latéral, un
oiseau au vol nain, un végétal en terre cuite,
moi diffusé sur l'écran réduit à ma plus simple
expression,

Tout

Intégralité de l'univers à la jointure de zéro et un,
il bée entre ces états binaires quelconques,
plein, vide, oui, non, et conjugue le noM être,
démonté en particules disséquées,
puis reconduit en enchevêtrements d'ordres et d'effets prodigues,

Vie

Émotivité organisée des relations au travers des manifestations de
la nourriture et de la reproduction,
but en bagages sur l'équipage d'un véhicule arrimé au temps,
évadée des mémoires judiciaires,

déterrée errante sur les terres puis terrassée et cependant objet de
la constitution des organes en dérives,
puis morte,

Raison

Faculté de juger l'inconnaissable qui,
camouflé d'idées grandeur nature,
imite l'innocence,

Répertoire

Où les matières sont rangées de sorte qu'on puisse les trouver
sans l'expression ornementale de la nature,

Chronologie

Science nécrologique du temps enseveli dans les tombes des dates,

Phrase

Tous les mots jusqu'au point,
foyer convergeant de tous les mots,

Vitesse

Célérité directement proportionnelle au nombre des chaises de la
pensée conséquente à leur production,
réductrice des voyages emputés des jambes,
et l'arrière dépassé efface l'étendue devant,
au point que le transport n'est plus qu'une cabine,
cercueil avant courrier,

Matière

Infini résolu,

Vue

Propagation de la lumière

Extérieur, intérieur

Retournement de ce qui est homogène,
pile ou face d'une pièce sans figure estampillée à l'effigie du monde,

Ce monde qui grandit

Apogée ou périégée de la croissance,
mouvement de la taille jusqu'à l'adulte puis la poussière,
intelligence de taille,

Connaissance,

Comptabilité des empreintes laissées des vêtements du réel déshabillé,
conjonctives à leurs contenus supposés,

Point d'interrogation

Arme au point du discours,

Intarissable

Retour à l'envoyeur comme les eaux indormantes,
éponge de mots,

Cinq natures mortes

Il y a deux rochers, deux frères, deux masques
Dont la distance à la côte varie sans cesse.
Nous nous accrochons tangents à la paroi
Du globe qui s'effrite. Le grand émissaire
Inaugure au-dessous ses flots jaunes.
Dans le carré du puits garde-côte passent les oiseaux :
« We don't know how to breathe. »
Éolienne au cap Sicié terre d'inquiétude.
Le poisson que nous avons laissé dans l'assiette
Par la décomposition phosphore nous éclaire les doigts.
La bouche est un cirque où le soleil sur les dents
Indique l'heure. Certains bateaux recrachent
À jets continus l'eau sur laquelle ils flottent.
Du haut des ravins brillent enfin rouges et bleus
Les rutilantes carcasses de véhicules balancés.

Vanité ces natures mortes plus que vives ;
Plateau de pêche, ces poissons que l'on dit
Poursuivre jusqu'à la mort leur croissance.

La buse variable étreint dans ses serres
Un milieu humide hautement propice
À la maturation l'avachissement des plantes.
Les chenilles processionnaires tissent un cocon
De mégolithes pâles et oscillants.
Les fruits les plus étranges sapatilles pendent
Là où on ne s'attendait vraiment à rien.
Mer plus basse qu'on n'ait jamais vue.
Clausule des coquillages porte-bonheur.
Encore ces anormales punaises rouges
À la poitrine de l'érosion Cassis.
Et les pentes de verre blanc des serres
S'étendent mains imposées sur nos têtes
Courbées en nous faisant baisser la voix
Dans le cri des perruches factices.

Villa Cantegril les palmes desséchées
Par la rigueur des derniers grands froids.
La roche fendillée qui bien souvent n'est que
Du sable agglutiné en crêtes qui s'enfoncent.
Ridgeway du corps accidenté les cicatrices
Couvrent la peau d'idéogrammes, les os en miettes
S'avancent, portant toujours sous la double face
Du Janus celtique dans l'ombre des faits se propage
Une marche d'échelle. À la douleur des règles répond
La carte en rouleau montrant mondes sur mondes.
Manque la jambe. Les terrains qu'elle fréquente et décrit,
Nous le certifions, se consolident.

N'y a-t-il pas de fond, que les mouettes mélanocéphales
Aient pied ? Non. Elles se posent sur les algues,
Les bancs d'algues. Mue ce gras serpent d'entre ciel et terre
Dont les pattes descendent se poser sur nos têtes
D'écume. Couverts de haillons, par curiosité nous voudrions
Nous allonger sur le sol dans la rue
Et peut-être ramper sur cette corniche Notre-Dame-Dragon
Dont nous deviendrions le lointain fleuve Jaret
À la fente. Fanions. Sur la mer, des drapeaux
Signalent l'emplacement des nasses
Où le gros caillou, mémoire des glaciations,
Reste seul à pouvoir régner sans membres.

Algues vertes ruisselantes et studieuses, vestures
Des flambantes têtes rocheuses
Et rouges d'une pensée qui se noie ;
Ne plus s'en sortir, des doigts devenir crabe.
Instables comme une chaleur dans l'air qui s'élève,
Cent vingt générations de père en fils forment
Un serpent qui agonise. Saillie ! Il l'a saillie !

Mais la vague le recouvre de sa cape
Et l'envoie buter sur les dalles, poitrines,
D'un effort insensé les Fontaines de Jade.
Barque ityphallique en pièces démantibulée,
Le démon peut maintenant apparaître de face :
Un homme nu et souriant peint couleur muraille
Où il est plaqué reptile, et qui pisse sans raison.

Jette tes planches dans l'écuelle du poisson-ventouse !
Sans plus aucune tenue musculaire se colle.
Lèche le plafond de la terre, les lamparos, la baume !
Voile roulée, le poumon de mer à l'air se décompose.
Marionnette pêcheresse panse l'attache de tes membres !
Tes jointures distendues par le courant, les oiseaux
Rapaces ouvrent ces paumes que les fils diurnes agitent.

Émergence d'un naufrage sur le rivage la tortue-luth
Et les vautours. Mise à jour. Il ne faut jamais voir
La femelle à laquelle le pêcheur s'accouple. Lui se parle ;
Dialogue du démon à ses membres pensants :
L'aven des Rampains, le plateau du Lambert.
De ses deux flammes de pierre, l'eau carbonatée
Se précipite, formant une série de vasques ocres :

La langue des miroirs : « Ce que le diable peut faire
N'est pas miracle, non plus que ce que peut faire une bête,
Quoique l'homme ne le puisse faire lui-même. »

Les larmes et le retour

Acqua alta de Joseph Brodsky

Traduit de l'anglais par Benoît Cœré & Véronique Schiltz
(Gallimard, 1993)

Envoyé dans le sovkhoze d'Arkhangelsk en 1964 après son procès pour parasitisme social, le juif Brodsky avait pu y méditer longuement *Sauf-Conduit* de Pasternak décrivant son arrivée à Venise, les cris, les pas dans le soleil, la fatigue d'un adolescent ivre qui s'endort au bruit de cloches d'une ville nouvelle. Telle est la vraie Venise : la Venise reflétée dans la Neva. Le rythme de sa poésie, chair profonde, claire, obscure, souriante, toujours classique, s'est reconnu dans le classicisme hautain des façades du Grand Canal. Ce maître de la voix, exilé à New York depuis 1972, nous a laissé récemment ses notes de Venise, *Acqua Alta*, sinueuses, ironiques et tristes comme la mémoire des mois d'hiver dans cette ville.

Venise tue ou met en danger de ridicule, de plagiat, de redite celui qui écrit : la Venise écrite — le palimpseste de pierre — tue la Venise vue. Seule la cruauté du regard peut sauver les lieux où se dressent les récifs du romantisme — surtout lorsqu'elle est la contrepartie d'un amour. Les soupers, dans les *palazzi* sont les

actes effrayants d'une pièce du grand siècle. Mais le classicisme brûle Brodsky, lui apporte l'anglicisme secret qui court à travers la ville pour rejoindre le Brodsky de Marie Stuart et de John Donne. « Londres est dans Venise », semble chuchoter *Acqua Alta*.

L'arrivée humide et nocturne, emplie de l'odeur d'acier brûlé des trains, soulève un bonheur total lorsque se profilent les premiers palais du Grand Canal. Avec les *vaporetti* frileux qui s'enfoncent dans le brouillard, Saint-Pétersbourg en transparence dans Venise ouvre des chemins rêvés qui conduisent vers une conspiration heureuse, mélancolique et durable. Il y a dans Venise des mystères d'enfants à l'image des penderies « où les doublures sont de rubis et d'or étincellant ». La ville intérieure, luisante des lustres allumés les jours de fête, est impénétrable. « Il ne reste qu'à lire ou arpenter les rues au hasard, ce qui revient à peu près au même car la nuit ces étroits boyaux de pierre sont comme des travées entre les étagères d'une bibliothèque immense et oubliée et comme elle silencieux. »

En contrepoint aux profondeurs submarines et agitées de la ville élevée sur les brouillards, le séjour s'illumine soudain de la lumière d'hiver qui donne « une précision microscopique à l'œil », jette San Gorgio dans la clarté et inonde les *campi* d'une clarté parfaite : « Le matin, cette lumière force la vitre de votre chambre, ouvre d'autorité vos paupières comme un coquillage puis vous échappe pour faire rebondir ses rayons — comme un écolier bondissant qui fait glisser sa baguette au long de la grille en fer d'un parc ou d'un jardin... Dépeins, dépeins, vous crie-t-elle, vous prenant pour un Canaletto, un Carpaccio ou un Guardi. » L'œil s'en tient à nager dans la ville comme un poisson : « J'ai pris le risque d'être accusé de dépravation, je ne vais pas réagir à l'accusation de superficialité. Les surfaces — que l'œil enregistre en premier — en disent souvent plus que ce qu'elles cachent, provisoire par définition. » Souterrains, miniers, ces labyrinthes de brumes où les pas marchent tout au long d'une véritable descente du temps, ces labyrinthes dénués des signes qui marquent efficacement une époque conduisent Brodsky, malade et sarcastique, vers un départ précipité.

Mais si Joseph Brodsky revient dans cette ville, s'il ne se lasse pas des intrigues serviles qui, à l'image des canaux, tissent le réseau de médisances des courtisans fatigués, il doit bien aussi exister dans la beauté quelque secrète antidote contre le malheur. La faculté de Venise de doubler la beauté dans l'eau et de s'égaliser au temps, de jouer d'autres temps avec la plus parfaite aisance, d'être Dieu — car Dieu et le temps ne font qu'un — est pour beaucoup dans la tendresse de l'exilé. La ville est une œuvre où l'œil et la larme sont doubles et coïncident avec une tristesse heureuse et rare de notre finitude : « La larme est une tentative pour demeurer, rester en arrière, se fondre avec la ville. Mais c'est contre les règles. La larme est un retour, un hommage de l'avenir au passé. [...] Je le répète : l'eau est égale au temps et procure à la beauté son double. En partie eau, nous servons la beauté de la même manière. En se frottant à l'eau, cette ville améliore l'allure du temps, embellit l'avenir. »

Venise est la ville des saints et des monstres. La régularité se double de la grimace baroque et de la joyeuse effronterie des chérubins, monstres d'opéra, centaures et lions ailés. La solitude émerveillée de Brodsky, ses éclats ironiques font de ces notes des *marginalia* de Venise, confidences d'une certaine grandeur, comme des graffiti laissés par les amants désœuvrés sur les quais du temps. Qu'est-ce qu'une ville ? Cet intérieur doublé de l'extérieur des boulevards et des rues, du secret indéfinissable des appartements, de leurs allures de théâtre où se jouent les drames du temps, où meurent les amours et s'oublent les crimes, et qui bâtissent l'échiquier mystique des jours et des nuits. Qu'est ce que Venise ? Londres et Saint-Pétersbourg dans Venise. Assurément, une ville est le palimpseste de notre mémoire et de nos amours. Chaque ville meurt avec nous. À moins que les larmes ne veuillent revenir, car l'ombre de nos amours resplendit, s'apaise et se dépose en nous lorsque nous dormons.

Peintures **VACQUIER**

BRASSERIE
le ballard



18 Cours d'Estienne d'Orves
13001 Marseille - ☎ 91 33 36 31

**Fournitures
Générales
pour la
Peinture**

9, rue Cours Jean-Ballard
13001 Marseille
Tél : 91.33.37.19
(répondeur)
91.33.63.32
Télex : VACQ 402 423F
Fax : 91.33.23.22

ETS L. FLACHOT

SNC CIVINS Alain et Cie au capital de 50.000 Francs

PLEIN AIR - MER

Toiles pour :

AUVENT - TAUDS - STORES
BACHES PVC & NYLON
CAMPING-CHAISES LONGUES-RELAX
MOUSSE EN POLYESTER
CAOUTCHOUC - CORDES - FICELLES

AMEUBLEMENT - DÉCORATION

VELOURS - SATINS
JUTES - OUATES
COUTILS MATELAS - RESSORTS
SANGLES - DUVETS - CLOUTERIE
LAINES - KAPOK - CRINS

5, Cours Jean Ballard - 13001 MARSEILLE - Tél. 91.33.34.59

Adam quoi ? d'Armand Gatti aux Friches et un peu partout dans la ville

Pour l'avantage de qui ? De quoi ? De l'art ? Allons ! De la conscience ? Mais quelle cause peut donc gagner à être défendue dans une telle confusion ? Et par des bateleurs ?

On vous expliquera que ces deux jours de circulation des Friches de la Belle de mai à l'école Yavné, à Saint-Henri, retour aux Friches, au théâtre Toursky, retour aux Friches, au théâtre de la Sucrière, retour aux Friches... que ces deux jours de bourrage de crâne et de parquage, que ce « spectacle » n'aurait pas dû en être un, mais aurait dû rester dans le secret d'un stage de formation et fut conçu à l'origine pour être joué devant des chaises vides... Peut-être. Mais cette entreprise « intimiste » est devenue un spectacle, indéniablement, et c'est comme tel que nous en parlerons.

Certains insistent surtout sur l'exploit de Gatti qui obtient la participation des plus violents et des plus marginalisés. Mais sommes-nous au cirque que nous devons admirer ce que le dompteur réussit à faire de ses sauvages ? Car, sans tout le décorum idéologico-affectif, cette succession de scènes particulièrement répétitives a surtout des airs de théâtre amateur.

D'autres vous répliqueront que parmi toutes les paroles chantées, criées ou scandées pendant le spectacle, et toutes celles de l'exposition, *L'Éternel joue du Shofar*, avec ces onze lectures, rencontres, débats, conférences, il y a sûrement « quelque chose de bien », « quelque chose qui passe », « quelque chose de positif »... Mais est-ce seulement sûr ?

« Moi, je... », introduit Gatti à chaque scène. « Moi, qui... Quand j'étais... Quand je faisais... Quand j'ai rencontré..., etc. », poursuit-il, infatigable à énoncer des histoires et des sentences. Mais peut-être Gatti est-il honnête, je veux dire par ce mot-là qu'il est peut-être persuadé de la justesse de sa cause — pour ne pas dire plutôt « persuadé de la justice de sa cause ». Car comment Gatti pourrait-il douter, lui dont les stagiaires déclinent en poésie ses prénoms Dante et Sauveur ?

Mais on connaît surtout, dans certaines utilisations du thème concentrationnaire, la prise de force d'une position intouchable qui, habilement mixée à un réveil de la mauvaise conscience populiste, permet au maître du jeu de réaliser un véritable muselage. Et de fait, le consensus du public, qui s'est laissé trimbaler durant les deux jours du spectacle dans des cars climatisés d'un coin à l'autre de la ville, lui donnait des allures de transhumance ovine.

De quels bois la gattilang est-elle faite ?

À lire et relire les présentations, gloses, historiques, explications, genèses, variations et mises à jour du projet *Adam quoi ?*, imprimés que l'on a reçus par la poste et rencontrés à tous les coins des lieux culturels, voici ce que l'on peut apprendre sur ses raisons et ses motivations :

— faire jouer à Marseille *Le Chant d'amour des alphabets d'Auschwitz* parce qu'il fut censuré à Berlin (en gattilang, « censuré » se dit « non-subventionné »*) ;

— faire des déshérités de la parole des maîtres du langage (en gattilang, « parler librement » se dit « répéter un texte ») ;

— faire disparaître les langues particulières et parcellaires au profit de la langue comme absolu, cette langue qui a ses lettres de noblesse dans l'histoire de la littérature (en gattilang, « langue des nantis » est totalement différent de « langue des nantis ») ;

— retrouver le théâtre des Japonais qui était prise de conscience et le théâtre des Indiens qui était représentation du sacré et le théâtre des Grecs qui était ouvert aux déshérités (en gattilang, « ouvert à tous » se dit « sur invitation ») ;

— inviter tous les exclus à être Dieu avec lui pendant six mois : d'année en année, Gatti joue à Jupiter changeant d'Olympe (en gattilang, « Gatti » se dit « Dieu », et « stagiaire » simplement « dieu »)...

Amalgames & slogans

Ce dont il s'agit : sur fond de christianisme, vieilles façons communiste, maoïstes et gauchistes (surtout pour les slogans), décorations kabbalistiques et talmudiques (surtout pour les sentences) et japonaiseries (surtout pour les costumes et la gestuelle) ont été mélangés à une scansion continue des noms des huit cents déportés de la rafle du Vieux-Port et aux récits plus ou moins poétisées des horreurs commises dans les camps sur les corps des femmes et des enfants juifs et tziganes.

Parce que dans les camps, une « économie » s'était installée, qui réglait les échanges, alors l'« économie », celle qui domine notre monde d'aujourd'hui, en est issue en droite ligne — et le même raisonnement pour les mots de « pouvoir », « capital », « travail », « consommation »...

« Si révolution il y aura, c'est à nous qu'il faut la faire », hurle une jeune femme. Puis, comme un spot publicitaire, plusieurs lancent : « Chambre à gaz pour tous ». Et au milieu de gesticulations et bruits de bâtons qui s'entrechoquent : « La vérité du texte est partout et nulle part » — ce qui peut toujours servir.

Finalement, ces façons tapageuses ressemblent à toutes les autres : celles choisies pour commémorer le bicentenaire d'une révolution ; celles de la plus grande partie des journalistes qui hurlent à la mort en meute sur une nouvelle horreur chaque mois faisant oublier la précédente ; celles, finalement, de tous les spectacles.

T. D.

— — —
* *Adam quoi ?* a été subventionné par la ville de Marseille, le Conseil général des Bouches-du-Rhône, la Direction régionale des affaires culturelles PACA, le ministère de l'Éducation nationale, le ministère de la Culture, le ministère de la Justice, la Délégation interministérielle à la ville, la Direction régionale du travail, la Direction départementale du travail, la Direction régionale des droits de la femme, le Fonds d'action sociale, la Caisse des dépôts et consignations, l'association Gestion formation insertion des personnes handicapés.

MENUISERIE - ÉBÉNISTERIE - AGENCEMENT

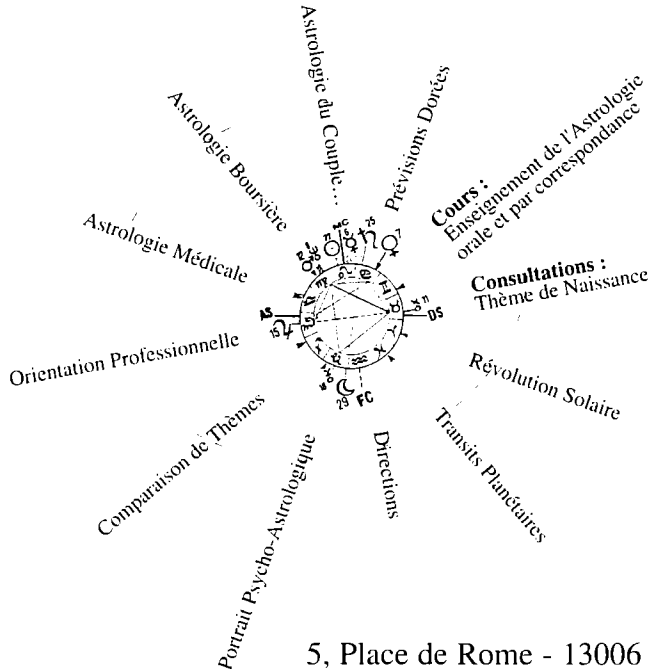
Artisan Xavier PARENT

Atelier Saint-Victor
29, rue Neuve Sainte Catherine
13007 Marseille

Tél. 91.59.21.22
91.33.21.77

DA SOIL

PROFESSEUR D'ASTROLOGIE
ASTROLOGUE CONSEIL
DIPLOMÉE DE SCIENCES HUMAINES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



5, Place de Rome - 13006 Marseille
Tél : 91.55.64.13

Reçoit sur rendez-vous et par correspondance



COLLECTIF
gais
MARSEILLAIS



Homosexuels / Lesbiennes

Le Collectif rassemble les gais et les lesbiennes de Marseille et de sa région, et leurs associations : randonneurs, motards, chrétiens, juifs, étudiants, écolos, promoteurs du Sexe Plus Sûr, acteurs de la prévention et de la lutte contre le Sida.

Renseignements

ou en écrivant au

91 62 44 60

Collectif Gais Marseillais
68, rue de Rome, 13006 Marseille

Un guide du livre & de l'écriture à Marseille

L'Office de la culture de Marseille fera paraître à l'automne 1993 son cinquième *Guide Situation*. Celui-ci sera consacré aux professionnels du livre et de l'écrit à Marseille. On pourra y trouver, accompagnés de quelques éléments bibliographiques, les auteurs (poètes, écrivains, historiens, sociologues, philosophes et même scénaristes et dessinateurs de bandes dessinées), résidant à Marseille, mais figurent également les traducteurs, éditeurs, revues, bibliothèques, associations liées au livre, libraires, bouquinistes et, bien sûr, la presse dite spécialisée. On pourra se procurer cet annuaire gratuit au format poche dans les lieux culturels et touristiques marseillais.



Erratum

La recension de l'ouvrage de Jean-Claude Passeron, *Le Raisonnement sociologique. L'espace non poppérien du raisonnement naturel*, publiée dans la rubrique *Marginalia* du numéro 7, 1992 d'AGONE est bien signée par Jacques Vialle.



PHOTOGRAPHIE NOIR & BLANC

Didier Barbe et Ricardo Telerman

19, RUE POGGIOLI
13006 MARSEILLE
(METRO COURS JULIEN)
9 1 . 9 2 . 3 3 . 5 4

« **Autour de Jean Ballard et des Cahiers du Sud** »

Placé sous le haut patronage du président de la République française François Mitterrand, un ensemble particulièrement impressionnant de manifestations se déroulera du 2 octobre au 15 novembre 1993 à Marseille — où ailleurs ?

EXPOSITIONS

- « Jean Ballard et l'odyssée des *Cahiers du Sud* »
Chapelle de la Vieille Charité
du 2 au 31 octobre
- « La nouvelle bibliothèque de Marseille à l'Hôtel-Dieu »
Centre de la Vieille Charité
du 2 au 31 octobre
- « Jean Tortel, poète des *Cahiers du Sud* »
Centre international de poésie. *Marseille*
du 2 octobre au 15 novembre
- « Saint-John Perse et la Méditerranée »
Espace Méjanes, Aix-en-Provence
du 8 octobre au 31 décembre
- « Écrivains à Marseille »
Exposition de photographies
consacrées aux écrivains vivant à
Marseille, réalisée par La Compagnie
Forum Fnac - Centre Bourse
du 1^{er} au 31 octobre

CINÉMA & VIDÉO

- « Les *Cahiers* de Ballard »
Film documentaire de 26' réalisé par
François Barat & produit par Les Films
du soleil, la MMI, l'Office de la culture
de Marseille, l'INA & France 3.
- « Les *Cahiers du Sud* et le cinéma »
Une programmation consacrée aux
films présentés dans les *Cahiers*.
Maison méditerranéenne de l'image
du 6 au 26 octobre
- « Gary Hill à l'IMeReC »
Centre de la Vieille Charité
du 1^{er} au 17 octobre
- « L'image et le texte »
VidéoChroniques présentent une série
de bandes vidéo artistiques produites
dans le cadre de la manifestation
IMeReC, Centre de la Vieille Charité
le 14 octobre

« Jean Tortel, poète des *Cahiers du Sud* »
Centre international de poésie. Marseille

« Présentation du numéro de la revue *If* consacré aux *Cahiers du Sud* »
Centre international de poésie. Marseille

« *Digraphe* fête ses 20 ans d'existence »
Centre international de poésie. Marseille

« Saint-John Perse et la Méditerranée »
Espace Méjanès, Aix-en-Provence
le 9 octobre

« Écrivains à Marseille »
Rencontres avec les écrivains marseillais
animées par Philippe de Cristofaro
Forum Fnac - Centre Bourse
les 15 & 16 octobre

« Les revues et l'histoire »
Autour des *Annales*, des *Annales du Midi*, de *L'Histoire*, de *La Provence historique*. Rencontres animées par
Jean Contrucci & Antoine Spire.
Archives municipales
les 19 & 20 octobre

« La littérature du Maghreb »
Bibliothèque du Merlan
les 14,15 & 16 octobre 1993

« Les *Cahiers du Sud* et la musique »
Rencontre avec Pierre Échinard
Cité de la musique
le 8 octobre

« Les hommes de revues »
Autour d'Alfred Valette pour le *Mercur*
de France, de Jean Paulhan pour la
NRF, de Charles Péguy pour les *Cahiers*
de la quinzaine, d'Emmanuel Mounier
pour *Esprit*, de Jean-Paul Sartre pour
Les Temps Modernes, de Georges Bataille
pour *Documents*, et bien sûr de Jean
Ballard pour les *Cahiers du Sud*.
Centre de la Vieille Charité
les 23 & 24 octobre

« Entreprises et mécénat »
Chambre de commerce de Marseille
le 13 octobre à 14h30

« L'exil, du xvii^e siècle à nos jours »
Sur quelques fameux exilés du xviii^e
siècle. Débat sur l'exil aujourd'hui,
avec la participation d'Ismaïl
Kadaré. Dîner-débat et lectures de
textes sur l'exil dans la poésie.
Maison des associations
le 30 octobre

« Simone Weil & Joë Bousquet »
Lycée Thiers
le 20 octobre

ENFIN

Le quatrième Salon de la revue
se tiendra au Centre de la Vieille Charité
les 23, 24 & 25 octobre de 10 à 17 heures
(journée professionnelle le lundi 25)

AGONE

n° 1, 1990, *Écriture raisonnée*, 88 pages, 50 francs.

AGONE se propose de ménager un espace d'écriture échappant au cercle sans vertus de la légitimité. Cet espace sera soumis aux exigences d'une pensée qui tente de se soustraire aux habitudes de référence et de déférence, de localisation et de reconnaissance, habitudes qui font que la parole consacrée rapporte plus souvent qu'elle ne coûte.

n° 2/3, 1991, *Éthique & Expression*, 144 pages, 70 francs.

Ce numéro présente différentes manières d'interroger l'authenticité du contenu et de la forme de l'expression, c'est-à-dire de son intention, parce que l'éthique ne se trouve nulle part ailleurs.

n° 4, 1991, *Correspondances*, 124 pages, 60 francs.

De l'épistolaire aux Belles Lettres, indices de la présence datée des absences forcées, porteuses de l'ultime message, derniers supports testamentaires ou témoins de destins tragiques, paradigme du rapport amoureux dans la littérature galante, les correspondances relient entre eux des oublis inquiets.

n° 5/6, 1991/92, *Interprétations*, 268 pages, 89 francs.

Il y a ce qu'une œuvre dit et ce qu'on en dit. Dans le meilleur des cas, interpréter n'est qu'une manière de mesurer cette séparation, dans le pire, l'acte se confond avec la célébration d'un nom propre. Mais, à ignorer toute nécessité entre un nom propre et une œuvre, on finit par ne plus voir en elle qu'un sens en vacance.

n° 7, 1992, *Territoires & Déplacement*, 120 pages, 65 francs.

Plus qu'un pur espace physique, le territoire est un espace mental, une composition de durées et lieux singuliers, indices de la vie de ceux qui l'on parcouru et s'y sont parfois installés ; espace de sensations et d'actions. Qu'il soit mythique, légendaire, réaliste ou utopique ; long voyage, promenade ou pur souvenir ; les récits présentés ici parcourent différents états du territoire : du plus actuel au plus virtuel.



Nous remercions tout particulièrement Édith Amsellem, qui a rassemblé la plupart des annonces, ainsi que tous ceux qui se sont prêtés à ce clin d'œil aux façons des *Cahiers*. Enfin, un grand merci à Hervé Saint Macary qui réalisa la composition graphique des deux cahiers de publicités et chroniques de ce numéro 10.

En couverture, guerrier nu dansant à tête d'oiseau ;
cinquième face d'un dé de terre cuite provenant du
Baou Roux (II^e s. av. J.-C.).
in Fernand Benoit, *L'Art primitif méditerranéen de
la vallée du Rhône*. Éd. OPHRYS, 1955, planche V.

Publié avec le concours de
la Direction régionale des
affaires culturelles Provence-
Alpes-Côte-d'Azur, de la
Région Provence-Alpes-Côte-
d'Azur - Office régional
de la culture, du Conseil général
des Bouches-du-Rhône,
de la ville de Marseille.

AGONE

Littérature, Critique
& Philosophie

numéro 10, 1993

Autour des *Cahiers du Sud*

Sommaire

Éditorial. *Thierry Discepolo & Jacques Vialle*

Un travail artisanal. *Émile Témime*

Les arts plastiques aux *Cahiers* dans les années 50. *Angélique Schaller*

Enquête sur la rhétorique. *Karine Feng*

Un ami de passage. Georges Mounin aux *Cahiers du Sud*. *Jacques Vialle*

Benjamin Fondane le révolté. *Olivier Salazar-Ferrer*

Simone Weil : sa « trêve » à Marseille. *Gabriella Fiori*

Enquête *Esprit*. « Les provinces françaises en 1941 ». *Jean Ballard*

Correspondance (16 juin - 15 décembre 1964). *Marcelle à Jean Ballard*

Une petite histoire littéraire. *Mémoires*. *Jacques Charles Senez*

Entretien avec... *Constant Vautravers*

L'héritage des *Cahiers*. *David Faber*

Fictions & Dictions

Dieu, rue des portes & autres pièces. *Jehan Pyrr*

Cinq natures mortes. *Bruno Sibona*

Marginalia

Les larmes et le retour. Sur *Aqua alta* de Joseph Brodsky.